

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

FRANK RAMSEY ET LES UNIVERSAUX :
UN CHAPITRE DANS L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE ANALYTIQUE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR
MAXIME DESCHÊNES

OCTOBRE 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à prendre un instant pour remercier ceux et celles qui m'ont côtoyé durant les cinq années qu'aura duré mon projet de maîtrise, cinq années qui m'auront fait grandir, mais qui auront aussi été les plus difficiles de ma vie, cinq années marquées par la Covid-19, les confinements successifs, l'éloignement des proches et la perte de repères. J'étais loin de me douter, en commençant ce projet, que je ferais face à autant d'adversité et d'incertitudes. Pour autant, je ne regrette rien et, si je pouvais revenir en arrière, je n'y changerais pas grand-chose. Ces années ont constitué pour moi un moment d'apprentissage inestimable, tant au point de vue académique que personnel, qui me servira pour le restant de mes jours.

Je veux d'abord remercier mon directeur de recherche, Mathieu Marion, dont l'enseignement, les conseils et les commentaires m'auront permis de me développer et de mener à terme la rédaction de ce mémoire. Je tiens aussi à remercier les deux autres membres de mon jury, Claude Panaccio et Jimmy Plourde, pour leurs commentaires. Votre connaissance pointue de la philosophie et vos critiques bienveillantes m'ont permis de mener ce travail à un niveau qui n'aurait pas été possible sans vous.

Je tiens aussi à remercier ma mère, Dominique, qui m'a toujours encouragé. Tu n'as jamais douté de moi, même quand moi, je doutais de moi-même. Je veux aussi remercier chaleureusement mon camarade de classe Jonathan. Au cours de nos nombreuses discussions, tu as souvent attiré mon attention sur certains aspects de mon travail desquels je serais peut-être demeuré ignorant sans toi. Ta compréhension intuitive de sujets pourtant très abstraits m'a toujours impressionné et induit chez moi une certaine dose d'humilité. En terminant, je remercie très spécialement Alice et Acacia pour leur soutien respectif au long de ce travail de longue haleine. Vous avez été au plus près de moi, durant les périodes les plus creuses. Pour cela, je ne saurai jamais assez vous en remercier.

RÉSUMÉ

Ce mémoire porte sur un chapitre important de la philosophie analytique s'étant déroulé durant le premier quart du 20^e siècle à Cambridge, soit l'avènement et la chute d'une philosophie du langage qui pensait pouvoir dissoudre les problèmes de la métaphysique en montrant que ceux-ci ne sont que des « pseudo-problèmes » découlant d'une mauvaise compréhension du langage et de ses mécanismes. Je raconte ce récit à partir du problème des universaux et du traitement qu'en a fait Bertrand Russell entre 1900 et 1920, notamment dans les *Principes de la mathématique* et les *Principia Mathematica*. Dans le premier chapitre, je procède à une revue des racines historiques du problème chez Platon et Aristote. Je présente ensuite la reformulation du problème, au Moyen-Âge, par Porphyre et le *Second commentaire sur l'« Isagogè » de Porphyre* de Boèce. Je m'intéresse ensuite plus particulièrement à Russell, chez qui l'étude des fondements des mathématiques va de pair avec l'étude du langage et les réflexions de nature métaphysique.

Dans le second chapitre, je montre comment Ludwig Wittgenstein, qui s'intéresse lui aussi aux fondements des mathématiques, s'applique à régler différents problèmes qu'il avait identifiés dans les travaux de Russell. Les solutions qu'il propose ont conduit, dans le *Tractatus logico-philosophicus*, à l'élaboration de la « théorie de l'image », théorie faisant l'hypothèse que le langage fonctionne sur le modèle d'une image nous permettant de décrire le monde qui nous entoure. La thèse de l'isomorphisme entre le langage et le monde, centrale à la théorie de l'image, a joué un rôle prépondérant dans ce que l'on nomme, depuis Richard Rorty, le « tournant linguistique ». Le langage produisant des « images » de monde, il est apparu à Wittgenstein et aux philosophes du langage qui lui ont succédé que nous pouvions étudier le monde lui-même par l'entremise du langage.

Dans le troisième chapitre, je montre comment les thèses du *Tractatus* furent reprises par F. P. Ramsey pour produire à son tour une critique de Russell relativement à sa position face au problème des universaux. Je procède à une analyse critique des différents arguments déployés par Ramsey afin de démontrer que le dualisme ontologique n'est pas susceptible d'une démonstration *a priori*. En ne se limitant pas à l'étude des signes (écrits, vocaux, etc.), mais en prenant aussi en compte les règles qui déterminent leur usage, Ramsey réfute une à une les différentes approches employées par Russell pour justifier son adhésion au dualisme ontologique. Si le langage peut certainement nous apprendre certaines choses, la nature de la composition ultime du monde n'est pas de celles-là.

Mots clés : Problèmes des universaux, Logique, Fondements des mathématiques, Philosophie du langage, Ontologie

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements.....	ii
Résumé.....	iii
Notes sur le système de référence.....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 : RUSSELL ET LE PROBLÈME DES UNIVERSAUX	
1.1. Le problème des universaux de Platon à Boèce.....	11
1.2 Russell : introduction	23
1.3 Technique et métaphysique	24
1.4 Réalisme et dualisme catégoriel	27
1.5 <i>Les principes de la mathématique</i> : ontologie et langage.....	31
1.6 La théorie du jugement comme relation multiple et l'abandon des propositions	38
1.7 <i>Principia Mathematica</i> : une ontologie des fonctions propositionnelles.....	45
CHAPITRE 2 : WITTGENSTEIN : DE LA THÉORIE DE L'IMAGE À L'ATOMISME LOGIQUE	
2.1 Wittgenstein : introduction.....	57
2.2. La théorie de l'image.....	60
2.3 Analyse et atomisme logique	69
CHAPITRE 3 : LA CRITIQUE DE LA DISTINCTION ENTRE PARTICULIERS ET UNIVERSAUX PAR RAMSEY	
3.1. Introduction.....	82
3.2. Particuliers et universaux : une distinction logique ?	85
3.3 Une « simple caractéristique du langage »	88
3.4 Ramsey et les universaux complexes.....	94
3.5 La différence ressentie : de l'incomplétude des universaux.....	103
3.6 Whitehead : une ontologie des événements.....	110
3.7 Commodité du symbolisme fonctionnel et variables de prédicat.....	118
CONCLUSION	121
BIBLIOGRAPHIE.....	124

NOTES SUR LE SYSTÈME DE RÉFÉRENCE

Dans ce mémoire, les références aux textes de F. P. Ramsey sont faites relativement à la page de l'édition originale anglaise suivie, lorsqu'une traduction française est disponible dans le volume *Ramsey 2003*, de la page de ce volume. Donc, *Ramsey 1925*, p. 405/49 réfère à la page 405 de « Universals », *Mind*, vol. 34 (1925), et à la page 49 de *Logique, probabilités et philosophie* (Paris, Vrin, 2003). Les références au *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein renvoient, suivant la convention, au numéro de l'aphorisme, par exemple, « 2.0121 ». La traduction utilisée est celle de Christiane Chauviré et Sabine Plaud (*Tractatus logico-philosophicus*, Paris : Flammarion, 2021). La plupart des références à Russell se font à partir de la traduction de Jean-Michel Roy (*Écrits de logique philosophique*, Paris : P. U. F.).

Les références aux auteurs anciens et médiévaux se font suivant les conventions usuelles et, lorsqu'un passage est cité, la référence se trouve en note en bas de page. Les éditions consultées sont les suivantes :

Pour Platon :

Brisson, L. (dir.), 2008 : *Platon. Œuvres complètes*, Paris : Flammarion.

Pour Aristote :

Pellegrin, P. (dir.), 2014 : *Aristote. Œuvres complètes*, Paris : Flammarion.

Pour Porphyre :

De Libera, A., 1998 : *Porphyre Isagoge. Texte grec, Translatio Boethii* (trad. de A. de Libera et A.-P. Segonds), Paris : Vrin.

Pour Boèce :

Lafleur, C. & Carrier J., 2012 : « Alexandre d'Aphrodise et l'abstraction selon l'exposé sur les universaux chez Boèce dans son *Second commentaire sur l'“Isagoge” de Porphyre* », *Laval théologique et philosophique*, 68: 35-89.

INTRODUCTION

Des roses rouges constituant un bouquet partagent-elles une seule et même propriété, l'universel « rouge », s'y retrouvant localisée de façon multiple, ou bien chacun des pétales possède-t-il une propriété particulière (ou « trope » de rouge) ; propriétés qui ne feraient que partager une relation de ressemblance ? Est-il par ailleurs possible que ces mêmes roses ne partagent en fait aucune propriété et que « rouge » soit dépourvu de référence ? Ces questions forment ce qu'on appelle le « problème des universaux », celui-ci comptant parmi les plus anciens et les plus centraux de la métaphysique. Ce problème, qui remonte au moins jusqu'à Platon, a pris la forme que nous lui connaissons aujourd'hui dans le commentaire de l'*Isagogè* de Porphyre par Boèce et fait encore, de nos jours, l'objet de vifs débats. Les termes « nominalisme » et « réalisme », associés aux diverses positions sur ces questions, et que j'utiliserai dans ce mémoire, ont leur origine au Moyen Âge : les « nominalistes » défendaient l'idée selon laquelle les universaux ne sont que des *noms* (*nomina*), tandis que les « réalistes » affirmaient que les universaux sont des *choses* (*res*)¹.

Un des grands courants de la tradition de la philosophie analytique, dominant dans la première moitié du 20^e siècle, avait pour but « d'éliminer » la métaphysique en montrant entre autres que ses problèmes, tels que celui des universaux, n'étaient en fait que des « pseudo-problèmes », pour reprendre l'expression de Rudolf Carnap². Dans son article de 1925, « Les universaux », Frank Ramsey remet en question la distinction entre « particuliers » et « universaux » se trouvant aux fondements du problème des universaux, en faisant valoir qu'elle découlerait de la distinction, dans

¹ Panaccio 2012, p. 7.

² L'expression « *Scheinproblem* » vient d'un texte de Carnap paru en 1928, dont on trouve la traduction dans Carnap, 1967, p. 305-343. Dans ce texte, Carnap visait explicitement la controverse entre « réalisme » et « idéalisme », en argumentant qu'il n'y a pas de contenu factuel (et scientifique) qui puisse permettre de trancher entre les deux alternatives. On retrouve déjà une idée similaire dans le *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein : « d'une réponse qu'on ne peut formuler, on ne peut non plus formuler la question » (6.5). Ces thèses font reposer la critique des problèmes de la métaphysique sur l'absence de signification empirique des énoncés qui pourraient en constituer une réponse (voir le 6.51 et 6.54 dans le cas de Wittgenstein). Cette critique des énoncés de la métaphysique a été formulée par Carnap en 1931, « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage » (Carnap 2010) et popularisée dans le monde anglophone dans Ayer 1936, chap. I, qui font appel à un critère de vérifiabilité. Cependant, ces développements sont postérieurs aux travaux de Ramsey, dont nous verrons que les arguments contre la distinction entre particuliers et universaux ne reposent pas sur ce genre de thèses, mais plutôt sur des arguments à propos des limites de ce que l'analyse de la proposition nous permet d'affirmer à propos de cette distinction.

le langage, entre « sujet » et « prédicat » ; distinction qu'on croirait à tort être le reflet d'une distinction ontologique entre « particuliers » et « universaux » :

[...] toute la théorie des particuliers et des universaux vient de ce qu'on a pris à tort pour une caractéristique fondamentale de la réalité ce qui n'est qu'une simple caractéristique du langage (*Ramsey 1925*, p. 405/49).

Mon mémoire portera sur les thèses et arguments que mobilise Ramsey dans cet article³.

Si l'on parle aujourd'hui d'un « tournant ontologique » en philosophie analytique⁴, le point de vue de Ramsey, apparenté à celui plus tardif de Donald Davidson⁵, a longtemps été dominant dans cette tradition à une époque où, suite au « tournant linguistique », la philosophie du langage était perçue comme la discipline centrale de la philosophie. Le but de cette philosophie était alors de résoudre — voire de « dissoudre » — les problèmes métaphysiques hérités de la tradition, en montrant que ceux-ci découlaient d'une mauvaise compréhension du langage, de sa forme logique ou de son usage. Cette optique a eu pour effet d'occulter la discussion du problème des universaux chez les précurseurs de Ramsey, ainsi qu'une part importante des discussions postérieures à son œuvre, dont celles de H. H. Price et de Keith Campbell⁶, ou encore celles de D. M. Armstrong et de David Lewis⁷. Je présenterai donc, autour de l'argument de Ramsey et de sa critique, les grandes étapes de ce récit, celui de la montée et de la chute d'une philosophie du langage, décrite à l'époque comme « révolutionnaire⁸ » en ce qu'elle prétendait pouvoir éliminer la métaphysique.

L'objectif de Ramsey, dans le texte « Les Universaux », est de déterminer s'il existe, entre ces deux entités linguistiques que sont le sujet et le prédicat, une asymétrie relative à leurs rôles « logiques » dans la composition de la proposition et, à supposer que ce soit le cas, si cette asymétrie peut être

³ Je m'appuierai évidemment sur d'autres textes de Ramsey, notamment son « Étude critique du *Tractatus logico-philosophicus* » (*Ramsey 1923*), « Les fondements des mathématiques » (*Ramsey 1926*), ainsi que « Faits et propositions » (*Ramsey 1927*). La contribution de Ramsey au symposium de 1926, « Universals and the 'Method of Analysis' » (*Ramsey 1926*), auquel participaient aussi H. W. B. Joseph et R. B. Braithwaite, quoi que portant directement sur le sujet du mémoire, est en fait moins importante, dans la mesure où Ramsey y répond surtout aux objections de Joseph et n'ajoute (ou ne modifie) que très peu la position mise de l'avant dans « Les universaux ».

⁴ Voir *MacBride, 2014*, p. 163.

⁵ Voir *Davidson 1967*.

⁶ Voir *Panaccio 2012*, p. 87-123 & 125-146.

⁷ Voir les six premiers textes de *Garcia & Nef 2007*.

⁸ Voir *Ayer et al. 1956*.

corrélée à une distinction ontologique analogue entre particuliers et universaux. Son approche est « sceptique », dans la mesure où il se contente de répondre à différents arguments présentés en faveur du réalisme des universaux, en montrant chaque fois leur échec. À Russell qui affirme, par exemple, qu'un adjectif est par nature incomplet et doit être complété par un substantif, Ramsey rétorque :

On pourrait souligner qu'en un sens, tous les objets sont incomplets ; ils ne peuvent apparaître dans des faits qu'en conjonction avec d'autres objets, et ils renferment les formes des propositions dont ils sont les constituants. En quoi cela s'applique-t-il aux universaux davantage qu'à autre chose ? (*Ramsey 1925*, p. 403/48)

Cette affirmation n'est certes pas sans rappeler celle de Wittgenstein dans le *Tractatus logico-philosophicus* :

2.0121 — De même que nous ne pouvons absolument pas penser des objets spatiaux en dehors de l'espace, des objets temporels en dehors du temps, de même nous ne pouvons penser *aucun* objet en dehors de la possibilité de sa connexion avec d'autres.

Cet exemple montre bien la nature « sceptique » de son approche. Sa réponse à Russell ne prouve nullement qu'on ne puisse distinguer les particuliers des universaux ni que ces derniers n'existent pas. En revanche, elle rejette le fardeau de la preuve sur son interlocuteur, ce dernier n'ayant fourni aucun d'argument convaincant permettant d'établir cette distinction. À celui qui voudrait affirmer, comme Russell, que les universaux sont des objets d'un type bien particulier — par nature incomplets — Ramsey montre que la chose est aussi vraie de tout objet, neutralisant ainsi l'argument, tout en évitant de prendre lui-même position⁹. Un aspect particulièrement intéressant de la démarche de Ramsey que j'ai voulu souligner est son aspect « curatif » : Ramsey ne se contente pas de réfuter une position qu'il considère comme erronée, mais cherche aussi à exposer

⁹ Cette stratégie n'est pas sans analogie avec celle du scepticisme pyrrhonien, tel que présenté dans les écrits de Sextus Empiricus, mais je ne voudrais pas défendre l'idée d'un parallèle. Robert Fogelin a proposé de rapprocher l'œuvre de Wittgenstein du scepticisme pyrrhonien dans *Fogelin 1987*, chap. XV, mais il n'y a pas de raison de croire que Wittgenstein argumentait de manière systématique pour la suspension de l'assentiment (ἐποχή) sur toute question théorique comme le réclamaient les néo-académiciens et des sceptiques pyrrhoniens comme Sextus Empiricus, et même aucune raison de croire que Ramsey ne se soit inspiré de ce dernier, à supposer même qu'il eût connu leur œuvre. Le regain d'intérêt envers ces écoles de philosophie ancienne est antérieur de plusieurs décennies à l'œuvre de Ramsey et établir un tel parallèle serait un anachronisme.

les mécanismes nous incitant à l'adopter, afin de nous débarrasser de nos illusions. Ramsey affirme, par exemple, dans « Philosophie » (1929) :

La philosophie doit être d'une quelconque manière utile et on doit la prendre au sérieux; elle doit clarifier nos pensées et par là nos actions (*Ramsey 1929*, p. 263/325).

Je défendrai donc, dans le chapitre 3, cette lecture de Ramsey.

Le texte de Ramsey est reconnu pour son opacité. Afin d'en expliciter le contenu, je reconstruirai le problème tel qu'il s'est présenté à lui, en remontant dans un premier chapitre aux sources historiques du problème. J'examinerai ensuite les deux philosophes ayant le plus marqué Ramsey, à savoir Russell et Wittgenstein. Si Ramsey s'intéresse bien à la question des universaux, nous verrons qu'il ne le fait pas selon les termes traditionnels du débat tels que posés par Porphyre et, en cela, se démarque de la tradition. La question qui l'intéresse plus spécialement est celle de savoir si la distinction entre particulier est d'ordre logique, auquel cas celle-ci devrait pouvoir faire l'objet d'une déduction *a priori*, question à laquelle Russell avait répondu par l'affirmative dans l'article « On the Relation of Universals and Particulars » (1925). La place très importante qu'occupe Russell dans le premier chapitre tient au fait qu'il est la cible principale des critiques de Ramsey et qu'il est, pour cette raison, primordial d'étudier ses thèses en détail.

Le chapitre 1 sera donc de nature historique, remontant jusqu'à l'émergence du problème des universaux pour se terminer avec Russell. La première section de ce chapitre portera sur les thèses de Platon et d'Aristote, aux sources du problème des universaux. Nous nous intéresserons ensuite à la formulation du problème par Porphyre et au *Second commentaire de Boèce sur l'« Isagogè »* qui, selon Claude Panaccio, « sert de base à la discussion des trois questions [de Porphyre] pendant toute la période médiévale¹⁰ ». J'inclus Russell dans ce chapitre parce qu'il est, à l'époque de Ramsey, l'aboutissement de cette tradition et l'un de ses spécialistes.

La position de Ramsey étant essentiellement sceptique, elle est difficilement classable dans ce tableau. Ses arguments contre la distinction entre particulier et universel donnent à penser qu'il aurait été sympathique à une position nominaliste. Fraser MacBride affirme pourtant que le

¹⁰ Panaccio 2012, p. 35. Voir aussi p. 8.

scepticisme de Ramsey l'aurait conduit, à la suite de Wittgenstein, à embrasser un « pluralisme catégoriel¹¹ », position qui rejette le dualisme ontologique, sans pour autant rejeter les universaux. La conclusion de l'article de Ramsey est qu'il nous est impossible de trancher *a priori* la question du nombre de catégories qui composent le monde, car nous ne savons strictement rien de la forme des propositions atomiques et des états de choses qu'elles représentent. Dans cette optique, il serait tout aussi possible de découvrir que le monde n'est constitué que de particuliers, que de s'apercevoir que la classe des universaux contient en fait une multitude de types d'entités¹². Bien que cela soit une possibilité, MacBride sous-estime à mon avis la radicalité du scepticisme de Ramsey et néglige certains aspects de sa démarche, notamment le fait que la philosophie soit pour lui une discipline *a priori* se déployant à l'intérieur du langage.

Après avoir présenté en 1.2 divers éléments biographiques sur Russell et ses liens avec Ramsey, les sections 1.3 à 1.7 seront consacrées à la présentation des aspects de la pensée de Russell se révélant particulièrement importants pour saisir les arguments que présente Ramsey dans « Les universaux ». La section 1.3 s'intéresse à la manière dont Russell ajuste sa méthode en logique à certains présupposés qu'il n'a jamais pu démontrer et je montre, en 1.4, la persistance de deux de ces présupposés à travers toute la carrière de Russell : le réalisme des universaux et son adhésion au dualisme catégoriel. La section 1.5 porte pour sa part sur la conception du langage que développe Russell à l'époque des *Principes de la mathématique* (1903) et à ses conséquences ontologiques. En 1.6, nous verrons comment cette conception l'a conduit au problème des propositions fausses, à l'élimination des « propositions » et à l'introduction de la forme logique. La section 1.7 présentera finalement la nouvelle ontologie que développe Russell dans les *Principia Mathematica* (1910), une ontologie fondée sur les « fonctions propositionnelles ».

Le chapitre 2 présente les thèses développées dans le *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein (1921), que le jeune Ramsey a traduit de l'allemand à l'âge de 19 ans, alors qu'il n'était qu'un « *undergraduate* » – son professeur, C. K. Ogden se réservant malheureusement le

¹¹ MacBride 2018, p. 233.

¹² Mettre en doute le dualisme ne nous oblige pas à adhérer à un monisme catégoriel (où l'on ne reconnaîtrait par exemple que l'existence de particuliers), mais peut aussi conduire à reconnaître un plus grand nombre d'entités. L'hypothèse de MacBride est que le scepticisme de Ramsey l'aurait poussé dans cette direction.

crédit de cette traduction¹³. Ramsey publia plus tard une excellente étude critique du *Tractatus logico-philosophicus*¹⁴ et eut de nombreux échanges avec Wittgenstein. Alors que ce dernier était instituteur en Basse-Autriche, Ramsey lui rendit visite deux fois (1923 et 1924) pour discuter de son livre et des révisions nécessaires à la deuxième édition des *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead, à laquelle participa Ramsey.

Déjà à cette époque, Ramsey montre des signes d'indépendance et affirme au sujet de Wittgenstein, dans une lettre de 1924: « He is no good for my work¹⁵ ». Les deux se rencontrèrent encore brièvement en 1927 et débattirent, à la même époque, de la notion d'identité dans un échange épistolaire¹⁶. Lorsqu'il retourna à la philosophie, Wittgenstein revint à Cambridge en janvier 1929 dans le but exprès de discuter avec Ramsey. Wittgenstein devant obtenir le grade de docteur pour poursuivre son séjour à l'université, le *Tractatus logico-philosophicus* fut soumis comme thèse de doctorat, avec Ramsey comme directeur de thèse¹⁷. Hélas, leurs discussions hebdomadaires furent interrompues en janvier 1930 par la mort tragique de Ramsey à l'âge de 26 ans. Les références à ces discussions sont nombreuses, à la fois dans les écrits posthumes de Ramsey et dans ceux de Wittgenstein. Ce dernier reconnut clairement sa dette envers Ramsey dans la préface aux *Recherches philosophiques* :

Depuis l'époque où j'ai recommencé, il y a seize ans, à m'occuper de la philosophie, j'ai dû reconnaître de graves erreurs dans ce que j'avais écrit dans mon premier livre. La critique de mes idées par Frank Ramsey, avec qui je les ai discutées dans d'innombrables entretiens au cours des deux dernières années de sa vie¹⁸, m'a aidé — dans une mesure que je ne suis pas à même d'apprécier — à me rendre compte de mes erreurs. (*Wittgenstein 2004*, p. 22)

Bien que les positions philosophiques de Ramsey et de Wittgenstein aient évolué rapidement au cours de l'année 1929, au point où l'on peut parler d'une « confluence », la question de l'influence

¹³ Sur cet épisode, voir *Misak 2020*, p. 128-134.

¹⁴ *Ramsey 1923*.

¹⁵ Cité dans *Sahlin 1997*, p. 64.

¹⁶ Voir *Marion 1995*.

¹⁷ Voir *Misak 2020*, p. 349.

¹⁸ Il s'agit d'une erreur factuelle de la part de Wittgenstein, car ces rencontres n'ont eu lieu qu'à partir de janvier 1929, donc uniquement durant la dernière année de la vie de Ramsey.

— qui aurait influencé qui — reste controversée¹⁹. Ces questions restent cependant en dehors du cadre de ce mémoire, qui porte davantage sur la pensée de Ramsey durant les années 1923-1927, c'est-à-dire entre son étude critique du *Tractatus logico-philosophicus* et l'article «Faits et propositions». Néanmoins, je ferai référence à d'autres textes, antérieurs et postérieurs à cette époque, lorsqu'il me semblera pertinent de le faire.

La section 2.1 présente une mise en contexte historique des travaux de Wittgenstein dans le cadre du « tournant linguistique » et montre les liens existants entre les thèses de Wittgenstein et celles que développe Ramsey en 1925. Si l'on peut démontrer que certaines thèses développées dans le *Tractatus* et dans les *Carnets de 1914-1916* montrent une inclinaison vers un réalisme des universaux, Wittgenstein n'a pas explicitement abordé cette question. Cependant, les thèses dont se sert Ramsey sont en fait d'un autre ordre et concernent plutôt la théorie de l'image, l'analyse propositionnelle et l'atomisme logique. La section 2.2 présentera une exposition détaillée de la théorie de l'image et des thèses qui la sous-tendent, notamment celles de l'isomorphisme langage/monde et la distinction entre « situation », « état de chose » et « fait ». La section 2.3 s'intéresse pour sa part à l'analyse logique que permet la théorie de l'image et aux conclusions de cette analyse pour la notion d'« objet », notamment sa nécessité, sa simplicité et l'inhérence de la forme à l'objet.

Le chapitre 3 proposera quant à lui une analyse détaillée des arguments de Ramsey. Outre leur dimension sceptique, nous verrons que certains arguments mobilisés par Ramsey possèdent aussi une dimension « pragmatique » prenant sa source dans la philosophie de C. S. Peirce, notamment dans *Chance, Love and Logic*²⁰, que découvrit Ramsey à la lecture de *The Meaning of Meaning* de

¹⁹ Pour une présentation succincte de l'évolution de la pensée de Ramsey en 1929, voir *MacBride et al. 2019*, sec. 2. Selon, *Majer 1989*, *Majer 1991* et *Marion 1998*, chap. 4-5, Ramsey aurait convaincu Wittgenstein de changer d'avis sur l'interprétation des quantificateurs, le faisant évoluer vers des positions plus proches de l'intuitionnisme ou du finitisme mathématique, tandis que pour *McGuinness 2006*, p. 24-25, l'impact se serait limité à la découverte de certains auteurs (Brouwer, Hilbert, Weyl), inconnus de Wittgenstein avant que Ramsey ne lui explique leurs thèses dans leurs discussions. Cependant, il ne fait que peu de doute que la réalisation du caractère erroné de la thèse de l'indépendance des propositions élémentaires (sur laquelle repose le *Tractatus*), en raison du problème des couleurs, provient des discussions avec Ramsey. Si la démonstration de cette erreur est exposée dans *Wittgenstein 1929*, la critique était déjà formulée dans *Ramsey 1923*.

²⁰ *Peirce 1923*.

C. K. Ogden et I. A. Richard²¹. Cette influence fut telle qu'on a pu parler, en référence à Ramsey, d'un « pragmatisme britannique²² » ou d'un « pragmatisme de Cambridge²³ ».

Parlant des raisons pour lesquelles tant de philosophes énoncent une théorie des universaux, Ramsey affirme :

Selon moi, la principale raison se trouve dans la commodité linguistique qu'elle procure ; elle nous donne en effet un objet qui est « la signification » de ' Φ '. Il arrive souvent que nous désirions parler de « la signification de ' Φ ' » et il est alors plus simple de supposer qu'il s'agit là d'un objet unique, plutôt que de reconnaître que c'est une chose beaucoup plus compliquée, et que ' Φ ' entretient une relation de signification non pas avec un seul objet, mais avec la pluralité d'objets simples qui sont nommés dans sa définition. (Ramsey 1925, p. 406/51)

Ramsey semble ici attribuer explicitement la défense des universaux à des considérations pragmatiques liées à *l'usage* du langage. En l'occurrence, ce serait pour nous épargner la peine de réfléchir sur des notions particulièrement abstraites que nous aurions « objectifié » la signification de certains termes du langage de façon à leur attribuer une référence unique. Ces considérations sur l'usage permettent à Ramsey d'expliquer la présence d'une distinction entre « particulier » et « universaux » dans la littérature philosophique, sans pour autant en reconnaître le bien-fondé. La question de l'usage est particulièrement importante, car elle est intrinsèquement liée à la méthode philosophique de Ramsey, une méthode *a priori*, qui se déploie de l'intérieur du langage et qui procède notamment en expliquant l'usage des symboles²⁴.

La section 3.1 présente un certain nombre de détails biographiques montrant l'étendue et le génie des travaux de Ramsey, ainsi que la manière dont il était perçu à Cambridge par ses professeurs et les autres étudiants. En 3.2, nous verrons ce qu'implique l'affirmation de Ramsey selon laquelle c'est « de distinctions logiques que notre enquête doit principalement s'occuper »²⁵. Il apparaîtra que cette posture vise à écarter toute distinction entre particulier et universel qui serait fondée sur des caractéristiques contingentes de notre monde, en l'occurrence sur les relations spatio-

²¹ Ogden & Richards 1923.

²² Voir Sahlin 1997 et Marion 2012.

²³ Voir Misak 2016.

²⁴ Ramsey 1929, p. 265/327. Sur cette méthode qui trouve son origine dans les travaux de Wittgenstein, voir (Plourde à paraître).

²⁵ Ramsey 1925b, p. 402/46.

temporelles différentes qu'entretenaient ces deux types d'entités présumées. La section 3.3 présente pour sa part le premier argument que présente Ramsey visant à remettre en doute l'idée d'une asymétrie fondamentale entre sujet et prédicat. Nous verrons alors que cet argument présuppose de manière essentielle la théorie de l'image et la définition wittgensteinienne du « sens » d'une proposition comme étant l'accord et le désaccord avec les possibilités de vérité de propositions élémentaires ; deux phrases exprimant leur accord et leur désaccord avec les mêmes possibilités de vérité étant ultimement deux *tokens* d'un même type propositionnel²⁶. La section 3.4 présente pour sa part une analyse de l'argument de Ramsey contre les universaux complexes. Cet argument est l'un des plus connus de Ramsey et possiblement celui ayant fait l'objet du grand nombre de critiques. L'analyse de l'argument et la revue de ses critiques nous conduiront à observer que la plupart des critiques de Ramsey l'ont mal compris et que celui-ci vise avant tout à attirer notre attention sur le fait qu'un même signe puisse masquer différents symboles²⁷. La section 3.5 portera sur l'argument de la « différence ressentie » présenté par Russell dans sa *Philosophie de l'atomisme logique* (1918) (différence découlant, selon Russell, de l'incomplétude spécifique à certains objets) et sur la réfutation qu'en fait Ramsey. Nous observerons alors à l'œuvre la dimension curative de la philosophie de Ramsey. Ce dernier, après avoir remis en doute l'idée selon laquelle des objets d'un certain type seraient spécialement incomplets, entreprend de déterminer pourquoi nous ressentons cette différence entre « Socrate » et « sage ». La section 3.6 propose une digression par rapport au reste du chapitre et s'intéresse à Whitehead et son ontologie des événements. La raison en est que Ramsey s'inspire de cette ontologie afin de montrer qu'il est en théorie possible de traiter les objets du quotidien comme des adjectifs, bien que nous n'ayons pas tendance à procéder de la sorte²⁸. Or, s'il est possible de traiter comme des adjectifs les objets, habituellement représentés dans les phrases par des substantifs, cela signifie que la distinction entre ces deux types de termes n'est donc pas essentielle ni de nature logique. Finalement, la section 3.7 examinera le dernier argument présenté contre Russell et selon lequel la grande commodité du symbolisme fonctionnel de Russell découlerait de sa correspondance plus étroite à la réalité par rapport à d'autres symbolismes. Là encore, l'usage jouera un rôle prépondérant en montrant que

²⁶ Ramsey 1923, p. 470-471/34-35.

²⁷ Par « signe », nous entendons la dimension perceptible du symbole (TLP 3.32), tandis que la notion de « symbole » renvoie au signe avec ses règles d'usage (TLP 3.326).

²⁸ Ramsey 1925b, p. 412/58.

ce symbolisme n'est pas plus adapté à la réalité qu'un autre, mais simplement plus adapté à l'usage du mathématicien.

CHAPITRE 1

RUSSELL ET LE PROBLÈME DES UNIVERSAUX

1.1. L'origine du problème des universaux

Le but de cette section est de définir historiquement les termes du problème des universaux et d'établir quelles sont les options pour y répondre. Pour ce faire, je remonte à Platon et Aristote, pour ensuite me concentrer sur l'*In Isagogen Porphyrii Commentorum Editio secunda* ou *Second commentaire sur l'Isagogè de Porphyre* de Boèce, qui permet de voir comment se mettent en place ces diverses options. Comme le but de ce mémoire n'est pas une contribution à l'étude de la philosophie ancienne ou médiévale, mon exposé, qui est de l'ordre de la reconstruction, sera simplifié et cherchera, autant que faire se peut, à éviter les controverses dans la littérature secondaire.

Par-delà le Moyen Âge, où il eut un vif retentissement à la suite du commentaire de l'*Isagogè* de Porphyre par Boèce¹, le problème des universaux prend sa source dans l'opposition entre les conceptions platonicienne et aristotélicienne relatives au statut ontologique des termes généraux. Nous avons l'habitude d'attribuer un même nom à différentes choses que nous considérons comme étant semblables sous un certain angle. Selon Platon, c'est la *participation* de chacune de ces choses à une *forme* commune, qui justifie cette dénomination commune². Pour parler du concept particulier de « Forme » chez Platon, j'utiliserais les majuscules. On qualifie de nos jours la position de Platon de « réalisme transcendant » en raison du fait que celui-ci situe l'existence des Formes dans un monde à part au-delà du ciel — le célèbre *topos hyperouranios* du *Phèdre* 247b-e.

Pour Platon, les Formes sont des entités idéales, simples, éternelles et immuables (*Phédon* 78c-e). Contrairement aux objets physiques, elles ne sont susceptibles d'aucun changement. Imaginons par exemple qu'on touche une pierre se trouvant à proximité d'un feu, celle-ci sera chaude. Plus tard,

¹ Voir de Libera 1998 pour l'*Isagogè* et Lafleur & Carrier 2012 pour le commentaire de Boèce. Pour une étude du problème des universaux au Moyen Âge, voir de Libera 1996.

² Voir par exemple *République* X, 596a.

une fois le feu éteint, on retouche la même pierre et celle-ci est maintenant froide. La même pierre est donc chaude au moment t_1 et froide au moment t_2 . Selon Platon, si la pierre est passée du chaud au froid, c'est qu'elle participait d'abord à la Forme du Chaud et ensuite à celle du Froid³. C'est donc un changement dans la participation de l'objet aux Formes qui cause l'altération des propriétés de l'objet, et non un changement dans la Forme elle-même. Comme les choses reçoivent leur dénomination en fonction de leur participation à une Forme, il nous faut en conclure que si une Forme en venait à s'altérer, passant par exemple du chaud au froid, il n'y aurait plus aucun objet qui pourrait être qualifié de chaud. Par ailleurs, les Formes sont immatérielles et ne nous sont accessibles que par *intellection*, c'est-à-dire « par l'acte de raisonnement propre à la pensée » (*Phédon* 79a). Aristote fera par ailleurs jouer à l'intellection, le « νοῦς », un rôle fondamental, celui d'accéder à la connaissance des principes des sciences⁴; principes dont découle ce qui est démontré, mais qui ne peuvent pas eux-mêmes être démontrés.

Contrairement aux choses physiques qui peuvent être connues par les sens, c'est grâce à l'âme que nous avons accès à l'intelligible et au monde des Formes (*Phédon* 83b). Se greffe ici la fameuse théorie de la réminiscence du *Ménon* : l'âme ayant séjourné antérieurement dans le monde des Formes, elle doit chercher à s'en souvenir, à l'aide de la dialectique.

À ce stade se pose la question du rapport d'une chose particulière à sa Forme. En quoi consiste la notion de participation ? Bien que celle-ci demeure mystérieuse, nous pouvons relever au moins deux caractéristiques que doit posséder la relation de participation. Premièrement, elle doit posséder une dimension *explicative*. La chose est assez claire lorsque, par la bouche de Socrate, Platon affirme :

³ Il en est ainsi dans la mesure où Platon adhérerait au principe de non-contradiction : « il est impossible que le même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps, au même sujet et sous le même rapport » (*Sophiste* 230b), soit :

$$\forall F \forall x \neg (F(x) \ \& \ \neg F(x))$$

On retrouve d'autres formulations de ce principe dans *Apologie* 26e-27b, *Gorgias* 495e-496a, *République* IV, 436e-437a & X, 602e et, avant Platon, chez Gorgias dans la *Défense de Palamède*, § 25, et après lui chez Aristote, entre autres dans les *Premiers analytiques* I 52a2-3 et *Métaphysique* Γ 3, 1005b19-20. Outre cette version « ontologique », ce dernier offre d'ailleurs deux autres variantes du principe, « doxastique » et « sémantique » dans la suite de Γ 3, ainsi qu'une défense du principe dans Γ 4.

⁴ Voir, par exemple, *Seconds analytiques* II 19, 100b5-17 ou encore *Éthique à Nicomaque* VI 6, 1141a6-8.

Car pour moi, il me semble que si, en dehors du beau en soi, il existe une chose belle, la seule raison pour laquelle cette chose est belle est qu'elle participe à ce beau en soi [...] Pour ma part, je refuse de compliquer les choses et de chercher plus loin, et je m'en tiens, avec naïveté sans doute, à ceci : rien d'autre ne rend cette chose belle sinon le beau, qu'il y ait de sa part présence, ou communauté, ou encore qu'il survienne [...] il y a de la sécurité à répondre, à moi-même comme à n'importe qui d'autre, que c'est par le beau que les belles choses deviennent belles. (*Phédon* 100c-d)

On le constate, la participation d'une chose à une Forme constitue une raison nécessaire et suffisante expliquant sa possession d'une certaine qualité : c'est parce qu'elle participe à la Forme du Beau (et uniquement pour cette raison) qu'une chose est belle⁵.

La seconde caractéristique que possède la relation de participation est qu'elle est fondée sur la *ressemblance*. Cela découle de la discussion au livre X de la *République*, où Platon compare le statut ontologique des Formes et celui des choses en associant ces dernières à des imitations des Formes auxquelles elles participent. Parlant de l'artisan qui fabrique des lits, Platon affirme :

Dès lors, s'il ne produit pas ce qui est, il ne produit pas l'être, mais quelque chose qui en tant que tel ressemble à l'être, mais qui n'est pas l'être. Si quelqu'un affirmait que l'ouvrage du fabricant de lits ou de quelque autre artisan manuel constitue un être qui est complètement ce qu'il est, il risquerait de ne pas dire la vérité. (*République* 597a)

Ce passage montre, d'une part, que la chose doit *ressembler*, sous un certain aspect, à la Forme à laquelle elle participe. D'autre part, il montre aussi que cette ressemblance ne peut être *qu'imparfaite*.⁶ Pensons notamment à un exemple géométrique comme celui du cercle, aucun cercle empirique n'étant parfait. L'idée d'imperfection se comprend aisément dans la mesure où la Forme est ce qui est commun à tous les objets qui y participent, alors que la chose, quant à elle, est toujours déterminée. La Forme est d'un niveau de perfection plus élevé, car elle contient la possibilité de toutes choses desquelles elle est la Forme, alors que la chose elle-même est l'actualisation d'une seule de ces possibilités.

⁵ Platon, contrairement à Aristote, concevait les objets sensibles comme étant logiquement indéterminés (*Cresswell* 1975, p. 246). Pour une étude approfondie du caractère logiquement déterminé des objets sensibles chez Aristote, voir *Matthews & Cohen* 1968.

⁶ À ce sujet, voir aussi *Parménide* 132d.

En dépit de sa grande élégance, la théorie des Formes de Platon prête flanc à la critique. L'une des plus importantes est connue depuis Aristote sous le nom d'argument « du troisième homme⁷ » et découle directement de la ressemblance supposée entre une chose et sa forme. L'argument, qui a beaucoup été discuté dans la littérature secondaire au XX^e siècle⁸, est présenté dans le *Parménide* 131a-132b, où Platon met en scène Parménide face à Socrate, qui vient d'exposer une version rudimentaire de la théorie des Formes au début du dialogue : si nous prenons un homme quelconque, celui-ci serait « homme » en vertu de sa participation à la Forme Homme. En tant qu'il participe à cette dernière, cet homme sera donc une copie de la Forme Homme et si notre homme ressemble à l'un de ses congénères, c'est que tous deux participent à la même Forme. La ressemblance étant une relation *symétrique*, si l'homme ressemble à sa Forme, nécessairement cette dernière doit, *elle aussi*, lui ressembler. Or, si Homme ressemble à sa copie, ce ne peut être que par leur participation commune à une autre Forme, d'ordre supérieur et, si notre homme, Homme et la nouvelle Forme d'ordre supérieur se ressemblent, ce doit être aussi en vertu d'une participation commune à une nouvelle Forme, et ainsi de suite. Devant cette régression à l'infini, Socrate est forcé de conclure que ce ne peut pas être par ressemblance que les choses participent à leur Forme (*Parménide* 133a)⁹.

⁷ En effet, Platon a présenté l'argument dans le *Parménide* 131a & 132a-b en utilisant la Forme « Grandeur », tandis qu'Aristote réfère plusieurs fois à l'argument sans jamais le discuter sous le nom de « troisième homme » (*Métaphysique* A 9, 990b17 ; Z 13, 1039a2 ; K 1, 1059b8 & M 4, 1079a13 et *Réfutations sophistiques* 178b36), auquel j'adapte ma présentation.

⁸ Voir, par exemple, le débat ouvert par *Vlastos 1954*, *Sellars 1955* et *Strang 1963*. Pour les principaux commentaires ayant précédé ce débat, voir *Vlastos 1954*, p. 319, n.1.

⁹ La régression entraînée par l'argument du troisième homme découle des deux caractéristiques mentionnées ci-haut, à savoir la dimension causale de la Forme et le fait qu'elle doit ressembler aux choses qui y participent. Cependant, il est important de remarquer que c'est avant tout le caractère *autoprédicatif* de la Forme qui est problématique. En effet, c'est uniquement parce que Platon considère que la Forme doit être une instance d'elle-même qu'il se retrouve aux prises avec l'argument du troisième homme : la Forme du Beau, par exemple, est conçue par Platon comme étant elle-même belle. Pourquoi alors Platon n'a-t-il pas simplement abandonné le caractère autoprédicatif de la forme ? Selon Gill, les anciens concevaient la notion de cause d'une manière différente de la nôtre. Selon leur conception, une cause devait nécessairement posséder la caractéristique qu'un effet possède en vertu de cette même cause. La façon dont Platon pensait la notion de cause l'obligeait donc à en accepter le caractère autoprédicatif. Or, puisqu'il croyait aussi que la Forme existe de façon séparée de la caractéristique qu'elle explique, elle ne pouvait donc expliquer sa propre caractéristique immanente, d'où la nécessité de recourir à une seconde forme pour expliquer, par exemple, comment la Forme du Beau peut elle-même être belle (*Gill 2006*, p. 195). Sur le même sujet, voir aussi *Nehamas 1979* et *Malcolm 1991*.

Platon fournit donc lui-même une critique de sa propre théorie dans la première partie du *Parménide*. Les choses se compliquent dans la mesure où la seconde partie du dialogue contient une joute dialectique de plus de 180 arguments, agencés en huit séries de déductions, qui sont loin de nous laisser entrevoir les modifications nécessaires à la théorie afin de répondre à l'objection, ce qui rend difficile de saisir l'évolution de la théorie dans les dialogues postérieurs¹⁰. Heureusement, il n'est pas nécessaire de se pencher ici sur ces épineuses questions d'interprétation. Il semble en tous cas qu'Aristote ait pris très au sérieux l'argument du « troisième homme », car celui-ci est cité parmi les principaux arguments contre la théorie des Formes (*Métaphysique* A 9, 990b15). Conscient donc de cet écueil, Aristote fait plutôt l'hypothèse que la Forme et l'individu sont en fait *inséparables*¹¹. Cette thèse, qu'on pourrait décrire comme étant une forme de « réalisme immanent », implique certes l'existence des Formes — ou plutôt ce à quoi réfèrent les termes généraux, qu'il appellera les « universaux » — mais considère plutôt qu'elles existent (de façon incorporelle) dans les singuliers ou individus concrets, évitant donc de postuler l'existence d'un monde séparé des Formes, pour lequel la question de l'accès épistémique est épineuse.

Si les propriétés (ou qualités) universelles sont dans les particuliers et n'ont plus d'existence séparée comme pour les Formes platoniciennes, comment expliquer la présence des « universaux » dans le langage, c'est-à-dire la formation des concepts ? Aristote propose dans *Métaphysique* A 1 et *Seconds analytiques* II 19 une théorie selon laquelle les universaux résultent chez les humains de la mémoire de cas semblables donnés dans la perception. C'est l'analogie de l'armée en déroute dont les soldats s'arrêtent un à un :

Comme dans une bataille, quand il y a déroute, si un homme s'arrête, un autre s'arrête, puis un autre, jusqu'à ce qu'on en revienne au point où on était au début <de la déroute>. Et l'âme se trouve telle qu'elle peut éprouver cela. (*Seconds analytiques* II, 19, 100a12-14¹²)

Aristote opère aussi une sorte de tournant linguistique, mettant de l'avant la forme propositionnelle « *a est B* », dont les variantes quantifiées seront à la base de sa syllogistique, où on affirme, ou nie

¹⁰ Sur la structure de la deuxième partie du *Parménide*, voir Gill & Ryan 1996, p. 54-59 et Brisson 2011, p. 45-49. Pour une hypothèse sur la reformulation de la théorie des Formes en vertu de cette deuxième partie, voir Rickless 2007.

¹¹ de Libera 1996, p. 85.

¹² Sur cette analogie, voir de Libera 1996, p. 114-127.

dans les cas de « *a* n'est pas *B* », quelque chose de quelque chose. Dans ce contexte, Aristote distingue en parallèle de la distinction sujet-prédicat¹³, entre « particuliers » et « universaux », soit, pour reprendre son exemple immédiatement ci-dessous, entre « Callias » et « homme » dans « Callias est un homme ». C'est à cette occasion qu'Aristote introduit le terme « *καθόλου* » qu'on traduit par « universel » :

[...] parmi les réalités <signifiées> les unes sont universelles, les autres particulières (par *universel* j'entends ce qui est par nature prédicat d'une pluralité, par *particulier* ce qui ne l'est pas : par exemple, *homme* est un universel, *Callias* est un particulier) (*De l'interprétation* 7, 17a38-17b1)

Ce qui deviendra la « querelle des universaux » tient autour de ce qu'Aristote entendait par les « *πράγματα* » (traduit par « réalités <signifiées> ») dans ce passage. Rappelons qu'Aristote avait aussi introduit dans les *Topiques* I, 4, 101b 17-25, quatre « prédicables », c'est-à-dire « ce qui peut être dit, ou affirmé » : « définition », « genre », « propre » et « accident ». Si Aristote parle bien de choses ou réalités concrètes et non de concepts dans *De l'interprétation* 7, 17a38-17b1, alors il faut distinguer entre les prédicables en tant que « ce qui peut être dit de plusieurs » et l'universel en tant que « ce qui est dans plusieurs ». Le point de vue d'Aristote en reviendrait à dire que les universaux sont dans plusieurs, et saisis par l'âme par un procédé d'abstraction à partir de la perception, décrit ci-dessus avec la métaphore de l'armée en déroute, procédé qui permet de constituer les prédicables comme tels.

Environ six siècles plus tard, Porphyre écrivit une introduction ou *Isagogè* aux *Catégories* d'Aristote, qui sera souvent recopiée comme introduction à l'ensemble de l'*Organon* ; introduction dans laquelle il substitua « espèce » et « différence » là où Aristote écrivait « définition », obtenant ainsi la liste, devenue depuis canonique, dite des « cinq voix ». Ce schème permettait à Porphyre et à Aristote avant lui de classer les prédicats ou termes généraux en fonction de la relation par laquelle ils peuvent se rapporter à un sujet (leur mode de prédication).

¹³ Il ne s'agit bien entendu pas d'un parallèle exact, car, pour ne prendre qu'un exemple, si dans le langage les prédicats peuvent être en position de sujet, il existe selon Aristote au moins un sujet qui ne peut jamais être en position de prédicat, soit la substance comme « *ὑποκείμενον* ».

La « querelle des universaux » proprement dite se déroulera bien plus tard, entre le moment de la « découverte progressive¹⁴ » de l'œuvre de Boèce entre le XII^e siècle (et notamment de son second commentaire de l'*Isagogè* de Porphyre) et le XIV^e siècle. Elle est notamment initiée par les *Gloses sur Porphyre*, par Pierre Abélard, selon qui il n'y a pas de différence entre « prédicables » et « universels » : il ne s'agit dans tous les cas de que « noms », les universaux n'ayant pas de réalité concrète¹⁵. Pour cette raison, ses disciples seront qualifiés de « *nominales*¹⁶ ». Ce débat aboutira entre autres dans les critiques du « réalisme » par Guillaume d'Occam dans son *Commentaire des sentences* (Livre I, distinction II, quest. 3-8) et sa *Somme logique* (Livre I, chap. 14-17).

Dans la préface de l'*Isagogè*, Porphyre soulève trois questions dont il considère que l'on doit être en mesure d'y répondre, si l'on souhaite clarifier la nature et le statut ontologique des genres et des espèces, auxquels réfèrent les termes généraux :

- I. « S'ils existent ou bien s'ils ne consistent que dans de purs concepts ? »
- II. « À supposer qu'ils existent, sont-ils des corps ou des incorporels ? »
- III. « En ce dernier cas, s'ils sont séparés ou bien s'ils existent dans les sensibles et en rapport avec eux¹⁷ » ?

On notera immédiatement que, selon ma présentation, le différend entre Platon et Aristote se situe au niveau de la troisième question, à savoir si les universaux existent *dans* les individus, comme le voudrait le « réalisme immanent » d'Aristote, ou *séparés* de ceux-ci, pour le « réalisme transcendant » de Platon.

Porphyre se contente cependant de poser ces questions sans tenter d'y répondre. Boèce, qui retraduisit l'*Isagogè* en latin, en rédigea deux commentaires, dont le second eut un impact majeur. Boèce y offre une paraphrase des questions posées par Porphyre et, commentant la première, se concentre sur l'existence des universaux dans l'esprit et remarque qu'une intellection peut être de deux types : elle peut être conforme à la réalité ou bien n'être que le résultat de l'imagination

¹⁴ Selon l'expression de *Gilson 1986*, p. 139.

¹⁵ Voir de *Libera 1993*, p. 319-325.

¹⁶ En opposition aux « *reales* ». Voir de *Libera 1996*, p. 169-176. On retrouve ici la source de la terminologie réalisme-nominalisme.

¹⁷ de *Libera 1998*, p. 1.

(§ 59)¹⁸. Dans la mesure où nos intellections sont bien conformes à la réalité, il nous faut ensuite répondre à la seconde question de Porphyre, puisqu'il est « nécessaire que tout ce qui est soit ou bien corporel ou bien incorporel » (§ 6). L'existence d'universaux incorporels est la seule hypothèse envisagée par Boèce dans son commentaire et la possibilité d'universaux corporels est simplement laissée de côté¹⁹. Boèce remarque ensuite qu'il existe deux formes d'incorporels : ceux qui peuvent subsister à part des corps (comme Dieu ou l'âme) et ceux qui, bien qu'incorporels, ne le peuvent pas (comme la ligne ou la surface) (§ 62).

Boèce développe alors un raisonnement « aporétique » montrant que les genres et espèces n'existent pas, raisonnement commençant par l'affirmation de la disjonction suivante : « Les genres et les espèces ou bien sont et subsistent ou bien sont formés par l'intellection et par la seule pensée » (Boèce, § 64). Le premier argument proposé vise à montrer que les genres et espèces ne peuvent être numériquement un, car ils sont au même moment tout entier dans un grand nombre d'individus (§ 66)²⁰. Le second argument posé consiste à dire que si les genres (et espèces) ne sont pas numériquement un, mais bien multiples, alors ceux-ci ne seront pas ultimes et un autre genre d'ordre supérieur leur sera superposé afin de les réunir sous un nom unique (§ 67)²¹. Or, si le genre n'est ni un ni multiple, alors il semble qu'il n'est rien du tout (§ 69). Boèce ferme ainsi la première branche de la disjonction.

La seconde branche de l'aporie concerne les intellections. Boèce rejette d'emblée la possibilité d'intellection vide et se concentre sur deux possibilités : ou bien elles sont conformes à la réalité ou bien elles en diffèrent (§ 70). Si les intellections des genres et espèces sont conformes à la réalité, alors il ne s'agit pas de simples intellections, mais bien de vérités réelles (ce qui nous ramène à la question de savoir si leur nature est une ou multiple) (§ 71). Au contraire, si les intellections des genres et espèces sont tirées d'une réalité, mais sans y être conformes, alors elles sont fausses (§ 72). Ainsi se referme la seconde branche de la disjonction et apparaît l'aporie : la première branche

¹⁸ Les références au second commentaire de Boèce sont faites à partir de la traduction française proposée dans la cinquième partie de *Lafleur & Carrier 2012*. J'adopte leur numérotation des paragraphes du texte original, dans la mesure où celle-ci permet des références plus précises.

¹⁹ *Lafleur & Carrier 2012*, p. 39.

²⁰ Voir, déjà, *Parménide* 131a-131c.

²¹ On reconnaît ici l'argument du troisième homme discuté précédemment.

a montré l'impossibilité de l'existence des genres et espèces, tandis que la seconde a montré que leur intellection est nécessairement fausse.

Loin de s'en tenir à cette réponse, Boèce propose un argument permettant de résoudre l'aporie et d'affirmer que les genres et espèces existent de façon incorporelle dans les objets sensibles. Son approche consiste à rejeter l'idée selon laquelle toute intellection non conforme à la réalité est fausse (§ 75). Selon lui, une telle intellection n'est fausse que si elle procède par *composition* (§ 76). Au contraire, une intellection non conforme à la réalité, mais procédant par *abstraction*, c'est-à-dire qui conçoit comme *séparé* ce qui ne peut l'être dans la réalité, peut être tout à fait légitime (§ 77). À la faveur de cette distinction, Boèce peut alors bâtir un argument en faveur d'universaux incorporels existant *dans* les individus concrets. Selon cet argument, la faculté d'intellection nous permet donc de séparer des choses qui nous sont données de façon confuse par les sens, de manière à pouvoir les contempler isolément (§ 79).

Ainsi, lorsque nous percevons un caractère commun à plusieurs individus, l'esprit peut, grâce à l'intellection, abstraire ce caractère des différents individus et porter son attention sur celui-ci uniquement. Cependant, contrairement à la ligne, qui peut être saisie par une seule perception, Boèce considère que le genre et l'espèce sont en fait des pensées colligées à partir d'une similitude qui existe dans les choses individuelles (§ 85-86). Par conséquent, cette similitude existe de façon sensible et singulière dans les individus, mais elle devient universelle lorsqu'elle est « intelligée » (§ 87). On peut donc dire de Boèce qu'il défend une forme de « réalisme immanent » qui est de fait assez proche de celui d'Aristote, selon notre lecture ci-dessus.

Les questions de Porphyre et les réponses apportées peuvent être représentées schématiquement, dans la Fig. 1 ci-dessous. Ce schéma a pour but de présenter de manière synoptique et simplifiée ma reconstruction du problème des universaux de la diversité des points de vue exprimés sur celui-ci, ce qui permettra de classer les auteurs du siècle dernier²². Je dois cependant exclure par souci

²² Cette représentation du débat sur les universaux est inspirée des schémas de James Moreland dans *Universals* (Moreland 2001, p. 16 & 20), mais elle ne les reflète pas tout à fait. À ce tableau, Moreland ajouterait aussi les deux questions suivantes : les propriétés sont-elles abstraites (c'est-à-dire hors de l'espace et du temps) ou concrètes ? Et, dans l'éventualité qu'elles soient concrètes, respectent-elles l'axiome de localisation, qui stipule qu'aucune entité ne peut exister à plusieurs endroits simultanément ?

de simplicité la question II de Porphyre, à savoir si les universaux sont des corps ou des incorporels, parce qu'elle n'est pas tout à fait pertinente dans le cadre de ce mémoire²³. À la question I, « les genres ou les espèces existent-ils ou bien ne sont-ils que de purs concepts ? », une réponse négative entraîne l'adoption d'une forme de « nominalisme radical », du type dont je viens d'expliquer pourquoi je ne peux pas en discuter dans ce mémoire. S'agissant d'une réponse positive, on peut intercaler la question suivante : « les genres et les espèces sont-ils universels ou particuliers ? ». Répondre qu'ils sont « particuliers », voire « particularisés », entraîne une forme de « nominalisme modéré ». À la question III, « les genres et les espèces sont-ils séparés [des corps] ou existent-ils dans les sensibles et en rapport avec eux ? », choisir la première alternative revient à défendre une forme de « réalisme transcendant » dont la théorie de Platon est la première du genre. On verra que ce réalisme fut soutenu entre autres par l'interlocuteur privilégié de Ramsey, Russell. Choisir la seconde alternative entraîne l'adoption d'une forme de « réalisme immanent » du type des théories d'Aristote et de Boèce que nous avons vues.

(Moreland 2001, p. 20.) Je n'ai pas mentionné ces deux questions essentiellement parce qu'elles ne sont pas centrales aux discussions entourant le problème des universaux à l'époque de Ramsey, mais semblent plutôt avoir émergé à la faveur de débats ultérieurs.

²³ À ma connaissance, personne ne défend à l'époque de Ramsey l'idée d'universaux corporels, cette question me semble justement avoir été remplacée au 20e siècle par celle sur le caractère abstrait ou concret des universaux et celle sur le respect de l'axiome de localisation.

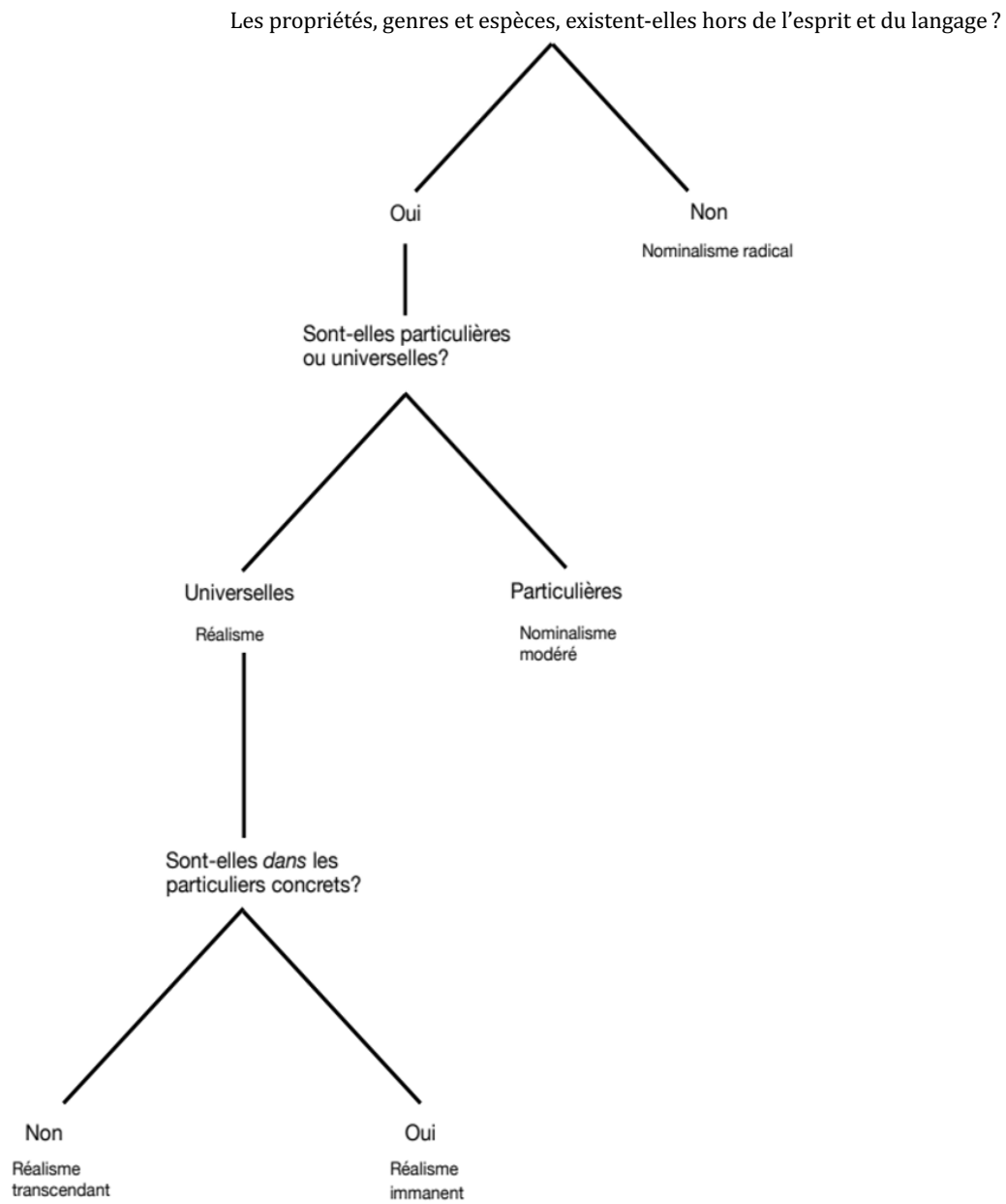


Fig. 1

1.2 Russell : introduction

Parmi les professeurs de Cambridge, Russell fut sans contredit celui qui exerça la plus grande influence sur Ramsey²⁴. Avant ses vingt ans, ce dernier avait développé un intérêt marqué et durable²⁵ pour les travaux de Russell, ainsi qu'une compréhension pointue de ceux-ci²⁶. L'article « Les universaux » (1925) témoigne de cet intérêt et constitue, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, une critique profonde de thèses défendues par Russell. Saisir la nature de cette critique requiert donc d'abord, il me semble, de présenter ces thèses. Celles-ci, cependant, ont si évolué au fil des ans qu'un exposé exhaustif serait impossible dans le cadre de ce mémoire²⁷.

Ma présentation se concentrera sur la période 1903-1919 avec un intérêt plus particulier encore pour les années 1908-1919 qui forment un corpus relativement unitaire sur le plan métaphysique et qui permettent d'expliquer plusieurs caractéristiques de la philosophie de Russell²⁸. La période 1903-1919 fut pour lui très intense sur le plan intellectuel avec la publication des *Principes*

²⁴ Sahlin 1990, p. 2. Ramsey développa, dès le début de ses études, une relation « chaleureuse, bien qu'un peu distante avec Russell » (Misak 2020, p. 84, ma traduction) qui était alors régulièrement absent de Cambridge. Malgré une présence intermittente, l'influence de Russell sur Ramsey fut significative, Ramsey ne manquant jamais d'assister aux cours et conférences données par Russell. Les travaux de ce dernier auraient été un facteur déterminant dans la décision de Ramsey d'entreprendre une carrière en philosophie (Misak 2020, p. 89). Durant son absence, c'est G. E. Moore et John Maynard Keynes qui servirent de courroies de transmission aux idées de Russell à Cambridge (Misak 2020, p. 89-91).

²⁵ Ramsey a notamment procédé à la relecture du manuscrit de la seconde édition des *Principia Mathematica* et formulé certaines critiques et suggestions à ses auteurs (Russell 1927, p. xiii n. *). L'apport de Ramsey à cette seconde édition fut probablement d'expliquer les critiques de Wittgenstein à Whitehead et Russell (Marion 1998, p. 55). Une part importante des travaux de Ramsey, dont notamment ses *Fondements des mathématiques*, avaient pour but de « rénover » les *Principia Mathematica* en les « extensionnalisant » davantage (Marion 1998, p. 58).

²⁶ En témoigne notamment l'un des premiers articles de Ramsey, intitulé « The Nature of Proposition » (1921) et lu devant le Moral Sciences Club de Cambridge, qui critiquait l'idée selon laquelle les phrases exprimant les propositions seraient des symboles incomplets. Dans un second texte, lu devant la Cambridge Apostles Society le printemps suivant, Ramsey poursuivait son examen du cadre analytique et logique des travaux de Russell et tentait d'y intégrer les propriétés complexes et les propositions affirmant des probabilités en utilisant la théorie des types (Misak 2016, p. 163).

²⁷ (Chihara 1973), (de Rouilhan 1996) et (Potter 2000) présentent des exposés très détaillés de ces développements du point de vue des travaux logiques de Russell. (MacBride 2018, chap. 4 & 8) présente aussi un tel exposé, mais mettant davantage l'accent sur les dimensions métaphysiques de ces développements.

²⁸ Linski 1999, p. 2.

de la mathématique (*PoM* 1903), des *Principia Mathematica* (*PM* 1910-1913) et d'un grand nombre d'articles. Or, les *PM* visaient entre autres choses à corriger certains défauts que Russell avait lui-même identifiés dans ses travaux antérieurs. Ramsey, selon mon interprétation, reconnaissait la valeur des *PoM* et les problèmes qui les affectaient, mais rejetait les solutions suggérées dans les *PM*, notamment parce qu'il souscrivait à plusieurs critiques formulées par Wittgenstein dans le *Tractatus logico-philosophicus* (1921).

1.3 Technique et métaphysique

Russell admet volontiers avoir entretenu, tout au long de sa carrière, certaines croyances fondamentales qu'il n'a jamais pu démontrer, mais desquelles il n'a jamais douté :

La première d'entre elles [...] est que la « vérité » dépend d'une sorte de relation avec le « fait ». La seconde est que le monde est composé de plusieurs choses interreliées. La troisième est que la syntaxe — c'est-à-dire, la structure des phrases — doit avoir une certaine relation avec la structure des faits, à tout le moins en ce qui concerne ces aspects de la syntaxe qui sont inévitables et qui ne sont pas propres à tel ou tel langage (*Russell 1959*, p. 157, ma traduction).

Ces croyances fondamentales deviendront trois thèses centrales de la philosophie analytique : (1) la vérité-correspondance ; (2) l'atomisme logique et (3) l'isomorphisme langage/monde. C'est principalement la seconde de ces croyances qui m'intéresse dans le cadre de ce texte. On nomme « pluralisme ontologique », la thèse selon laquelle il existerait plusieurs entités distinctes et indépendantes²⁹. Cette thèse doit être distinguée du dualisme catégoriel, c'est-à-dire la doctrine *a priori* selon laquelle il existe exactement deux catégories de choses : les particuliers et les universaux. Ces deux thèses n'étant pas mutuellement exclusives, elles peuvent (ou non) être maintenues simultanément. En plus de souscrire au pluralisme ontologique, la conviction de Russell selon laquelle ces choses distinctes sont interreliées suggère fortement l'inclusion du réalisme des relations parmi ses croyances fondamentales³⁰.

²⁹ *MacBride 2018*, p. 3. Moore, chez qui MacBride identifie la même position, associait son pluralisme ontologique à un monisme catégoriel, affirmant que toutes les entités appartiennent à une même catégorie (en l'occurrence celle de « concept ») (*MacBride 2018*, p. 43). Cette dernière position ne s'applique pas à Russell (*MacBride 2018*, p. 63).

³⁰ Un point qu'il reconnaît d'ailleurs lui-même (*Russell 1959*, p. 157).

Quelques lignes plus loin, Russell ajoute :

Ces présupposés étaient implicites dans le symbolisme des *Principia Mathematica*³¹. Ce symbolisme assumait l'existence de « choses » ayant des propriétés ainsi que des relations à d'autres « choses » (Russell 1959, p. 158, ma traduction).

Russell reconnaît lui-même que son approche était, dès le départ, conditionnée par certaines intuitions métaphysiques et que celles-ci ont joué un rôle déterminant dans l'élaboration du symbolisme des *PM*³². C'est peut-être là le cœur de la critique qu'adresse Ramsey à Russell : ce dernier prétend, dans « On the Relation of Universals and Particulars » (*RUP* 1911) pouvoir tirer certaines conclusions sur le monde à partir du langage. Or, ce symbolisme ne peut rien nous apprendre sur le monde et sa nature ontologique, car il assume lui-même les thèses que Russell entend démontrer.

Les développements de la logique au XX^e siècle ont fait de cette discipline un sujet ontologiquement neutre, une écriture formelle susceptible de multiples interprétations³³. Cette conception apparaîtrait tout à fait étrangère à Russell, pour qui la logique constituait une langue universelle — une *lingua characteristica universalis*, selon l'expression de Leibniz — ne se réduisant pas à un simple calcul en attente d'interprétations³⁴. La logique, selon lui, concerne toute chose et ses lois constituent un ensemble unique de vérités maximales générales au sujet du monde³⁵. Cette langue est universelle au sens où elle constitue le cadre au sein duquel procède tout

³¹ Dans les *PM*, Russell affirme par exemple : « L'univers comprend des objets possédant diverses qualités et entretenant diverses relations » (Russell 1989a, p. 278). La traduction de Roy diminue quelque peu la force du propos de Russell qui affirme plutôt : « The world *consists* of various objects... ». Russell affirme donc plutôt que le monde est *constitué* d'objets possédant des qualités et entretenant diverses relations, et non pas qu'il *contient* de tels objets. La même croyance fondamentale est réaffirmée dans la seconde conférence sur « La philosophie de l'atomisme logique » (Russell 1989a, p. 348-349).

³² Une des caractéristiques importantes des *PoM* est la manière dont ils intègrent les avancées techniques en logique mathématique à des arguments métaphysiques. Pour Russell, le logicisme sert de fondement à un argument contre l'idéalisme et présuppose l'atomisme platonicien (Hylton 1990, p. 168).

³³ Linsky 1999, p. 5.

³⁴ Pour un exposé de l'opposition entre *lingua characteristica* et *calculus ratiocinator*, voir (Van Heijenoort 1967). Cette opposition n'est pas forcément exclusive. Frege souligne notamment que sa logique, contrairement à celle de Boole, n'est pas seulement un *calculus ratiocinator*, mais aussi une *lingua characteristica* (Van Heijenoort 1967, p. 325).

³⁵ Goldfarb 1979, p. 352 & Linsky 1999, p. 5-6.

discours rationnel, mais aussi au sens où la portée des quantificateurs logiques n'y est sujette à aucune restriction³⁶.

L'universalisme logique diffère en cela de la conception modèle-théorique permettant la variation du domaine de quantification selon différents modèles³⁷. L'assimilation de la logique au cadre du discours rationnel a naturellement induit chez Russell un intérêt pour les jugements et les propositions qui en sont les véhicules³⁸. « La logique », dit Goldfarb, « fournira les lois régissant toutes propositions, et exposera ainsi les limites du discours : les limites, pour ainsi dire, du sens »³⁹. Vu le lien étroit entre propositions et logique, la sensibilité de Russell pour les paradoxes logiques et sémantiques n'a rien de surprenant⁴⁰. Remarquons au passage que l'idée voulant que la variable ne soit susceptible d'aucune restriction et qu'elle puisse donc prendre n'importe quelle valeur présuppose l'existence d'une multiplicité de choses distinctes et s'oppose en cela directement à la position métaphysique, très influente à l'époque, de F. H. Bradley⁴¹. On constate encore une fois l'influence mutuelle qu'exercent l'une sur l'autre les considérations techniques et métaphysiques chez Russell.

1.4 Réalisme et dualisme catégoriel

³⁶ Goldfarb 1989, p. 27. Il s'agit là d'un autre exemple où la technique est intégrée à des considérations métaphysiques.

³⁷ Certains commentateurs ont affirmé que cet universalisme aurait empêché toute réflexion métathéorique chez Frege et Russell (Van Heijenoort 1967, p. 326; Goldfarb 1989, p. 27). Cette position a été réfutée par (Mancosu 2006) et (Heck 2012, chap. 2). Jung exprime aussi certaines réserves relativement à la position de Goldfarb et Van Heijenoort (Jung 1994, p. 28-30).

³⁸ Jung 1994, p. 63.

³⁹ Goldfarb 1989, p. 27, ma traduction. Il s'agit là d'une idée centrale chez le « premier » Wittgenstein.

⁴⁰ L'importance de la structure des propositions pour la logique rend les paradoxes sémantiques extrêmement graves du point de vue de Russell (Goldfarb 1989, p. 28). Ramsey ne partage pas l'inquiétude de Russell sur ce point et considère que les paradoxes sémantiques pourraient découler d'une conception erronée de la pensée ou du langage plutôt que de la logique (Ramsey 1926, p. 353/86). Russell a reconnu la contribution de Ramsey sur ce point (Russell 1959, p. 126) et celle-ci a été largement acceptée par la génération subséquente de logiciens (Black 1944, p. 233).

⁴¹ Cette position combinait un monisme de la substance – thèse selon laquelle la réalité est une et qu'il n'existe donc pas réellement de choses séparées (Candlish & Basile 2024, p. 2) – avec un idéalisme métaphysique affirmant que toute réalité est ultimement mentale (Guyer & Horstmann 2023, p. 101). Sur l'influence qu'ont eue les idées de Bradley sur Moore et sur le mouvement philosophique initié par celui-ci, voir (MacBride 2018, p. 55-59). L'influence de Bradley sur Russell est manifeste, notamment sur la question de l'unité de la proposition. Voir (Bonino 2008, p. 143-155).

Si les différentes positions philosophiques de Russell ont grandement évolué, son adhésion au réalisme des universaux et au dualisme catégoriel est demeurée relativement stable tout au long de sa carrière. Dans une ébauche des *PoM* de 1899-1900, il envisageait de définir les nombres comme des ratios entre relations, faisant de ces dernières une classe fondamentale de son ontologie⁴². L'article *RUP* visait quant à lui à démontrer le dualisme catégoriel⁴³ et concluait ultimement en faveur de la division⁴⁴ en affirmant que particuliers et universaux constituent des classes à la fois disjointes et non vides⁴⁵.

L'année suivante, Russell publie les *Problèmes de philosophie* (*PoP* 1912)⁴⁶, ouvrage soutenant explicitement un réalisme platonicien des universaux⁴⁷ :

L'examen des mots usuels montre que les noms propres représentent des particuliers [...] alors que les autres substantifs, les adjectifs, les prépositions et les verbes représentent des universaux (*Russell 1989b*, p. 117).

Pour Russell, la plupart des mots du dictionnaire tiennent lieu d'universaux⁴⁸. Bien qu'on ne puisse présenter une preuve au sens strict de l'existence des qualités à celui qui la nie, la chose lui apparaît possible pour les relations :

Si nous voulons faire l'économie de la *blancheur*, de la *triangularité*, nous devons choisir une tache blanche, un triangle particulier, et décider qu'une chose est blanche ou triangulaire si elle a la bonne ressemblance avec l'objet choisi. Mais là encore, la ressemblance requise est un universel. Il y a un grand nombre de choses blanches, d'où

⁴² *Russell 1993*, p. 18-21. Voir aussi (*Linsky 1999*, p. 14).

⁴³ *Russell 1911*, p. 1. Voir aussi (*MacBride 2018*, p. 204-205). Les arguments présentés par Russell dans cet article seront l'une des cibles principales de Ramsey dans « Les universaux » (1925).

⁴⁴ *Russell 1911*, p. 23-24.

⁴⁵ *Macbride 2018*, p. 205.

⁴⁶ Les références ultérieures se rapporteront à la traduction française de 1989 par François Rivenc (*Russell 1989b*).

⁴⁷ *Armstrong 2010*, p. 96. Russell affirme lui-même : « La théorie que nous défendrons ici est dans une large mesure celle de Platon [...] » (*Russell 1989b*, p. 115.)

⁴⁸ *Russell 1989b*, p. 118. Russell considérait, déjà à cette époque, que nous ressentons à l'égard des mots comme « tête » et « trancher » (qui signifient selon lui des universaux) qu'ils « sont incomplets, ou manquent de substance, au sens où il leur faut un contexte pour qu'ils accomplissent leur fonction ». Cette idée deviendra centrale chez Russell à l'époque de *PLA* et sera la cible des critiques de Ramsey dans « Les universaux » (*Doherty 2012*, p. 25). Sur ce point, voir (*Russell 1989a*, p. 364). L'idée que la plupart des mots du dictionnaire signifient des universaux a été critiquée par Quine qui reproche à Russell sa trop grande prodigalité vis-à-vis les entités dites « subsistantes » (*Quine 1966*, p. 662).

de nombreuses paires de choses blanches à l'intérieur desquelles les éléments se ressemblent : et c'est là la caractéristique d'un universel (*Russell 1989b*, p. 120).

Cet argument (qu'Armstrong appelle « argument de la régression de la relation ») tire sa force de sa démonstration du caractère vicieux de la régression en montrant que le problème à résoudre, « à savoir la question de ce que c'est pour une occurrence d'être d'un certain type, se présente à nouveau pour la présumée solution »⁴⁹. Dans l'exemple de Russell, la ressemblance est envisagée comme relation fondamentale expliquant l'appartenance à un type (les choses blanches étant celles qui se ressemblent sous ce rapport). Or, comment expliquer ce qu'est la ressemblance elle-même (en tant que type)? Doit-on supposer que les choses qui se ressemblent sont celles qui se ressemblent sous le rapport de la ressemblance? Cette explication nous entraîne dans une régression vicieuse ne parvenant pas à expliquer comment est importé le type « ressemblance » à l'intérieur de la théorie⁵⁰. Chaque paire de choses blanches possédant cette « même » ressemblance, il apparaît à Russell que celle-ci, au moins, doit être considérée comme un universel⁵¹.

Selon Russell, les universaux existent de manière séparée des particuliers qui lesinstancient. Ce type de réalisme tend à distinguer les particuliers des universaux sur la base des relations spatio-temporelles qu'ils sont susceptibles d'entretenir, les premiers n'existant pas à plus d'un endroit à un moment x et les seconds existant en dehors de l'espace et du temps :

Il reste pourtant une difficulté : la relation « être au nord de » ne semble pas *exister* au sens où Édimbourg et Londres existent. Si l'on demande « Où et quand cette relation existe-t-elle ? », la réponse doit être : « En aucun lieu ni en aucun temps. » La relation elle-même n'est ni dans l'espace ni dans le temps [...] Or tout ce qui est sensible ou connu par introspection existe à un moment particulier. Si bien que la relation « être au

⁴⁹ *Armstrong 2010*, p. 71.

⁵⁰ *Armstrong 2010*, p. 71.

⁵¹ Armstrong rejette cet argument et affirme que la ressemblance n'est pas une entité distincte de ses termes : « la ressemblance n'est pas un fait additionnel du monde, s'ajoutant à la possession par a et b des natures particularisées qui sont les leurs. La relation *survient* sur les natures, et si elle survient, je suggère qu'elle n'est pas distincte de ce sur quoi elle survient » (*Armstrong 2010*, p. 73). Pour un contre-argument d'inspiration plus nominaliste à l'argument de Russell, voir (*Price 2012*). Curieusement, Russell n'a jamais cru bon de s'attaquer à la question de la relation d'instanciation entre universaux et particuliers qui est pourtant au cœur de toute théorie réaliste transcendante (*Armstrong 1978*, p. 66-67). Toute solution au problème des universaux, dans un cadre platonicien, requiert une relation fondamentale. Que Russell n'ait pas abordé cette question ne rend pas sa propre position moins problématique dans la mesure où l'instanciation devrait être elle aussi, selon la même logique, un universel (*Armstrong 2010*, p. 71-72).

nord de » est radicalement différente de ce type de choses : ni spatiale ni temporelle ni matérielle ni mentale. Et pourtant elle n'est pas rien (*Russell 1989b*, p. 122).

Outre sa confirmation du caractère transcendant de la théorie de Russell, cet extrait aborde aussi une distinction importante chez lui à cette époque : celle entre existence et subsistance. Le terme « existence » possède une signification plus étroite et s'applique uniquement « aux choses qui sont dans le temps, c'est-à-dire, qui sont telles qu'on peut indiquer un moment du temps où elles existent », tandis que « subsistance » possède un sens plus large englobant tout ce qui « possède l'être, "l'être" étant opposé à "l'existence" en tant qu'intemporel »⁵². Les objets physiques, les pensées ou les sentiments existent tous, tandis que les universaux subsistent.

Cette distinction n'implique nullement l'octroi d'un niveau de réalité « supérieur » aux entités existantes. Au contraire :

Le monde des universaux peut donc aussi être appelé le monde de l'être ; monde immuable, rigide, exact, joie du mathématicien [...] et de tous ceux qui préfèrent la perfection à la vie. Le monde de l'existence, lui, est changeant, vague, sans délimitations bien nettes, sans ordre ni arrangement manifeste [...] En fait, les deux mondes méritent une égale attention : ils sont tous deux réels, tous deux importants au métaphysicien (*Russell 1989b*, p. 123-124)⁵³.

Cette distinction permet à Russell d'intégrer dans son ontologie certaines entités desquelles il dit pourtant qu'elles n'existent pas⁵⁴. L'échec à distinguer ces deux notions a produit certaines confusions ayant contribué à l'émergence des lectures « nominalistes » de Russell.

⁵² *Russell 1989b*, p. 123. Voir aussi (*MacBride 2018*, p. 68). La distinction entre exister et subsister, telle que posée dans les *PoM*, diffère de celle des *PoP*. En 1903, les « existants » sont clairement une sous-classe des « subsistants ». En 1912, au contraire, les deux classes sont mutuellement exclusives dans la mesure où les existants sont considérés dans le temps et les subsistants hors du temps. De plus, comme les « existants », en 1903, sont des termes, ceux-ci doivent être indestructibles et inaltérables. Or, ces caractéristiques ne s'appliquent certainement pas aux entités qui existent dans le temps. Londres et Édimbourg, pour reprendre les exemples de Russell, ne sont certainement pas inaltérables et indestructibles (*Bonino 2008*, p. 44-45).

⁵³ D'après Armstrong, il y a au cœur du réalisme transcendant une sorte de pression irrésistible qui incite ses tenants à réduire les particuliers aux propriétés relationnelles qu'ils entretiennent avec différents universaux. Cela expliquerait pourquoi le réalisme platonicien tend à considérer les particuliers comme moins réels que les universaux. Russell est ici plus mesuré et plaide pour une attitude égalitaire vis-à-vis ces deux types d'entités. Selon Armstrong, Russell n'était pas suffisamment conscient du fait qu'une fois les particuliers acceptés comme réels, il devient très difficile d'expliquer comment ceux-ci peuvent d'exister en dehors de leurs relations aux formes (*Armstrong 1978*, p. 69).

⁵⁴ Cette distinction disparaît des travaux de Russell à partir de 1914 et seule la notion d'« existence » est alors retenue. Les entités dites « subsistantes » sont alors éliminées de l'une des trois manières suivantes :

Finalement, le chapitre XIV de *My Philosophical Development* (1959), portant sur le dualisme catégoriel, se conclut sur un extrait de *Signification et vérité* (1940) que Russell cite en affirmant ne rien avoir à ajouter sur le sujet et où il réaffirme sa conviction selon laquelle les universaux ne se réduisent pas à un phénomène linguistique⁵⁵. L'adhésion de Russell au réalisme des universaux s'est donc produite très tôt dans sa carrière et s'est maintenue jusqu'à la toute fin de sa vie⁵⁶. Je ne prétends pas que cette courte présentation décrive de manière précise l'évolution des idées de Russell sur le sujet, mais elle permet à tout le moins d'écarter les lectures nominalistes proposées par certains commentateurs⁵⁷.

1.5 *Les principes de la mathématique* : ontologie et langage

Les travaux de Russell, entre 1900 et 1910, furent essentiellement consacrés au logicisme, c'est-à-dire à la dérivation des mathématiques pures à partir d'un nombre restreint de principes logiques fondamentaux⁵⁸. On présente souvent Russell comme un philosophe du langage. Pourtant, il situe lui-même le début de cet intérêt autour de 1918 :

(1) l'entité est identifiée à son expression linguistique; (2) l'entité est complètement répudiée (en déclarant qu'il s'agit en fait un symbole incomplet) ou (3) l'entité est dite « exister ». Sur l'élimination de la notion de subsistance, voir (*Quine 1966*, p. 664) et (*Bonino 2008*, p. 46).

⁵⁵ *Russell 1959*, p. 173-174 & *Russell 2013*, p. 477-478. Voir aussi (*Linsky 1999*, p. 14).

⁵⁶ *Quine 1966*, p. 661-662. Au tournant des années 20, Russell s'est « converti » au « monisme neutre », doctrine selon laquelle « les choses communément considérées comme mentales et les choses communément considérées comme physiques ne diffèrent pas entre elles par rapport à une propriété intrinsèque que possèderaient les unes et pas les autres, mais ne diffèrent qu'en rapport de l'arrangement et du contexte » (*Russell 1984*, p. 15, ma traduction). Bien que l'appellation « monisme neutre » suggère l'abandon par Russell du dualisme ontologique, la chose n'est pas si claire. Cette doctrine s'apparente davantage à un modèle épistémologique (*Tully 1988*, p. 217) visant à réconcilier les positions idéalistes et matérialistes en corrigeant certaines limitations propres à chacune (*Tully 1988*, p. 222) qu'à une réelle position métaphysique. On remarquera d'ailleurs que cette posture a mené Russell à concevoir la matière et le sujet (au sens psychologique) comme des faisceaux de qualités et de relations perçues ou comme liés à de tels faisceaux par des relations connues via l'expérience (*Russell 1959*, p. 170). Si le monisme neutre a exercé une quelconque influence sur l'ontologie de Russell, c'est la catégorie de « particulier » qui en a subi les conséquences, laissant intact son réalisme des universaux.

⁵⁷ Nino Cochiarella affirme, par exemple, que Russell aurait, sous l'influence de Wittgenstein, abandonné son platonisme autour de 1914 au profit d'un nominalisme des propriétés, relations et fonctions propositionnelles (*Cochiarella 1991*, p. 798).

⁵⁸ *Rivenc 1993*, p. 37. Voir aussi (*Russell 1989a*, p. 3) et (*Russell 1959*, p. 74).

Jusqu'à ce moment, je considérais le langage comme « transparent » et n'avais pas examiné en quoi consiste sa relation au monde non linguistique⁵⁹ (*Russell 1959*, p. 145).

On serait tenté de lui rétorquer que nous retrouvons pourtant, parmi les textes antérieurs à cette période, de multiples discussions de notions intimement liées au langage (propositions, dénotation, concepts, etc.). La démarche des *PoM* est une « recherche de notions logiques absolument primitives auxquelles on pourrait réduire toutes les notions que les mathématiques pures acceptent comme indéfinissables » et cette démarche implique une caractérisation des propositions mathématiques par leurs constituants et un appel à l'ontologie pour expliquer leur généralité⁶⁰.

L'erreur à ne pas commettre est d'associer naïvement les constituants des propositions à des mots. En effet, la proposition doit être distinguée de la phrase qui l'exprime. Ce ne sont pas des mots qui constituent la proposition, mais bien « les entités réelles désignées par les noms apparaissant dans l'expression propositionnelle »⁶¹ :

[...] le Mont Blanc lui-même, malgré tous ses champs de neige, est partie constituante de ce qui est véritablement affirmé dans la proposition « le Mont Blanc fait plus de 4000 m de haut » (*Frege & Russell 1994, Lettre de Russell à Frege du 12/12/1904*).

et encore :

Les *mots* ont tous un sens au sens simple où ce sont des symboles qui représentent autre chose qu'eux-mêmes. Mais une proposition, à moins d'être linguistique, ne contient pas elle-même de mots ; elle contient les entités indiquées par les mots (*Russell 1989a*, p. 79)⁶².

⁵⁹ Cette affirmation a de quoi surprendre, venant de l'auteur de « De la dénotation » (*OD 1905*), article remettant sérieusement en question le caractère transparent du langage (*Gandon 2002*, p. 114-125). Voir aussi (*Potter 2000*, p. 126).

⁶⁰ *Rivenc 1993*, p. 44.

⁶¹ *Gandon 2002*, p. 22. Voir aussi (*Linsky 1999*, p. 42) et (*Bonino 2008*, p. 14). On retrouve encore cette conception dans les *PoP* : « Toute proposition que nous pouvons comprendre doit être composée uniquement de constituants dont nous avons l'expérience directe » (*Russell 1989b*, p. 80-81).

⁶² L'exception des propositions « linguistiques » vise probablement à couvrir les cas où une proposition porte sur les mots, par exemple, « “De” est une préposition » (*Richards 1980*, p. 323).

La proposition n'est pas une entité linguistique : elle n'est pas constituée de mots, mais des entités qu'indiquent ces mots⁶³. Elle n'est pas non plus un simple agrégat, mais une séquence ordonnée d'objets et de concepts⁶⁴.

Remarquons que ce n'est pas l'expression « dénotation » qu'emploie Russell pour parler du rapport des mots aux entités auxquelles ceux-ci renvoient, mais celle d'« indication ». Chez Russell, la dénotation est une relation entre entités non linguistiques, tandis que l'indication est une relation entre une entité linguistique (un mot) et une entité non linguistique (un terme)⁶⁵. Il affirme en ce sens :

Les prédicats se distinguent des autres termes par un certain nombre de propriétés très intéressantes, au premier rang desquelles figure leur lien avec ce que j'appelle la *dénotation* (Russell 1989a, p. 76)⁶⁶.

La dénotation, pour Russell, est la condition de possibilité de toute expression de la généralité en ce qu'elle implique une « structure de “renvoi” de certaines entités à d'autres entités » (par exemple : la proposition « J'ai rencontré un homme » ne porte pas sur le concept *un homme*, mais renvoie plutôt à un certain membre indéterminé de la classe des hommes), ce renvoi étant « rendu possible par la nature symbolique du constituant conceptuel »⁶⁷. Comme le souligne Richards :

⁶³ Richards 1980, p. 312 et Jung 1994, p. 63-64. Soulignons le contraste marqué entre la théorie de la référence de Russell et celle, plus familière, de Frege. Chez ce dernier, les jugements portent sur des pensées et lorsque nous jugeons une pensée particulière, notre jugement porte sur les référents des différents sens qui composent cette pensée. Ces référents n'entrent donc pas, chez Frege, dans la composition des pensées elles-mêmes (Jung 1994, p. 64).

⁶⁴ Linsky 1999, p. 123-124. Russell ne distingue pas clairement, à cette époque, les propositions (porteuses de vérité) des faits (qui en sont les vérificateurs). Les propositions vraies sont celles qui possèdent la *propriété* d'être vraies, cette dernière étant une constante logique appartenant au royaume de l'être (Russell 1989a, p. 32 & Jung 1994, p. 66).

⁶⁵ Richards 1980, p. 322. Cela signifie que le mode de référence d'un nom propre diffère de celui d'un terme conceptuel. Un nom propre indique directement l'objet auquel il renvoie, tandis que les autres mots indiquent des concepts, qui eux, dénotent des choses (Russell 1989a, p. 75).

⁶⁶ Russell affirme explicitement que la dénotation est une relation entre un concept et un terme (Russell 1989a, p. 86).

⁶⁷ Rivenc 1993, p. 45-46. La « nature symbolique » dont il est ici question n'est pas linguistique, mais tient plutôt à un élément de généralité ontologique propre à certains constituants de la proposition (Rivenc 1993, p. 45). Pour un extrait appuyant ce point, voir (Russell 1989a, p. 86).

« Un prédicat [...] est un terme, une entité non linguistique, et est ce qui peut dénoter. La dénotation, par opposition à l'indication, est une relation entre entités non linguistiques »⁶⁸.

La nature non linguistique de la proposition incite au même constat pour la notion de variable. Tout symbole dont le sens n'est pas déterminé est, pour Russell, une variable et « les diverses déterminations possibles dont ce sens est susceptible sont appelées les *valeurs* de la variable »⁶⁹. Une variable est ainsi associée à un domaine d'entités (ses valeurs possibles), entités dont elle tient lieu en agissant comme leur nom ambigu⁷⁰. Nous avons coutume d'associer la variable au signe (« *x* ») lui-même. Ce n'est pas le cas de Russell qui considère plutôt que « *x* » tient lieu (*stand for*) de la variable⁷¹, cette dernière pouvant être substituée à n'importe quel terme au sein de la proposition. La variable n'est donc pas elle non plus, à strictement parler, une entité linguistique⁷².

L'ontologie de Russell à cette époque est très riche et contient notamment des particuliers, des universaux, des propositions, la variable, des classes, etc. Dans les *PoM*, la catégorie la plus générale est celle de « termes », celle-ci étant coextensive à l'être⁷³ :

Tout ce qui peut être objet de pensée ou peut figurer dans n'importe quelle proposition vraie ou fausse, ou peut être considéré comme *un* (*as one*), je l'appelle un *terme*. [...] Je l'emploierai comme synonyme des mots unité, individu et entité. Les deux premiers soulignent que chaque terme est *un*, tandis que le troisième provient du fait que chaque terme a l'être, c'est-à-dire *est* en un certain sens. Un homme, un moment, un nombre, une classe, une relation, une chimère, ou n'importe quoi d'autre qui peut être

⁶⁸ Richards 1980, p. 322-323, ma traduction. (Voir Richards 1980, p. 319-325) pour un exposé plus général de la philosophie du langage de Russell à l'époque des *Principles*. Voir aussi le paragraphe 476 de l'appendice A des *PoM*, où Russell associe sa notion d'indication à celle de *Bedeutung* chez Frege, c'est-à-dire à une relation entre un mot et un objet (Russell 1989, p. 160-161).

⁶⁹ Russell 1989a, p. 225.

⁷⁰ Quine 1939, p. 707-708. Les noms sont les expressions constantes remplaçant les variables ou étant remplacées par celles-ci. En ce sens, la variable agit comme un nom ambigu, car elle tient lieu d'un ensemble de noms possibles.

⁷¹ Russell 1989a, p. 126-127. Jean-Michel Roy traduit par « représente la variable » l'expression anglaise « *stand for variable* ». Ma formulation me semble convenir davantage au rôle que joue la variable chez Russell. Rivenc considère pour sa part que la variable n'est pas la lettre « *x* », mais le « sens d'indétermination » de celle-ci (Rivenc 1993, p. 55).

⁷² Richards 1980, p. 321 & 326. Voir aussi (Richards 1980, p. 321; de Rouilhan 1996, p. 62 & Potter 2000, p. 127). Chez Ramsey, au contraire, une variable est clairement un symbole : « Une fonction propositionnelle est une expression de la forme '*f**x*', qui est telle qu'elle exprime une proposition quand un symbole quelconque [...] est substitué à '*x*' (Ramsey 1926a, p. 343/75).

⁷³ Rivenc 1993, p. 48.

mentionné, est certainement un terme ; et nier que telle ou telle chose soit un terme doit toujours être faux (*Russell 1989a*, p. 74).

Selon Russell :

Un terme, en fait, possède toutes les propriétés communément assignées aux substances ou aux substantifs. Chaque terme, pour commencer, est un sujet logique : il est, par exemple, sujet de la proposition [affirmant qu'il est lui-même une unité]⁷⁴. Chaque terme est encore inaltérable et indestructible. Ce qu'est un terme, il l'est, et on ne peut imaginer aucun changement en lui qui ne détruise son identité et le rende autre (*Russell 1989a*, p. 74)⁷⁵.

On constate la portée tout à fait générale de la notion de « terme » : tout ce que la pensée peut prendre pour objet est un terme, possède l'être et est une entité (les propositions elles-mêmes subsistent et sont des entités)⁷⁶. L'atomisme que défend Russell implique, d'une part, que tout terme est ou bien simple ou bien obtenu à partir d'une opération de composition commençant avec des termes qui sont simples et, d'autre part, que tout terme est indépendant des autres et possède la nature qui est la sienne indépendamment de tout autre terme⁷⁷.

Les termes se divisent en deux catégories : ceux pouvant figurer dans la proposition comme sujet ou comme prédicat et ceux ne pouvant y figurer qu'en position de sujet :

Socrate est une chose, parce que Socrate ne peut jamais figurer dans une proposition autrement que comme terme : Socrate n'est pas capable de ce curieux double emploi que supposent *humain* et *humanité* (*Russell 1989a*, p. 76).

⁷⁴ Je reformule légèrement ce passage dont la formulation originale est agrammaticale.

⁷⁵ Les « termes » russelliens, à l'époque des *PoM*, partagent un certain nombre de caractéristiques importantes avec les objets du *Tractatus*, notamment le fait d'être indestructibles et inaltérables (*TLP* 2.024; 2.0271). Wittgenstein n'aurait en aucun cas pu adhérer à l'idée que tout terme est le sujet logique de la proposition qu'il est lui-même un, cette proposition étant pour lui un non-sens (*TLP* 5.5303).

⁷⁶ *Russell 1903/2010*, p. 455; *Jung 1994*, p. 66 & *de Rouilhan 1996*, p. 41. Cela n'est pas surprenant dans la mesure où une proposition peut apparaître dans une autre proposition (par exemple, la phrase « «La Lune brille» est une proposition » a pour sujet logique la proposition « La Lune brille »). Les fonctions ne sont pas considérées, à l'époque des *PoM*, comme des termes et se voient donc refuser l'être. Les motifs de cette exclusion sont liés à l'universalisme logique : la variable n'étant sujette à aucune restriction, toute entité doit pouvoir en être une détermination possible. Or, si la fonction Φ est un terme (et par conséquent une entité), il doit être possible à x de prendre Φ pour valeur, ce qui permet la formulation de l'expression fautive « $\Phi(\Phi)$ » (*Rivenc 1993*, p. 64-88). Voir (*Russell 1989a*, p. 131) où celui-ci énonce clairement ce problème.

⁷⁷ *Jung 1994*, p. 62. Les termes complexes sont indépendants de tout autre terme n'entrant pas dans leur composition.

Pour Russell, les propositions « Socrate est humain » et « L'humanité appartient à Socrate » sont équivalentes, mais distinctes, dans la mesure où la première porte sur Socrate, alors que la seconde porte sur l'humanité. Cette différence découle selon lui du fait que la notion exprimée par « humain » est différente de celle exprimée par « humanité », la première étant prédicative et la seconde non prédicative. Or, « Socrate » ne peut jamais apparaître dans la proposition autrement que comme sujet, la capacité à apparaître ou bien comme sujet ou bien comme prédicat étant la marque distinctive des concepts⁷⁸. On remarquera que cette manière de distinguer entre ces deux types de termes apparaît déjà, chez Russell, dans un manuscrit datant de 1898⁷⁹.

La notion de terme, telle que la conçoit Russell en 1903, a pour effet de peupler l'ontologie russellienne d'entités dites « subsistantes ». Dans l'« Introduction à la seconde édition » des *PoM*, Russell admet que cette manière de concevoir le langage était erronée⁸⁰. Avec la théorie des descriptions définies exposée dans « De la dénotation » (*OD 1905*), Russell se défait de l'idée que tout mot doit avoir un sens (*meaning*) et considère désormais que tout mot contribue au sens de la phrase dans laquelle il figure. Cette théorie montre notamment que les descriptions définies masquent en fait une quantification « cachée » que révèle leur analyse logique. Au lieu d'être de la forme :

$$[\iota x Fx] C(\iota x Fx)^{81}$$

l'expression « l'actuel Roi de France est chauve », une fois analysée, exhibe la forme :

$$\exists x (Fx) \ \& \ \forall y (Fy \rightarrow y = x) \ \& \ Cx$$

⁷⁸ Russell 1989a, p. 75-76. Voir aussi (Jung 1994, p. 67). Cette manière de distinguer entre choses et concepts tend à ranger les fonctions et les propositions du côté des concepts. Dans sa *Philosophie de l'atomisme logique* (PLA 1918-1919), Russell propose plutôt de distinguer les termes sur la base de leur mode de compréhension : contrairement à la compréhension d'un nom, qui ne requiert que la connaissance directe de l'objet, celle d'un prédicat tel que « rouge » implique la compréhension de la forme propositionnelle « x est rouge » (Russell 1989a, p. 364).

⁷⁹ Russell 1898, p. 174. Dans ce même texte, Russell distingue en outre les « qualités » des « attributs ». Les premières peuvent être instanciées de façon multiple (et sont donc des universaux), tandis que les seconds sont des particuliers actuels et distincts (des accidents individuels) (Russell 1898, p. 170-171).

⁸⁰ Russell 1989a, p. 14.

⁸¹ Où « $\iota x Fx$ » signifie « l'unique x satisfaisant la fonction F » et les fonctions F et C signifient respectivement « x est roi de France » et « x est chauve ».

de laquelle ne figure plus « l'actuel roi de France ». Cette méthode, qui consiste à transformer un énoncé du langage ordinaire en un énoncé logique au sein duquel chaque variable est liée à un quantificateur, permet d'explicitier les engagements ontologiques des propositions dans lesquelles figure une description définie, engagements qui n'étaient qu'implicites dans l'expression initiale. Cette approche permettra éventuellement à Russell d'éliminer les notions de classes et de propositions de sa réduction des mathématiques⁸².

Je terminerai la présente section par l'observation suivante : j'ai déjà mentionné l'adhésion constante de Russell à un réalisme platonicien des universaux, position qui distingue typiquement l'universel transcendant (qui existe hors de l'espace et du temps) de sa forme instanciée particulière (l'accident individuel). Comme nous l'avons vu, Russell considère aussi que la proposition est constituée des objets réels qu'indiquent les mots qui l'expriment. S'il ne fait aucun doute que, pour Russell, la proposition « Socrate est sage » a pour constituant l'individu Socrate lui-même, on peut néanmoins se demander quel constituant correspond à « sage ». Est-ce la sagesse particulière qu'instancie Socrate (l'accident individuel) où l'universel transcendant lui-même ? Le fait que la proposition soit constituée d'objets et de concepts et le fait que la dénotation soit l'apanage des concepts suggèrent fortement que ce sont les universaux transcendants qui entrent dans la constitution des propositions. Ainsi, dans la phrase « Socrate est sage », le mot « sage » *indique* le concept « sagesse » et ce dernier *dénote* la classe des choses qui instancient la sagesse et parmi lesquelles (à supposer que la proposition soit vraie) nous retrouvons Socrate.

Cela peut paraître problématique d'un point de vue sémantique : comment concilier cette thèse avec l'idée selon laquelle la vérité d'un jugement résiderait dans sa correspondance avec un certain complexe dans le monde réel ? En fait, Russell ne distingue pas encore clairement, à cette époque, les propositions (porteuses de vérité) des faits (qui en sont les vérificateurs). Les propositions vraies sont celles qui possèdent la *propriété* d'être vraies, cette dernière étant une constante logique appartenant au royaume de l'être⁸³. Par conséquent, la vérité des jugements ne dépend nullement,

⁸² Russell écrivait dans la préface des *PoM* : Dans le cas des classes, je dois l'avouer, je ne suis parvenu à percevoir aucun concept qui remplisse les conditions exigées par la notion de classe, et la contradiction examinée au chapitre X prouve que quelque chose est manqué, mais quoi au juste, je ne suis pas encore parvenu à le découvrir (*Russell 1989a*, p. 4).

⁸³ *Russell 1989a*, p. 32 & *Jung 1994*, p. 66.

à l'époque des *PoM*, de leur correspondance avec un complexe dans le monde réel, mais découle plutôt du fait que celui qui émet le jugement entretient une relation dyadique avec une proposition contenant, parmi ses constituants, la propriété d'être vraie.

1.6 La théorie du jugement comme relation multiple et l'abandon des propositions

La nouvelle méthode d'analyse proposée dans *OD* provoqua de profonds changements théoriques chez Russell. Dans les *PM*, les descriptions, les propositions, les classes et les relations sont considérées comme des symboles incomplets, c'est-à-dire comme des symboles qui n'ont aucun sens (*meaning*) isolément. Ces symboles, contrairement aux noms propres, ne renvoient pas systématiquement à des objets entrant dans la composition des faits. Par exemple : « Socrate est mortel », affirme un fait dont Socrate est un constituant, tandis que « Le carré rond n'existe pas » affirme un fait dont « le carré rond » ne peut être un constituant, car celui-ci serait alors simultanément existant et inexistant⁸⁴.

À l'égard des propositions, l'attitude de Russell à l'époque des *PM* est en rupture franche avec celle des *PoM*. Russell considérait auparavant les propositions comme des entités complexes structurées constituées d'objets et de concepts et les jugements étaient analysés comme une relation dyadique entre un sujet et une proposition. Or, cette conception échoue à expliquer adéquatement les cas de croyance fausse :

À une époque j'ai cru qu'il y avait des propositions, mais il ne me semble pas très plausible de dire, qu'outre les faits, il y a aussi des choses vagues et bizarres qui se promènent, telles par exemple que « aujourd'hui c'est mercredi », quand en fait c'est mardi. Je ne peux pas croire qu'elles se promènent dans le monde réel (*Russell 1989a*, p. 382).

Les propositions vraies étant associées aux faits, cette position ne lui laisse d'autres choix que d'associer les propositions fausses à de « faux-faits » (*false facts*), ce à quoi il ne peut se résoudre.

Le problème, tel que le conçoit Russell, n'est pas strictement lié à l'existence de faux faits, mais concerne plus largement la question de l'unité de la proposition⁸⁵. Toute forme d'unité impliquant a , R et b ne peut résider, selon Russell, que dans le fait a -entretenant R avec- b ⁸⁶. Ce fait est distinct de la simple pluralité des éléments a , R et b , puisque quelque chose doit unir ceux-ci et cet élément unificateur ne peut pas lui-même être une nouvelle relation R' , car un nouvel élément devrait alors

⁸⁴ *Russell 1989a*, p. 309.

⁸⁵ *Linsky 1993*, p. 199-201 & *Linsky 1999*, p. 47-49.

⁸⁶ *Linsky 1999*, p. 47.

unir cette nouvelle relation aux éléments initiaux⁸⁷. Dans la mesure où a entretient effectivement R à b et que ces éléments constituent la proposition « aRb », l'unité de la proposition est assurée par l'unité actuelle de ses constituants. Russell aurait accepté, à la limite, l'existence de faits négatifs rendant faux, par exemple, « Socrate est vivant » et vrai « Socrate est non-vivant », ces faits ne demandant que la reconnaissance d'un second mode de prédication liant les objets de manière négative⁸⁸. Mais comment expliquer l'unité de « aRb » lorsque celle-ci est fautive ? Un « faux-fait » devrait subsister lorsque a n'entretient pas R avec b , impliquerait les entités a , R et b (qui elles existent) et pourtant n'existerait pas lui-même. Or, comment une entité complexe et structurée pourrait-elle être composée d'éléments existants, tout en échouant elle-même à exister ? Et pourtant, il demeure que l'énoncé « aRb » est parfaitement compréhensible, même lorsqu'il se révèle faux.

Ces considérations ont poussé Russell, à partir de 1908 jusqu'aux alentours de 1918⁸⁹, à rejeter l'existence des propositions. La raison de cet abandon est simple : « Il n'y a pas de propositions parce qu'il n'y a rien pour les tenir ensemble, rien qui puisse faire des objets des “constituants” des propositions »⁹⁰. Ce constat pousse Russell à développer une théorie analysant le jugement comme une relation multiple liant le sujet à chacun des éléments constitutifs du jugement. Au lieu de lier le sujet S à la proposition P , la nouvelle théorie affirme plutôt que le jugement relie S à a , R et b ⁹¹ :

Il est ainsi plus facile de rendre compte du faux si l'on admet qu'un jugement est une relation où l'esprit et les différents objets concernés interviennent séparément ; autrement dit, Desdémone, le fait d'aimer (*loving*)⁹², Cassio, tous ces termes sont mis

⁸⁷ Il s'agit -là bien sûr d'une instance de la célèbre régression de Bradley.

⁸⁸ *Linsky 1999*, p. 48. Si « $\neg aRb$ » est vraie, a -n'entretenant pas R avec b est un fait actuel.

⁸⁹ *Linsky 1999*, p. 45.

⁹⁰ *Linsky 1999*, p. 49, ma traduction. L'acceptation par Russell de trois thèses qui, prises ensemble, sont incompatibles avec la thèse du jugement comme relation binaire, aurait poussé Russell à adopter la théorie de la relation multiple : (1) la thèse d'intentionnalité, selon laquelle tout événement mental doit avoir au moins un objet ; (2) la thèse réaliste, selon laquelle tout objet authentique doit posséder l'être et (3) la thèse de la vérité-correspondance. Les thèses (1) et (2) impliquent que l'objet de tout acte mental doit exister (*has being*). Le jugement étant un acte mental ayant pour objet une proposition, cela implique qu'elles existent, ce qui est aussi le cas des propositions fausses. Or, s'il y a dans la réalité des propositions fausses en plus des vraies, on voit mal comment la vérité de celles qui sont vraies pourrait dépendre de leur correspondance à la réalité (*Griffin 1985*, p. 213-214). Voir aussi (*Bonino 2008*, p. 31).

⁹¹ *Linsky 1999*, p. 45 & *Bonino 2008*, p. 17.

⁹² La traduction de « *loving* » par « le fait d'aimer » est quelque peu trompeuse. Les faits sont, pour Russell, complexes, ce qui n'est pas le cas de « *loving* ». J'admets cependant qu'il n'est pas aisé de traduire fidèlement ce passage.

en relation quand Othello croit que Desdémone aime Cassio [...] Ainsi, ce qui a réellement lieu [...], c'est que la relation appelée « croire » unit en une totalité complexe les quatre termes Othello, Desdémone, le fait d'aimer et Cassio (Russell 1989b, p. 149).

Ainsi, la manière correcte de symboliser « Othello croit que Desdémone aime Cassio » serait $J(o, d, A, c)$, où « J » tient lieu de la relation principale de jugement, « A » de la relation subordonnée d'amour et où o , d et c tiennent respectivement lieu d'Othello, Desdémone et Cassio⁹³. La compréhension d'une proposition analysée est assurée par le fait que nous avons une connaissance directe (par accointance) de chacun des éléments qui entre dans sa composition⁹⁴. Remarquons que l'adoption de cette nouvelle théorie du jugement implique certaines modifications au niveau sémantique. D'une part, on voit apparaître chez Russell une véritable théorie correspondantiste de la vérité (le jugement est vrai dans la mesure où les éléments de la réalité sont liés entre eux de la même manière qu'ils le sont dans le jugement). D'autre part, ce n'est plus l'universel transcendant qui entre dans la composition du jugement, mais un accident individuel (comme nous devons avoir une connaissance par accointance de chacun des constituants de la phrase et puisque les universaux sont hors du temps et de l'espace, l'accointance à un universel transcendant est impossible).

L'importance historique de cette théorie dans le développement intellectuel de Russell ne saurait être sous-estimée. Il m'est cependant impossible d'en traiter de manière approfondie dans le cadre de ce mémoire⁹⁵. Je me concentrerai plutôt sur un aspect précis de cette théorie : son rapport à la notion de « forme logique ». L'un des problèmes de la théorie du jugement comme relation multiple se nomme « problème de la direction » (*direction problem*) et concerne la possibilité de distinguer différents jugements possédant les mêmes constituants ou, en d'autres termes, la possibilité de déterminer la position des différents constituants du complexe jugé⁹⁶. Du point de vue de la relation principale, tous les objets liés par le jugement sont au même niveau, puisque la relation

⁹³ Griffin 1985, p 215 & Bonino 2008, p. 163.

⁹⁴ Russell affirmait déjà ce principe dans *OD* (Russell 1989a, p. 217), mais on le retrouve plus tard dans les *PoP* (Russell 1989b, p. 80-81) et dans *Théorie de la connaissance* (*ToK* 1913) (Russell 2002, p. 144).

⁹⁵ (Bonino 2008, part. I & II) propose un examen détaillé et profond de cette théorie et du contexte historique entourant son développement.

⁹⁶ Bonino 2008, p. 156. Il existe deux versions de ce problème : le problème *étroit* (*narrower direction problem*) et le problème *large* (*wide direction problem*). Le premier concerne la possibilité de distinguer deux complexes distincts ayant les mêmes constituants (Griffin 1985, p. 224), tandis que le problème large concerne notre capacité à écarter les jugements dépourvus de sens (Griffin 1985, p. 219). Voir aussi (Bonino 2008, p. 181).

subordonnée y figure comme relation « en soi » et non pas comme relation « reliante »⁹⁷. L'analyse du jugement sous la forme $J(o, d, A, c)$ montre clairement ce fait dans la mesure où A y figure au côté d' o , d et c . Or, c'est la relation (reliante) d'un fait qui détermine la position des autres constituants, mais l'analyse transforme systématiquement celle-ci en relation en soi. Comment, donc, distinguer aRb , de bRa ou du jugement dépourvu de sens Rba ?

Avant 1913, Russell avait envisagé différentes solutions à ce problème. Il avait notamment affirmé que les relations possèdent un « sens » déterminant l'unité du complexe⁹⁸ avant d'abandonner cette idée en raison d'une critique de Stout⁹⁹. De fait, Russell affirme, dans *ToK* :

Dans un complexe dual, il n'y a aucun ordre essentiel entre les termes. L'ordre est introduit par les mots ou les symboles utilisés pour nommer le complexe, et n'existe pas dans le complexe lui-même (*Russell 2002*, p. 116).

Dans certaines situations, cela ne pose aucun problème. C'est le cas des complexes symétriques et des complexes « hétérogènes¹⁰⁰ ». Dans le premier cas, la nature symétrique de la relation fait en sorte que la permutation de a et b reproduit le même complexe (par exemple : « a ressemble à b »). Dans le second cas, la nature hétérogène des éléments du complexe interdit leur permutation (si a est un constituant de α , il est logiquement impossible que α soit constituant de a). Dans ces deux cas, un seul complexe est déterminé par les éléments considérés et il est donc inutile d'y déterminer la direction de la relation. Les complexes non symétriques et homogènes (par exemple : « a aime

⁹⁷ Bonino 2008, p. 183. Une relation « reliante » unit les termes d'une proposition (*Griffin 1980*, p. 120). Par exemple, la phrase « A est à la droite de B » contient, en plus des termes A et B , la relation « est à la droite de » qui relie ceux-ci. Une relation « en soi » est le sujet d'une proposition comme : « “Être à droite de” est une relation ». Une relation en soi n'unit pas les termes de la proposition dans laquelle elle apparaît (dans l'exemple précédent, ce rôle est joué par la copule « est »). Cette distinction, qui s'applique aux aussi concepts en général, donne lieu à ce que l'on appelle le problème du double aspect (*double-aspect problem*), problème découlant du fait qu'on ne peut pas, à strictement parler, référer à une relation reliante. Si l'on tente de le faire, on réussit au mieux à référer au concept ou à la relation en soi. Le fait que nous distinguons entre les deux types de concepts ou relation implique que ceux-ci ne sont pas exactement identiques et pourtant, toute tentative d'exposer cette distinction se solde par un échec (*Griffin 1993*, p. 163-164). Sur ce point, voir (*Russell 1989a*, p. 77-78).

⁹⁸ Shieh 2022, p. 139.

⁹⁹ Shieh 2022, p. 139-140. Cette critique se trouve dans (*Stout 1910-11*). Pour un exposé de celle-ci et de la réponse de Russell, voir (*Lebens 2017*, chap. 6).

¹⁰⁰ Un complexe est hétérogène s'il n'est pas possible d'interchanger ses termes en raison de leur appartenance à différents types logiques (par exemple : « a est un constituant de α ») (*Bonino 2008*, p. 166). Russell propose lui-même une classification des complexes et de leurs relations, voir (*Russell 2002*, p. 159-160).

b »), au contraire, ne sont pas déterminés par la seule spécification de leurs constituants puisque ceux-ci permettent la formation de deux complexes : « a aime b » et « b aime a »¹⁰¹.

Pour pallier ce problème, Russell introduit la forme logique et fait passer l'analyse du jugement « aRb » de $J(s, a, R, b)$ à $J(s, a, R, b, \gamma)$ où « γ » tient lieu de la forme logique¹⁰². Au sujet de celle-ci, Russell écrit :

L'expression symbolique naturelle de la forme d'un complexe donné est l'expression obtenue en remplaçant les noms des constituants du complexe par des lettres représentant des variables, différents types de lettre étant utilisés pour les différents types logiques de constituants [...] (Russell 2002, p. 147).

Suivant Russell, l'expression de la forme logique de « Desdémone aime Cassio » serait $\phi(x, y)$, où ϕ est une variable de relation et x et y des variables d'individus. L'expression de la forme logique dérive de l'expression d'un complexe dont tous les constituants linguistiques ont été remplacés par des variables appartenant au même type que les objets auxquels réfèrent ces mêmes constituants linguistiques¹⁰³.

Russell propose une seconde interprétation de la forme logique :

Nous pouvons satisfaire ces *desiderata* en prenant pour forme le fait qu'il y ait des entités qui constituent les complexes ayant la forme en question [...] La forme de tous les complexes sujet-prédicat sera par exemple le fait « quelque chose a un prédicat » ; la forme de tous les complexes de type dual sera « quelque chose a une relation avec quelque chose » (Russell 2002, p. 148).

Cette interprétation, résultant possiblement de l'influence de Wittgenstein, associe les formes à des faits logiques. Ces faits possèdent la caractéristique surprenante d'être parfaitement simples et, par conséquent, inanalysables¹⁰⁴. Contrairement à un complexe dual qui possède trois éléments, le fait

¹⁰¹ Bonino 2008, p. 166.

¹⁰² Russell 2002, p. 149-150. Comme les autres éléments du jugement, la forme logique (γ) doit être à la fois objet de la relation multiple et objet d'acointance (Bonino 2008, p. 163). Remarquons qu'à cette époque, Russell reconnaît explicitement l'acointance comme une relation duale pouvant avoir pour objet « un particulier sensible, un universel, ou un fait logique abstrait » (Russell 2002, p. 15 & 132-133). La forme logique est à compter parmi ces objets dits « logiques ».

¹⁰³ Bonino 2008, p. 164. Cette caractérisation concerne moins les formes logiques que leurs expressions linguistiques. Cette description a servi d'inspiration à l'interprétation « substitutionnelle » de la forme logique qui assimile cette dernière à une sorte de gabarit doté d'espaces vides (Griffin 1985, p. 221-223).

¹⁰⁴ Bonino 2008, p. 164-165.

« quelque chose entretient une relation quelconque à quelque chose » ne possède aucun constituant (« quelque chose » n'étant pas une entité). Ainsi, bien que la forme possède une structure, il est plus juste de dire qu'elle *est* une structure¹⁰⁵.

En ce sens, la forme logique correspond à la disposition des éléments au sein d'un fait :

[...] il est évident que, une fois que *tous* les constituants ont été énumérés, quelque chose demeure qui peut être appelé la « forme » du complexe, et qui est la manière dont les constituants sont combinés (*Russell 2002*, p. 131).

Cela signifie que la forme logique n'est pas elle-même constitutive du complexe dont elle est la forme, puisqu'elle est ce qui demeure une fois tous les constituants remplacés par des variables¹⁰⁶. En cela, elle se compare au plan d'une maison : un plan est une entité, mais n'est pas lui-même un constituant de la maison dont il est le plan¹⁰⁷. Le rôle de la forme logique est donc de déterminer le mode de combinaison des éléments d'un complexe en déterminant la position de sa relation, celle-ci étant d'un type différent des autres termes¹⁰⁸. La forme logique agit ainsi comme un filtre bloquant la formation de jugements dépourvus de sens. La présence d'une forme logique parmi les objets du jugement étant requise pour la formation de tout jugement, la supposition qu'il n'existe pas de forme logique correspondant aux jugements dépourvus de sens suffit à bloquer leur formation. En vertu de leur disponibilité ou non-disponibilité, les formes logiques « laissent passer » les jugements sensés et bloquent ceux dépourvus de sens¹⁰⁹.

Remarquons toutefois que ce rôle concerne exclusivement les propositions qui, rappelons-le, existent uniquement comme simple *façon de parler*. Dans un complexe actuel, la forme est incarnée

¹⁰⁵ *Russell 2002*, p. 148. Ainsi, la forme est simple, bien que son expression linguistique soit complexe.

¹⁰⁶ *Bonino 2008*, p. 170-171. Si la forme était un constituant du complexe, cela impliquerait l'existence d'une forme d'ordre supérieur déterminant la manière dont la première forme serait agencée aux autres éléments du complexe, ce qui génèrerait une régression à l'infini semblable à celle de Bradley pour les relations (*Russell 2002*, p. 130).

¹⁰⁷ *Griffin 1980*, p. 153.

¹⁰⁸ *Bonino 2008*, p. 165. Comme la forme détermine la position des termes en fonction de leur type logique, elle ne peut déterminer la position respective de deux constituants du même type. Ainsi, elle règle le problème large, mais échoue à le régler dans sa version étroite. Russell résout le problème étroit en analysant les relations asymétriques et homogènes telles que « *a aime b* » (α) en termes de deux relations hétérogènes qu'entretiendraient *a* et *b*, non pas l'un avec l'autre, mais avec α (*Bonino 2008*, p. 167). Voir (*Russell 2002*, p. 117-118).

¹⁰⁹ *Bonino 2008*, p. 183.

dans le complexe lui-même, ou plutôt dans la manière dont sont combinés ses constituants. Au contraire, la proposition « suggère » une certaine combinaison (vraie ou fausse) et ce n'est que pour celle-ci qu'est requise l'introduction d'une forme logique en tant qu'entité isolée¹¹⁰ :

Dans un complexe actuel, la forme générale n'est pas présupposée ; mais quand nous avons affaire à une proposition qui peut être fausse, et où, par conséquent, le complexe actuel n'est pas donné, nous n'avons pour ainsi dire que l'« idée » ou la « suggestion » des termes qui sont unis dans un tel complexe ; ceci exige à l'évidence que la forme générale du complexe qui est ainsi simplement supposé soit donnée (*Russell 2002*, p. 151).

La nature ontologique de la forme logique (et des objets logiques en général) demeure hautement controversée et se révèle problématique, peu importe la position adoptée. Russell lui-même esquive la question et affirme que c'est à la logique que revient la tâche de résoudre les difficultés engendrées par sa théorie, alors que c'est à l'épistémologie que s'intéresse *ToK*¹¹¹.

1.7 *Principia Mathematica* : une ontologie des fonctions propositionnelles

C'est alors qu'il terminait la rédaction des *PoM* que Russell découvrit dans le système de Frege le paradoxe, aujourd'hui célèbre, de la classe des classes qui ne sont pas membres d'elles-mêmes. Ce paradoxe et d'autres découverts à la même époque¹¹² menaçaient l'entreprise logiciste de Russell, mais aussi une partie importante des avancées mathématiques réalisées au XIX^e siècle, qui reposaient sur la notion de classe¹¹³. Les *PM* constituent l'ultime réponse de Russell aux difficultés auxquelles sont confrontés le logicisme et son platonisme métaphysique.

Cette réponse implique deux changements majeurs relativement à ses positions antérieures : (1) Russell abandonne l'idée selon laquelle toutes les entités appartiendraient à une même catégorie ontologique (celle de « terme ») et élabore une distinction de catégorie ontologique (la fameuse

¹¹⁰ *Bonino 2008*, p. 173. Il s'agit là d'un cas particulier du problème du double aspect touchant spécifiquement la forme : d'une certaine manière, celle-ci dépend d'autres entités (les complexes au sein desquels elle est incorporée, mais d'une autre manière, elle est une entité indépendante. Ultimement, Russell rejette l'idée selon laquelle les objets logiques (et parmi eux, les formes) soient des entités. Il est cependant loin d'être clair que cette conclusion soit cohérente avec le cadre épistémologique du livre dans la mesure où la forme est un objet possible de l'accointance (*Bonino 2008*, p. 173-175).

¹¹¹ *Russell 2002*, p. 129.

¹¹² Pour une recension de ces paradoxes, voir (*de Rouilhan 1996*, p. 9-29).

¹¹³ *Hylton 1990*, p. 285.

théorie des « types ») ; (2) il exploite les idées développées dans *OD* afin d'éliminer la notion de classe. Grâce au procédé de définition contextuelle, les énoncés portant en apparence sur les classes sont traduits en énoncés portant sur des fonctions propositionnelles et les distinctions ontologiques que Russell fonde sur ces dernières suffisent alors à bloquer la formation des paradoxes¹¹⁴. C'est donc la fonction propositionnelle qui est prise comme notion fondamentale dans les *PM*, et non pas celle de classes¹¹⁵, ces dernières étant définies comme des extensions de « concept de classe » (*class-concept*), c'est-à-dire en termes de fonctions propositionnelles¹¹⁶. Contrairement aux descriptions définies qui, lorsqu'elles réfèrent, réfèrent à un objet unique, un concept de classe réfère à une pluralité d'objets en tant que membres d'une même classe¹¹⁷.

¹¹⁴ Hylton 1990, p. 286-287. Les distinctions ontologiques que nécessitent les *PM* se justifient uniquement à la condition où les entités concernées sont des objets et des fonctions, et non pas des classes. Par ailleurs, Russell considère la notion de « fonction propositionnelle » comme strictement logique, ce qui n'est pas le cas des classes (Hylton 1990, p. 288). La méfiance de Russell à l'égard de ces dernières est étroitement liée au problème de l'un et du multiple (Linsky 1987, p. 21-24). Leur élimination règle donc aussi ce problème aux yeux de Russell. Voir le paragraphe 75 des *PoM* (Russell 1989a, p. 117-118) et ce qu'en dit Russell dans les *PM* (Russell 1989a, p. 317, n. (c)).

¹¹⁵ Gödel 1969, p. 97. Les symboles de classes sont introduits en *20.01 des *PM* en vertu de la définition suivante :

$$f\{\hat{z}(\psi z)\} . = : (\exists \phi) : \phi ! x . \equiv_x \psi x : f\{\phi ! \hat{z}\}$$

où le symbole « $\hat{z}(\psi z)$ » tient lieu de la classe des objets z tels que ψz et l'expression $f\{\hat{z}(\psi z)\}$ affirme la possession de la propriété f par cette classe (Hylton 1993, p. 342). La partie à droite du signe d'égalité affirme pour sa part l'existence d'une fonction propositionnelle satisfaisant certaines conditions. La formule dans son ensemble montre que l'expression à gauche du signe d'égalité est une abréviation de celle de droite (Russell 1989a, p. 234-235). Comme le souligne Hylton, l'absence d'une définition des fonctions propositionnelles montre leur caractère ontologiquement fondamental.

¹¹⁶ Ramsey 1926, p. 354/87. Ramsey conteste ce point dans les *Fondements des mathématiques* (1926). Selon lui, il existe des classes infinies ne pouvant être définies par une fonction propositionnelle. Or, de telles classes ne peuvent pas davantage être définies par énumération, mais doivent pourtant être prises en compte dans une affirmation du type : « toute classe » ou « il existe une classe telle que » (Ramsey 1926, p. 354-355/87-89). Il s'agirait là d'une des premières et des meilleures anticipations de la distinction entre interprétation standard et non-standard de la portée des quantificateurs (Marion 1998, p. 56). Pour un bref exposé de cette distinction, voir (Marion 1998, p. 48-49).

¹¹⁷ Linsky 2014, p. 157-158. L'approche de Russell se distingue de celle de Cantor qui permet la formation d'un ensemble à partir de n'importe quelle sélection arbitraire d'objets (Parsons 2012, p. 117). Bien qu'elle ne soit pas complètement exempte de difficultés, cette dernière approche a le mérite d'empêcher la formation de Russell en considérant les éléments d'une classe comme logiquement antérieurs à la classe elle-même, bloquant ainsi la possibilité pour une classe d'être membre d'elle-même (Linsky 1987, p. 25).

La notion de fonction est certainement la plus obscure de la philosophie de Russell et il n'est pas aisé d'en saisir la nature exacte¹¹⁸. Soulignons d'abord qu'il existe différents types de fonctions. Si l'on définit S comme référant à la fonction « être le successeur de x » et qu'on substitue « 16 » à x , nous formons une expression référentielle complexe ayant pour référent le nombre 17. Si F signifie « le maître de x », alors $F(\text{Alexandre})$ aura pour valeur Aristote. Dans ces deux exemples, la fonction agit comme une expression insaturée qui, lorsqu'elle est complétée d'un nom d'objet, devient une expression référentielle. Les fonctions propositionnelles se comportent de manière analogue à la différence près qu'elles ont pour seules valeurs des propositions. Si l'on complète la fonction « x est sage » avec « Socrate », celle-ci prend pour valeur la proposition « Socrate est sage ». Les fonctions propositionnelles ne sont pas, comme on pourrait le croire, une espèce particulière d'un *summum genus* qui regrouperait les fonctions en général. Ce sont plutôt les fonctions propositionnelles que Russell considère comme primitives et avec lesquelles il définit ensuite les autres fonctions¹¹⁹.

La caractéristique principale d'une fonction propositionnelle est son ambiguïté. À ce sujet, Russell écrit :

Par « fonction propositionnelle » nous entendons quelque chose qui contient une variable, et exprime une *proposition* aussitôt qu'une valeur est assignée à x . C'est-à-dire qu'elle diffère d'une proposition par cela seul qu'elle est ambiguë : elle contient une variable dont la valeur n'est pas assignée (*Russell 1989a*, p. 272).

Quelques lignes plus loin, Russell poursuit :

Quand nous disons que « Φx » dénote de manière ambiguë Φa , Φb , $\Phi c \dots$, nous voulons dire que « Φx » signifie un des objets Φa , Φb , $\Phi c \dots$, quoique non pas un objet déterminé, mais un objet indéterminé. Il s'ensuit que « Φx » n'a un sens bien défini

¹¹⁸ Considérant le rôle fondamental que jouent les fonctions dans les *PM*, il est surprenant que Russell n'ait pas précisé davantage sur leur nature (*Chihara 1973*, p. 16).

¹¹⁹ *Hylton 1990*, p. 221 & *1993*, p. 343. Une différence importante entre les fonctions propositionnelles et les autres fonctions tient au fait que la complexité d'une fonction propositionnelle est reflétée dans ses valeurs, ce qui n'est pas le cas des autres fonctions. Par exemple, « x est sage », lorsque complétée par Socrate, prend pour valeur la proposition « Socrate est sage » qui possède la même complexité sémantique que la fonction. Au contraire, la fonction « le maître de x », lorsque complétée par Alexandre, prend pour valeur Aristote, valeur ne possédant pas la même complexité sémantique que la fonction dont il est la valeur (*Hylton 1993*, p. 351). Le fait que Russell considérait la notion de fonction propositionnelle comme plus fondamentale que celle de fonction mathématique n'a pas échappé à W. E. Johnson qui lui contestait ce point (*Johnson 1922*, p. 66-67).

[...] que si les objets Φa , Φb , Φc ... sont bien définis. Une fonction n'est donc bien définie que si toutes ses valeurs le sont déjà (*Russell 1989a*, p. 273).

Encore un peu plus loin :

Une fonction, en fait, n'est pas un objet (*entity*) déterminé qui pourrait être ou ne pas être un homme ; ce n'est qu'une pure ambiguïté attendant de recevoir une détermination (*Russell 1989a*, p. 284).

Cette description laisse perplexe. Que signifie être « une pure ambiguïté » ? Clarifions d'entrée de jeu que la fonction pour Russell n'est pas un symbole tel que « $\phi!z$ », mais la référence de ce symbole. Une fonction est donc bien une entité, mais une entité ambiguë¹²⁰. Cette ambiguïté est manifeste dans la distinction que pose Russell entre les symboles « Φx » (qui dénote la fonction elle-même), « Φx » (qui affirme une valeur ambiguë de la fonction) et « Φa », « Φb », « Φc », etc., qui sont les différentes déterminations de Φx . L'ambiguïté est une notion primitive et ne peut être définie¹²¹.

Du premier des trois extraits cités précédemment, il ressort aussi qu'une fonction doit posséder une structure interne définie. La proposition n'étant pas un simple agrégat de termes, si la fonction ne diffère de la proposition que par le fait qu'elle contient une variable, cela implique qu'elle soit elle aussi structurée¹²². On voit mal en quoi le fait de substituer « x » à « Socrate » pour former « x est sage » priverait la fonction de toute structure. La proposition étant constituée d'entités, cela signifie en outre que la fonction est elle aussi constituée d'entités combinées d'une certaine manière et c'est précisément cette structure que partage la fonction avec les propositions qui sont ses valeurs¹²³. L'identité de structure entre la fonction propositionnelle et ses valeurs permet de déterminer exactement la classe que constituent ces dernières¹²⁴ et l'ambiguïté de la fonction permet à celle-

¹²⁰ *Hylton 1990*, p. 296.

¹²¹ *Russell 1989a*, p. 243. Voir (*Hylton 1990*, p. 294). Johnson critiquait l'idée voulant que la caractéristique principale d'une fonction soit son ambiguïté (*Johnson 1922*, p. 73). Selon lui, l'ambiguïté liée au symbole « ϕx » ne découle pas de la nature du symbole « ϕ », mais de celle de « x ». Dans la mesure où Russell conçoit la fonction comme la partie constante de « ϕx » (en tant que caractéristique commune des propositions « ϕa », « ϕb », etc.), il est difficile de voir en quoi elle serait spécialement ambiguë.

¹²² Russell, dans l'extrait en question, semble lier l'ambiguïté de la fonction au fait qu'elle contient une variable. Par conséquent, on peut se demander si ce n'est pas plutôt la variable qui est l'entité ambiguë. Selon Hylton, Russell aurait envisagé cette possibilité sans jamais s'en convaincre complètement et se serait finalement détourné de cette voie au profit de la notion de fonction (*Hylton 1990*, p. 213-220).

¹²³ *Hylton 1990*, p. 221.

¹²⁴ *Russell 1989a*, p. 42-43.

ci de référer¹²⁵ à n'importe laquelle de ses valeurs. Un second point découlant du premier extrait est que la manière dont Russell conçoit la fonction propositionnelle exclut la possibilité d'une fonction variable (une fonction « exprime une *proposition* aussitôt qu'une valeur est assignée à x »)¹²⁶. Cette définition présuppose que c'est toujours x qui joue le rôle de variable dans Fx . Comme le montre le second extrait, Russell ne considère pas Fa comme une fonction variable qui aurait a pour constante, mais comme une proposition.

La relation qu'entretient une fonction propositionnelle avec ses valeurs s'apparente à celle entre un concept dénotant et l'objet dénoté. Comme les concepts dénotant, la fonction propositionnelle permet à la phrase qui la contient de porter sur autre chose que la fonction elle-même — à savoir l'une de ses valeurs possibles¹²⁷. Cette relation qu'entretient la fonction avec ses valeurs est d'une importance cruciale pour le logicisme dans la mesure où elle permet d'expliquer la généralité. Rappelons-nous qu'à l'époque des *PM*, la proposition est le produit d'une relation multiple entre le sujet et les objets qu'implique le jugement. Le jugement « Socrate est sage » contenant, par exemple, Socrate et la sagesse à titre de constituants. Comment, donc, rendre compte de la généralité d'un énoncé tel que « Tous les philosophes sont sages » ? Doit-on supposer que cette proposition contient tous les philosophes ? Non. Russell définit plutôt la généralité comme une affirmation portant sur une fonction propositionnelle (à savoir que toutes, certaines ou aucune de ses valeurs sont vraies)¹²⁸ :

[...] à toute fonction propositionnelle Φx correspond un parcours, ou collection, de valeurs comprenant toutes les propositions (vraies ou fausses) qui peuvent être obtenues en donnant dans Φx chaque détermination possible à x [...] Or eu égard à la vérité ou la fausseté des propositions de ce parcours, trois cas importants sont à souligner et à symboliser. Ils nous sont donnés par trois propositions, dont au moins une doit être vraie. Soit (1) toutes les propositions de ce parcours sont vraies, soit (2)

¹²⁵ Cette référence est indirecte dans la mesure où une fonction peut n'être satisfaite par aucun objet, tandis qu'un nom ne peut échouer à nommer un objet (*Linsky 1999*, p. 28).

¹²⁶ Ce point a été relevé par Johnson (*Johnson 1922*, p. 52, n. 1) et Ramsey (*Ramsey 1925b*, p. 406-407/51-52). Remarquons que Russell, dans la seconde édition des *PM*, en est venu à reconnaître (possiblement sous l'influence de Johnson) la possibilité des fonctions variables (*Russell 1925*, p. xxviii-xxxiii).

¹²⁷ *Hylton 1990*, p. 295. Soulignons que pour Russell, la proposition ne contient pas, à strictement parler, la fonction à titre de constituant (*Russell 1989a*, p. 294). Une proposition présupposant les entités qu'elle contient, cela impliquerait qu'une proposition telle que « Socrate est sage », si elle comptait la fonction « x est sage » parmi ses constituants, présupposerait toutes les valeurs de cette fonction, incluant elle-même (*Hylton 1990*, p. 301, n. 23).

¹²⁸ *Hylton 1990*, p. 296.

quelques-unes sont vraies, soit (3) aucune ne l'est. L'énoncé (1) est symbolisé par « $(x). \Phi x$ » et (2) par « $(\exists x). \Phi x$ » (*Russell 1989a*, p. 240).

La généralité, selon Russell, est intrinsèquement liée à l'ambiguïté de la fonction et à son caractère structuré : l'ambiguïté permet la référence à n'importe quelle proposition parmi celles exhibant une identité de structure avec la fonction ; et cette caractéristique des fonctions nous permet de référer à toutes, quelques-unes ou aucune de leurs valeurs¹²⁹.

Réfléchissons un moment sur les ressemblances et différences de trois types d'entités dont nous avons discuté jusqu'ici : les universaux, les formes logiques et les fonctions propositionnelles. Il s'agit là sans contredit de trois entités générales, les universaux ayant pour instances des propriétés, les formes ayant pour instances des faits et les fonctions ayant pour instances des propositions. Une ressemblance propre à la forme et aux universaux réside dans leur simplicité. Les universaux font partie des constituants fondamentaux du monde et sont donc considérés comme simples et dépourvus de structure¹³⁰. Les formes sont simples, mais structurées (elles *sont* des structures). Contrairement aux universaux, elles n'entrent pas dans la composition des complexes actuels, mais sont incarnées dans la combinaison des constituants du complexe. Elles ne font donc pas partie des constituants fondamentaux du monde et, pour cette raison, formes et universaux doivent être distingués.

La chose est moins claire en ce qui a trait à la distinction entre fonctions et universaux et cela a conduit plusieurs commentateurs à associer, l'une à l'autre, ces deux notions. Quine, qui fut un des plus influents représentants de ce point de vue, voyait dans la quantification sur les fonctions la preuve que ces dernières ne sont pas de simples symboles et les associait aux universaux¹³¹. On retrouve dans les *PM* de nombreux exemples de quantification sur des fonctions propositionnelles

¹²⁹ Un point très important est que le fait d'accepter les fonctions variables (dans la seconde édition des *PM*) permet la formation de classes de propositions qu'on ne peut former à partir des seules variables d'individus (*Russell 1925*, p. xxx). Or, ces classes de propositions, impossibles à former dans la première édition, sont sous-entendues par l'usage des quantificateurs universel et existentiel.

¹³⁰ Russell ne discute jamais de la question des universaux complexes. Cependant, on voit mal quel rôle leur attribuer dans la perspective atomiste de la philosophie de Russell. Comprendre « x est rouge ou x est bleu » ne requière pas l'accointance à l'universel « être rouge ou être bleu », mais uniquement l'accointance au rouge et au bleu, ainsi qu'à la forme logique de la disjonction (*Linsky 1999*, p. 29).

¹³¹ *Linsky 1999*, p. 21.

dont l'interprétation la plus naturelle consiste effectivement à faire de ces fonctions des attributs¹³². La proposition « Napoléon avait toutes les qualités qui font un grand général » y est notamment symbolisée de la manière suivante :

$$(\phi) : f(\phi ! \hat{x}) \rightarrow \phi ! (\text{Napoléon})$$

On doit considérer les lettres employées dans un tel symbolisme comme d'authentiques variables (exigeant un ensemble d'objets à titre de valeurs possibles) « uniquement s'il est permis de les lier [par quantification] de manière à produire des déclarations réelles sur ces objets »¹³³. Russell, en acceptant la quantification sur les fonctions propositionnelles, aurait donc tacitement reconnu leur existence en tant qu'attributs¹³⁴.

Linsky relève certaines difficultés relatives à cette lecture. Russell, dans les *PM*, semble d'abord définir les fonctions en termes de proposition¹³⁵ :

Par « fonction propositionnelle », nous entendons quelque chose qui contient une variable, et exprime une *proposition* aussitôt qu'une valeur est assignée à x (*Russell 1989a*, p. 272).

pour ensuite affirmer à la section suivante qu'une proposition n'est pas une entité unique. Or, si les propositions sont constituées d'objets, de propriétés et de relations¹³⁶ comment les fonctions, si elles sont en fait des universaux, pourraient-elles à la fois dépendre des propositions et entrer dans leur constitution¹³⁷ ? L'argument de Quine est valide : la manière dont Russell traite les fonctions implique effectivement que celles-ci puissent faire l'objet d'une quantification¹³⁸. En revanche, leur assimilation aux attributs ne va pas de soi.

¹³² Chiara 1973, p. 26. Quine affirme : « Au cœur de la théorie de la quantification, telle qu'exposée par Whitehead et Russell, se trouve un détail discret qui incarne le germe d'une ontologie platonicienne des universaux [...] C'est simplement ceci : “ ϕ ”, “ ψ ”, etc., sont autorisés à figurer dans la quantification » (*Quine 1951*, p. 144, ma traduction).

¹³³ *Quine 1961*, p. 110, ma traduction.

¹³⁴ *Quine 1951*, p. 145. Russell avait anticipé et reconnu la validité de l'argument de Quine dans un article intitulé « The Liar Paradoxe » (1906) et n'ayant été publié que récemment (*Russell 2014*, p. 367).

¹³⁵ *Linsky 1999*, p. 23

¹³⁶ *Russell 1989a*, p. 278-279.

¹³⁷ *Linsky 1999*, p. 25.

¹³⁸ *Linsky 1999*, p. 31.

Un second problème avec cette lecture concerne le Principe du cercle vicieux (PCV) que pose Russell dans les *PM* :

[...] si, une certaine collection ayant un total, certains de ses membres ne sont définissables qu'au moyen de ce total, alors cette collection n'a pas de total (*Russell 1989a*, p. 271).

Certains commentateurs ont remarqué qu'il existe une tension entre ce principe et le platonisme des universaux que défend Russell, dans la mesure où il n'existe pas de justification évidente à l'application du PCV à des entités existant indépendamment de nos constructions¹³⁹. Par exemple, une description définie telle que « plus grande personne dans cette salle » définit un certain terme en référence à une totalité (les gens dans cette salle) et ce terme ne peut être défini autrement. Une limitation du PCV apparaît donc nécessaire : c'est uniquement lorsque l'objet est créé par la définition qu'un tel principe doit s'appliquer¹⁴⁰. L'application de la théorie des types aux fonctions démontre donc le caractère constructiviste de la notion de fonction, caractère s'accordant mal avec un réalisme platonicien des universaux et militant plutôt en faveur d'une distinction entre ces deux notions.

Ces deux problèmes sont réglés si l'on reconnaît que fonctions et universaux sont deux types distincts d'entités. Le premier problème est réglé en reconnaissant qu'une proposition est constituée de particuliers et d'universaux et en ce sens, qu'elle dépend de ses éléments constitutifs. Les fonctions, quant à elles, n'entrent pas dans la composition des propositions, mais sont construites à partir de celles-ci et sont donc des « constructions de constructions ». En ce sens, elles sont bien dépendantes des propositions qui sont leurs valeurs et l'on peut à juste titre évoquer le PCV afin d'interdire qu'une fonction soit son propre argument. En même temps, les propositions sont constituées de particuliers et d'universaux et dépendent donc de ceux-ci¹⁴¹. La distinction entre fonctions et universaux permet donc de mieux comprendre la nature constructiviste du PCV dans

¹³⁹ *Ramsey 1926*, p. 368-369/103-104 & *Gödel 1969*, p. 93.

¹⁴⁰ Gödel remarque : « S'il s'agit néanmoins d'objets qui existent indépendamment de nos constructions, il n'est pas absurde le moins du monde qu'existent des totalités contenant des membres qui ne peuvent être décrits (c'est-à-dire caractérisés de manière univoque) que par référence à la totalité qui les contient » (*Gödel 1969*, p. 93).

¹⁴¹ *Linsky 1999*, p. 28-29.

la mesure où les fonctions sont effectivement des entités construites¹⁴². Elles ne comptent pas parmi les constituants fondamentaux du monde, mais elles ne sont pas pour autant de pures créations de nos esprits. La notion de construction s'apparente ainsi à d'autres relations métaphysiques telles que la dépendance et la survenance : les constructions dépendent ou surviennent sur les entités fondamentales composant notre monde¹⁴³.

D'autres arguments pointent dans le sens d'une distinction entre fonctions et universaux. Premièrement, Russell adhère à une conception non restreinte du principe de compréhension¹⁴⁴ pour les fonctions propositionnelles et en vertu de ce principe, un prédicat doit correspondre à toute fonction. Or, pour Russell, une disjonction de fonctions propositionnelles telle que « \hat{x} est rouge ou \hat{x} est bleu » est elle-même une fonction propositionnelle¹⁴⁵. Bien qu'il ne rejette jamais explicitement l'existence des universaux complexes, Russell aurait probablement déclaré une telle expression comme non analysée et non pas comme référant à un universel complexe¹⁴⁶. Deuxièmement, la compréhension d'une proposition relationnelle telle que aRb permet trois analyses différentes en termes de fonctions et d'arguments : $\hat{x}Rb$, $aR\hat{y}$ et $\hat{x}R\hat{y}$. Pourtant, un seul universel apparaît dans cette proposition, à savoir la relation R . L'analyse de la proposition en termes de fonctions et d'arguments diffère donc de celle en termes de particuliers et d'universaux¹⁴⁷. Finalement, le vocabulaire employé par Russell milite aussi en faveur de cette distinction : les termes « qualité » et « prédicats » étant majoritairement utilisés explicitement en référence aux universaux et « propriété » étant plutôt réservés aux fonctions¹⁴⁸.

¹⁴² Il est notoire que Russell n'a jamais fourni d'exemple d'une définition qui permettrait l'élimination des fonctions. Contrairement aux classes et aux concepts dénotants, le rôle fondamental que jouent les fonctions dans l'explication de la généralité rend impossible leur élimination au moyen de la quantification. Pour autant, cela ne signifie pas que les notions métaphysiques d'analyse et d'éléments constitutifs ne s'appliquent pas à elles (*Linsky 1999*, p. 31).

¹⁴³ *Linsky 1999*, p. 29.

¹⁴⁴ Ce principe, formalisé comme suit : $\forall A \exists B \forall x [x \in B \Leftrightarrow (x \in A \text{ et } Px)]$ affirme que pour tout ensemble A , il existe un ensemble B contenant exactement les éléments de A qui satisfont la propriété P . On doit au mathématicien allemand Ernst Zermelo la formulation, en 1908, du même principe dans la version restreinte. Voir (*Zermelo 1967*, p. 202).

¹⁴⁵ *Russell 1989a*, p. 296, n. (i).

¹⁴⁶ *Linsky 1999*, p. 29-30.

¹⁴⁷ *Linsky 1999*, p. 30.

¹⁴⁸ *Linsky 1999*, p. 22. Ce dernier point se révélera important pour la compréhension d'un des arguments de Ramsey.

Les fonctions, chez Russell, ne peuvent tout simplement pas être assimilées à des entités linguistiques à l'époque des *PM*. Dans la cinquième conférence sur « La philosophie de l'atomisme logique », Russell déclare :

Une fonction propositionnelle est simplement n'importe quelle expression qui contient un constituant indéterminé, ou plusieurs constituants indéterminés, et qui devient une proposition dès que les constituants indéterminés sont déterminés [...] Une fonction propositionnelle n'est rien, mais, comme pour la plupart des choses dont on parle en logique, cela ne lui ôte rien de son importance (*Russell 1989a*, p. 390).

Affirmer qu'une fonction propositionnelle « n'est rien » suggère naturellement une interprétation nominaliste de cette notion et il est plausible que Russell, sous l'influence de Wittgenstein, en soit venu à considérer les fonctions comme étant purement linguistiques¹⁴⁹. Il faut cependant se montrer prudent avant de tirer une telle conclusion. Russell était très sensible aux distinctions de types logiques et celles-ci étaient souvent corrélées à des distinctions métaphysiques. Par exemple, seules les choses pouvant être « nommées » possèdent le type d'existence qu'on pourrait qualifier de « primaire » et les faits, quoique présents dans le monde, possèdent un type d'existence différent :

La seule autre espèce d'objets que vous rencontrez dans le monde est ce que nous appelons les *faits*, et les faits sont cette espèce de choses que l'on affirme ou que l'on nie au moyen des propositions, mais ce ne sont pas tout à fait des entités au sens où le sont leurs constituants¹⁵⁰ (*Russell 1989a*, p. 430-431).

L'affirmation selon laquelle les fonctions propositionnelles ne sont « rien » pourrait donc très bien marquer un contraste entre types, les fonctions n'étant pas des entités au sens où le sont les objets constituant le type logique le plus bas¹⁵¹.

Je conclurai sur la remarque suivante concernant l'évolution des idées de Russell sur la question de l'unité. Dans les *PoM*, Russell accepte l'existence des propositions, leur unité étant alors garantie par l'unité des objets réels qui les constituent. Russell abandonne ensuite la notion de

¹⁴⁹ John Richards affirme que Russell aurait adopté, à partir de 1918, la conception assimilant les fonctions à des phrases ouvertes. Nous verrons dans le chapitre sur Ramsey que l'attribution de cette position à Russell en 1918 pose certains problèmes d'interprétation relativement à Ramsey. Reconnaissons simplement que la nature exacte des positions de Russell relativement à la notion de fonction entre 1914 et 1920 demeure sujette à débat. Voir (*Russell 1989a*, p. 364) où Russell reconnaît l'influence de Wittgenstein sur la *PLA*.

¹⁵⁰ Une fois de plus, la traduction de Roy amoindrit le propos de Russell qui affirme plutôt : « [Facts] are not properly entities at all in the same sense in which their constituents are » (*Russell 1918-19*, p. 365). À strictement parler, les faits ne sont donc pas des entités. La différence entre faits et entités me semble plus tranchée dans la version originale.

¹⁵¹ *Linsky 1999*, p. 20.

propositions et adopte la théorie du jugement comme relation multiple au sein de laquelle l'unité de la proposition est garantie par l'existence d'une relation reliante entre le sujet et les éléments constitutifs du jugement¹⁵². Puis, sous les critiques de Wittgenstein, il change à nouveau d'idée autour de 1918, accepte l'existence des propositions en tant qu'entités et reconnaît la nature essentiellement prédicative de la relation subordonnée du jugement¹⁵³ :

Quand vous comprenez « rouge », cela signifie que vous comprenez des propositions de la forme « x est rouge » [...] Comme le prédicat, une relation ne peut figurer que comme relation, *jamais comme sujet*. Vous devrez toujours introduire des termes hypothétiques, sinon réels, tels que « si je dis que x est avant y , j'affirme une relation entre x et y ». Telle est la façon dont il faudra développer l'énoncé « “devant” est une relation » pour pouvoir en saisir le sens (*Russell 1989a*, p. 364-365, mes italiques).

Cet extrait montre un changement important dans la conception de Russell : auparavant, celui-ci considérait que le caractère ultime du dualisme catégoriel dépendait de la question de savoir si les entités qui ne sont pas des relations (les sujets et les prédicats) se divisaient en deux groupes, ceux pouvant seulement apparaître comme sujet et ceux pouvant apparaître ou bien comme sujet ou bien comme relation¹⁵⁴. Dans l'extrait précédent tiré de *PLA*, Russell affirme au contraire que relations et prédicats ne peuvent jamais apparaître comme sujet, faisant ainsi de l'incomplétude une caractéristique déterminante des prédicats et, par extension, des universaux.

Dans le cadre de la théorie du jugement comme relation multiple, Russell introduisait la forme logique afin d'expliquer l'unité de la proposition que l'analyse « brisait », en quelque sorte, en constituants appartenant tous au même type. Après l'abandon de cette théorie, Russell semble donc avoir conservé la notion de forme logique pour la combiner avec celles de prédicat et de relation, leur attribuant ainsi le rôle d'unir la proposition. Or, ce geste est quelque peu arbitraire dans la mesure où Russell a toujours présupposé, comme nous l'avons vu, le dualisme catégoriel. Nous verrons dans le prochain chapitre que Wittgenstein s'est opposé à cette idée, suggérant plutôt que tout objet possède une forme et est par nature incomplet. Ramsey a suivi Wittgenstein dans cette voie, ce qui l'a amené à rejeter les arguments de Russell en faveur du dualisme : ceux fondés sur les différences de relations spatio-temporelles qu'entretiennent particuliers et universaux sont

¹⁵² La manière dont Russell conçoit la proposition à cette époque s'entremêle donc à des considérations psychologiques et épistémologiques (*Bonino 2008*, p. 249).

¹⁵³ *Bonino 2008*, p. 201.

¹⁵⁴ *Russell 1911b*, p. 6.

rejetés en raison de leur caractère non logique et ceux fondés sur le symbolisme des *PM* sont rejetés parce que ce symbolisme présuppose précisément ce que Russell entend démontrer, à savoir le dualisme ontologique.

CHAPITRE 2

WITTGENSTEIN : DE LA THÉORIE DE L'IMAGE À L'ATOMISME LOGIQUE

2.1. Introduction

Au début du XX^e siècle, un courant qui deviendra dominant dans l'histoire de la philosophie analytique voit le jour. S'inspirant du *Tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein et du positivisme logique du Cercle de Vienne¹, ce courant propose l'élimination pure et simple de la métaphysique par l'analyse du langage et de sa forme logique. L'analyse permettrait de « découvrir » la forme logique d'une expression et consiste essentiellement à traduire cette expression dans un langage formel au sein duquel la formulation de problèmes philosophiques est plus difficile – voire impossible². Un tel langage prend typiquement pour primitifs les objets de l'accointance³ et doit permettre la traduction de toute proposition descriptive du langage courant en propositions portant sur ces objets⁴. Cette « révolution philosophique » (que l'on nomme aujourd'hui « tournant linguistique »⁵) est fortement motivée par la conviction que les problèmes

¹ On compte parmi les membres influents de ce groupe Moritz Schlick, Rudolf Carnap, Hans Hann et Otto Neurath. Le *Manifeste de Vienne* et plusieurs textes fondateurs du positivisme logique sont rassemblés dans (Soulez 1985). Il est intéressant de remarquer que Ramsey a joué un rôle important dans la transmission des idées de Wittgenstein en Autriche en introduisant les membres du Cercle de Vienne aux travaux de celui-ci, notamment lors de rencontres avec Schlick (Misak 2020, p. 173-74). Wittgenstein a lui aussi entretenu des relations intermittentes avec certains membres du Cercle entre 1927 et 1936 jusqu'au moment où Schlick, de qui il était particulièrement proche, fut assassiné par un ancien étudiant (Misak 2020, p. 175).

² Rorty 1967, p. 21-2. Nous verrons plus loin que cette conception n'est pas une représentation fidèle de l'approche que préconise Wittgenstein. Néanmoins, Rorty a raison d'affirmer que c'est ainsi que plusieurs contemporains et successeurs de Wittgenstein ont compris et appliqué cette approche. Sur ce point, voir la note 76 ci-bas.

³ Nous avons l'accointance d'une chose lorsque celle-ci, dans les mots de Russell, « est là directement devant nous, que nous en avons conscience, sans l'intermédiaire d'aucun processus d'inférence ou de quelque connaissance de vérités que ce soit » (Russell 1989b, p. 69). Selon cette conception, nous n'avons pas connaissance de la chose elle-même, mais seulement de nos propres sense-data, c'est-à-dire les données des sens. Il s'agit donc d'objets de nature essentiellement phénoménique.

⁴ Rorty 1967, p. 9.

⁵ C'est à Gustav Bergmann que l'on devrait l'expression « tournant linguistique » (Rorty 1967, p. 9 n.10).

philosophiques découlent, dans une large mesure, d'une mauvaise compréhension du langage⁶. La traduction d'une expression problématique dans un langage où celle-ci ne l'est plus permet de « dissoudre » les problèmes philosophiques, soit en réformant l'usage de certains termes ou encore en éclaircissant le fonctionnement de certaines d'expressions⁷. À proprement parler, on doit néanmoins distinguer le tournant linguistique du courant anti-métaphysique qui s'en est suivi : on peut très bien adopter l'approche propre au tournant linguistique sans pour autant rejeter toute métaphysique⁸.

Bien que la philosophie analytique tout entière soit encore parfois associée au rejet de la métaphysique, il s'agit-là sans conteste d'une conception historiquement fausse. Les travaux de Frege, Russell et Moore montrent au contraire que ceux-ci étaient très préoccupés par certaines questions métaphysiques et cherchaient activement à leur répondre⁹. Leur préoccupation pour les problèmes touchant aux fondements des mathématiques et à l'élaboration d'une nouvelle logique les a progressivement menés à s'intéresser au langage, au point où leur intérêt pour la métaphysique s'est peu à peu dissipé. Ce n'est cependant que chez la génération suivante, entre

⁶ Wittgenstein déclare, dans la préface du *Tractatus*, que ce livre « traite des problèmes philosophiques et montre [...] que la formulation de ces problèmes repose sur une compréhension fautive de la logique de notre langage » (*Wittgenstein 1921/2021*, p. 89). Il réitère cette position dans le corps du *Tractatus* lorsqu'il affirme : « La plupart des propositions et des questions philosophiques reposent sur le fait que nous ne comprenons pas la logique de notre langage. » (4.003). L'influence des idées de Wittgenstein sur celles de Rudolf Carnap est manifeste dans « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage » (*Carnap 1985*, p. 155-79). Cependant, comme le soulignent Chauviré et Plaud, il existe un décalage entre les positions du Cercle de Vienne et celles de Wittgenstein, ce dernier entretenant certaines réserves relativement aux travaux du groupe (*Chauviré & Plaud 2021*, p. 35-8).

⁷ Rorty 1967, p. 3. La première de ces deux approches est associée à des philosophes tels que Frege, Russell, Whitehead et Carnap qui ont tenté de réformer le langage ordinaire, considéré problématique, en proposant un langage idéal, adapté aux sciences et exempt des défauts associés au premier. La seconde est associée aux philosophes du langage ordinaire parmi lesquels on compte J. L. Austin, Gilbert Ryle et Peter Strawson. Sur ces deux approches, voir (*Rorty 1967*, p. 15-24). Bien que la philosophie du langage ordinaire soit souvent associée au « second Wittgenstein », la chose est loin d'être claire, la source réelle de ce courant semblant plutôt remonter jusqu'à John Cook Wilson. Sur ce point, voir (*Marion 2000*, p. 502-517) et (*Marion 2011*).

⁸ Nous verrons d'ailleurs dans ce qui suit que le *Tractatus* s'accompagne d'une métaphysique assez lourde qui tranche avec l'attitude qu'affiche parfois Wittgenstein.

⁹ Pour un exposé sur la place de la métaphysique dans l'histoire de la philosophie analytique, de sa présence initiale à son « élimination » par les positivistes jusqu'à sa réémergence et son épanouissement actuel, voir (*Simons 2013*). Dans *Genealogy of Universals* (*MacBride 2018*), Fraser MacBride montre de manière convaincante l'influence du problème des universaux sur les travaux des premiers philosophes dits « analytiques », ce qui prouve que ceux-ci n'étaient nullement contre la métaphysique.

1930 et 1950, que l'on retrouve de manière plus générale une attitude de suspicion à l'égard de la métaphysique¹⁰.

Ramsey est décédé en janvier 1930 et donc au début de la période associée plus justement au rejet de la métaphysique. L'approche qu'il déploie dans « Les Universaux » (1925/2003) s'inscrit pourtant tout à fait dans cette mouvance et fait de lui un précurseur en la matière. Selon lui, le problème des universaux découlerait du fait que, dans les phrases prédicatives (de la forme traditionnelle « S est P » ou fonctionnelle « $F(x)$ »), les variables « P » et « F » semblent devoir nécessairement être remplacées par des termes généraux référant à des propriétés (les universaux). Ces dernières seraient ontologiquement distinctes des particuliers qui en sont les porteurs et desquelles tiennent lieu les variables « S » et « x »¹¹. L'objectif de Ramsey est de démontrer qu'on ne peut pas, à partir de la distinction entre sujet et prédicat, appliquée au langage non analysé, inférer une distinction analogue au niveau des propositions élémentaires. Si Russell a cru la chose possible, c'est qu'il a, selon Michael Potter, confondu la méthode fonction-argument permettant d'extraire un prédicat d'une proposition et la structure sujet-prédicat des propositions atomiques, la première n'ayant aucune implication ontologique et la seconde n'impliquant aucune incomplétude fonctionnelle¹².

D'une certaine façon, l'approche mise en œuvre par Ramsey montre les limites de la division qu'établit Rorty entre réforme et éclaircissement du langage ordinaire, dans la mesure où Ramsey fait les deux à la fois : il ne cherche pas tant à réformer le langage ordinaire qu'à montrer que nous avions jusque-là mal compris son fonctionnement¹³. En effet, « Les universaux » vise essentiellement à montrer que la forme sujet/prédicat n'est pas le reflet d'une distinction ontologique et que la signification des fonctions propositionnelles n'implique aucunement l'incomplétude d'un certain type d'objets. En même temps, Ramsey adhérerait manifestement à l'idée d'une analyse logique au sens présenté précédemment et la conclusion de son article (« que

¹⁰ *Simons 2013*, p. 707.

¹¹ (*Russell 1911b*) est l'un des meilleurs exemples de cette approche et sera l'une des cibles principales de Ramsey dans son article de 1925.

¹² *Potter 2020*, p. 446.

¹³ Comme le montrait précédemment la n. 6, cela est aussi le point de vue développé par Wittgenstein dans le *Tractatus*

nous ne pouvons absolument rien savoir quant aux formes des propositions atomiques¹⁴ ») implique de toute évidence des conséquences « réformistes ». Si nous n'avons aucune accointance des objets (au sens du *Tractatus*) et que le langage ne nous offre, de surcroît, aucune raison de poser parmi eux une quelconque distinction, pourquoi nous préoccuper de cette question ou même utiliser les termes « particuliers » et « universaux » ?

En ce sens, Ramsey souscrit à ce que Rorty nomme le « nominalisme méthodologique », c'est-à-dire la conception selon laquelle les questions philosophiques, qui ne peuvent faire l'objet d'une enquête empirique (comme c'est le cas des universaux), peuvent être réglées en répondant à certaines questions touchant notre usage d'expressions linguistiques¹⁵. Le fait qu'un problème ne puisse être résolu ni empiriquement ni linguistiquement ne signifie pas pour autant qu'il soit insoluble, mais cela a pour effet de transférer le fardeau de la preuve à celui qui voudrait en défendre la pertinence¹⁶.

2.2. Wittgenstein : la théorie de l'image

La théorie de Wittgenstein se fonde sur l'idée selon laquelle le langage fonctionnerait sur le modèle d'une image et servirait à créer une représentation langagière du monde. Une proposition représentant une certaine situation, une fois analysée, devrait exhiber une structure analogue à celle de la situation décrite et les rapports qu'entretiennent les éléments de la proposition devraient refléter ceux des objets composant les états de choses. Un langage parfaitement analysé révélerait non seulement la structure fondamentale de la pensée exprimée, mais aussi celle du monde.

L'analogie entre langage et image est affirmée au début de la quatrième section du *Tractatus* :

4.01 – La proposition est une image de la réalité. La proposition est un modèle de la réalité telle que nous la pensons.

¹⁴ Ramsey 1925, p. 417/64.

¹⁵ Rorty 1967, p. 11.

¹⁶ Ce renversement du fardeau de la preuve est précisément ce qui constitue, selon Rorty, le succès des philosophes du langage (Rorty 1967, p. 33).

Deux dimensions spécifiques à la saisie du langage ont leur contrepartie dans la saisie d'une image et intéressent particulièrement Wittgenstein : (1) notre compréhension instantanée du sens de la proposition, c'est-à-dire de la situation qu'elle représente, dès que nous comprenons la proposition elle-même ; et (2) la compréhension d'une proposition équivaut à savoir ce qui est le cas si elle est vraie. Wittgenstein écrit ainsi :

4.021 – La proposition est une image de la réalité. Car je connais la situation qu'elle représente quand je comprends la proposition. Et je comprends la proposition sans que son sens m'ait été expliqué.

4.024 – Comprendre une proposition, c'est savoir ce qui est le cas quand elle est vraie¹⁷. (On peut donc la comprendre sans savoir si elle est vraie.) On la comprend si on comprend ses parties constituantes.

4.03 – [...] La proposition nous communique une situation, elle doit donc être *essentiellement* dans un rapport d'interdépendance avec cette situation. Et cette interdépendance consiste justement en ce qu'elle est l'image logique de cette situation [...]

L'interdépendance essentielle de la proposition et de ce qu'elle représente nous permet de connaître l'état du monde si cette dernière est vraie. Par la manière déterminée dont sont combinées ses composantes, la proposition nous « dit qu'il en est ainsi » (*TLP* 4.022) et la situation que représente la proposition correspond à l'état de choses qui subsisterait si la proposition est vraie¹⁸.

¹⁷ Un trait essentiel qu'attribue Wittgenstein à la proposition est sa bipolarité, c'est-à-dire le fait pour celle-ci d'être essentiellement vraie ou fausse (*Wittgenstein 1971*, p. 171 & T, 4.43-4.431). Les tautologies et les contradictions sont ainsi dites « vides de sens » (4.461) en ce sens qu'elles « ne sont pas des images de la réalité », car elles « ne présentent aucune situation possible » (4.462). Comme Wittgenstein ne reconnaissait pas de valeur de vérité intermédiaire à la proposition, cela implique qu'en sachant ce qui est le cas si elle est vraie, on sait aussi tout ce qui n'est pas le cas si elle est vraie (*Bonino 2008*, p. 76-7). Sur le rôle fondamental de la bipolarité de la proposition dans la philosophie de Wittgenstein, lire (*Gandon 2002*, p. 30-52). G. H. von Wright développe pour sa part une interprétation modale de la notion de signification qui se fonde essentiellement sur le caractère bipolaire de la proposition (*von Wright 1982*, p. 183-201).

¹⁸ *Frascolla 2007*, p. 13. L'idée d'une coordination entre le langage et le monde a germé dans l'esprit de Wittgenstein plusieurs années avant la publication du *Tractatus*. Dans les *Carnets*, celui-ci affirme : « Le concept général de proposition entraîne avec lui un concept tout à fait général de coordination de la proposition et de l'état de choses : la solution de tous mes problèmes doit être *extrêmement* simple » (*Wittgenstein 1971*, p. 32). Remarquons que l'identité structurelle entre la proposition et l'état de choses ne suffit pas, à elle seule, à expliquer notre compréhension instantanée du langage. Deux conditions supplémentaires sont aussi nécessaires : la saisie des différentes relations nom-objet doit être fondamentale (et en ce sens inexplicable) et la somme des combinaisons possibles entre noms doit être équivalente à celle des configurations possibles d'objet (*Hintikka et Hintikka 1986*, p. 98-9).

Cette saisie instantanée de toute proposition jusqu'alors inconnue nécessite une distinction entre le niveau lexical (celui des mots) et celui des propositions prises comme un tout. Contrairement aux propositions, la signification des mots n'est pas saisie automatiquement et doit nous être expliquée (*TLP* 4.026). Or, nous comprenons une proposition lorsque nous comprenons ses constituants (*TLP* 4.024). C'est la maîtrise préalable des mots, qui eux sont en nombre fini, qui nous permet de saisir et construire un nombre infini de propositions¹⁹. Comme le remarque Wittgenstein, la traduction d'une langue dans une autre n'implique pas de traduire les propositions de l'une dans celles de l'autre, mais uniquement de traduire leurs constituants (*TLP* 4.025). C'est d'abord parce que la proposition est une entité complexe dont nous reconnaissons les éléments constitutifs que nous sommes en mesure de la comprendre instantanément. De plus, nous posséderions tous, en tant que locuteurs d'un langage, une forme de connaissance implicite des règles régissant la représentation langagière des faits :

4.002 – L'homme possède la capacité de construire des langues par le moyen desquelles tout sens peut être exprimé, sans qu'il ait une idée de ce que chaque mot signifie, ni de la façon dont il signifie [...]

La connaissance implicite de la logique représentationnelle et la connaissance d'un bagage suffisant de mots issus d'une langue donnée nous permettent de saisir et d'exprimer tout sens possible²⁰.

C'est un fait notoire que le *Tractatus* ne contient aucun exemple de propositions élémentaires comme images. Pour pallier partiellement ce manque, Wittgenstein introduit un certain nombre de métaphores afin d'exemplifier son propos :

4.014 – Le disque de gramophone, la pensée musicale, la notation musicale, les ondes sonores sont tous, les uns par rapport aux autres, dans la même relation de reproduction interne que celle qui existe entre langage et monde [...]

¹⁹ Frascolla 2007, p. 15. On retrouve aussi cette distinction entre la compréhension de la proposition et celle d'un mot chez Russell (*Russell 1918-19*, p. 514-15). De manière générale, la théorie de l'image présentée dans le *Tractatus* n'est pas apparue de nulle part et plusieurs idées importantes mises de l'avant dans ce texte résultent de l'approfondissement et du raffinement d'idées auparavant développées par Russell. Sur ce point, voir (*MacBride 2018*, p. 184-88); (*Pears 1977*) et (*Pears 1985*).

²⁰ *MacBride 2018*, p. 189.

On constate que Wittgenstein assimile la relation entre le disque de gramophone et les sons qu'il produit à celle qui existe entre la pensée musicale et la notation, et ce même s'il est évident que la première relève de lois physiques, tandis que la seconde résulte de conventions adoptées par l'être humain. Cela indique que Wittgenstein s'intéresse avant tout à la possibilité d'établir systématiquement, à partir d'un ensemble donné d'entités entre lesquelles subsistent certaines relations déterminées, les relations en vigueur entre des entités correspondantes d'un autre ensemble.²¹ La relation de représentation entre une image et ce qu'elle représente repose donc sur la possibilité d'une correspondance entre différents systèmes d'entités et de relations, et ce sans égards à l'arrière-plan empirique permettant une telle correspondance.

Quatre thèses sont constitutives de la théorie de la proposition comme image²² : (1) chaque élément de l'image doit être corrélé de manière univoque à un élément de l'état de choses représenté, ce que Wittgenstein nomme « relation de reproduction » ; (2) la réalité doit avoir quelque chose en commun avec l'image qui la représente, ce que Wittgenstein nomme la « forme de reproduction » (*TLP* 2.17);²³ (3) une image est un fait et (4) la proposition représente son sens (*TLP* 2.21).

À propos de la relation de reproduction, Wittgenstein écrit :

2.1514 – La relation de reproduction consiste dans les coordinations entre les éléments de l'image et des choses.

La reproduction d'une réalité au moyen d'un ensemble donné d'entités nécessite que chaque objet constituant cette réalité soit représenté, dans l'image, par un élément dont le rôle est d'en tenir lieu. Wittgenstein renforce cette condition en stipulant :

4.04 – Dans la proposition, il doit y avoir exactement autant d'éléments distincts que dans la situation qu'elle représente.

²¹ Selon Sébastien Gandon, le paragraphe 4.014 ne viserait pas tant à illustrer ce qu'est une image qu'à illustrer la relation entre différents systèmes expressifs, c'est-à-dire la nature des règles de traduction (*Gandon 2002*, p. 183, n.1). Même si c'est le cas, ce passage montre néanmoins que le statut d'image peut être accordé à des systèmes expressifs de nature très variée.

²² Frascolla en mentionne trois (*Frascolla 2007*, p. 18-9), auxquelles j'en ajoute une quatrième tirée de (*Plourde 2017*).

²³ De façon un peu déconcertante, la toute nouvelle traduction de Chauviré et Plaud donne deux traductions différentes de l'expression allemande « *Form der Abbildung* » : « forme de représentation » (*TLP* 2.17) et « forme de reproduction » (*TLP* 2.172). C'est cette dernière que nous retiendrons pour désigner la relation qu'entretient une proposition avec la réalité. Sur ce point, voir (*Plourde 2017*, p. 19-20).

Toutes deux doivent posséder le même degré de multiplicité logique (mathématique)
[...]

Si l'image et la situation représentée doivent posséder exactement le même nombre d'éléments, un même degré de multiplicité numérique entre les éléments de l'image et ceux de la situation ne suffit pas à assurer au premier groupe le statut d'image. Les entités choisies pourraient, par exemple, ne pas être en mesure d'entretenir entre elles les relations qu'entretiennent les constituants l'état de choses. Les éléments de l'image doivent donc posséder des caractéristiques leur permettant de reproduire toute relation que pourraient entretenir les éléments de la situation.

Cette condition s'avère pourtant trop restrictive et ne permet pas de rendre compte de certains cas admis par Wittgenstein, comme celui du rapport entre la notation musicale et les ondes sonores. Il n'y aurait aucun sens à affirmer que nous projetons la relation spatiale existant entre les notes de la partition sur les sons, puisqu'il n'y a aucun sens à parler de relations spatiales entre des sons. Il faut donc une condition qui assure aux éléments de l'image la possibilité de reproduire toutes les combinaisons possibles que peuvent entretenir les éléments de la situation, sans pour autant exiger une identité stricte entre les relations qu'entretiennent ces deux ensembles. Rendre compte de la relation de reproduction demande donc, semble-t-il, d'en faire un cas d'isomorphisme²⁴. Une relation d'isomorphisme entre deux ensembles d'éléments x et y requiert : (1) que chacun d'eux constitue un tout articulé (et non pas un simple agrégat); (2) que tout élément de x soit corrélé à un et un seul élément de y et (3) qu'à chaque relation pouvant être entretenue par un élément de x soit associée de manière univoque une relation pouvant connecter les éléments correspondants de y ²⁵. L'isomorphisme est donc une condition plus faible que l'identité stricte, cette dernière pouvant elle-même être considérée comme un cas particulier d'isomorphisme²⁶.

²⁴ Frascolla 2007, p. 31. Cette idée est développée par Erik Stenius dans (*Stenius 1960*, p. 91- 6). Voir aussi (*Hintikka & Hintikka 1986*, p. 93). Sur la notion d'isomorphisme, voir (*Stenius 1954*, p. 161-65) et (*Hintikka 1973*, p. 28).

²⁵ Frascolla 2007, p. 29. Cette dernière condition suppose que les éléments corrélés appartiennent aux mêmes catégories (un individu est corrélé avec un individu, un prédicat à n place avec un prédicat à n place, etc.) (*Hintikka 1973*, p. 28).

²⁶ Wittgenstein n'affirme jamais lui-même que la relation de reproduction doit être fondée sur l'isomorphisme. La section 3.21, où il évoque une *correspondance* (et non une identité) entre la configuration des éléments de la proposition et ceux de la situation, peut néanmoins être considérée comme allant en ce sens. Comme le soulignent les Hintikka, *The Blue Book* (*Wittgenstein 1969*, p. 37) contient aussi une discussion de la notion d'image où Wittgenstein décrit la proposition comme une image qui ne serait

Du fait de son isomorphisme avec la réalité, une proposition représente une certaine situation comme étant possible (la proposition « aRb » représentant, par exemple, la possibilité pour l'état de choses a -dans la relation R avec- b de subsister). Cette coordination possible entre la proposition et la réalité permet à Wittgenstein de rendre compte de la notion de valeur de vérité qui est inextricablement liée à celle de proposition²⁷ : une image est vraie lorsque ses éléments constitutifs sont adéquatement coordonnés à la réalité et fausse dans le cas contraire²⁸. La valeur de vérité d'une proposition dépend essentiellement de son statut d'image :

4.05 – La réalité est comparée à la proposition.

4.06 – La proposition ne peut être vraie ou fausse que dans la mesure où elle est une image de la réalité.

Si comprendre une proposition équivaut à savoir ce qui est le cas lorsqu'elle est vraie, déterminer sa valeur de vérité nécessite de la comparer à l'état du monde, nos capacités d'interprètes ne suffisant pas à cette tâche²⁹. Cela signifie que la saisie du sens est antérieure à la détermination de sa valeur de vérité.

Concernant la seconde thèse, Wittgenstein définit la forme de reproduction de l'image comme étant « la possibilité que les choses se tiennent entre elles dans la même relation que les éléments de l'image » (*TLP* 2.151). Dans la section précédant cette affirmation, Wittgenstein écrit :

2.15 – Que les éléments de l'image soient entre eux dans une relation déterminée présente ceci que les choses sont entre elles dans la relation en question.

Cette interdépendance de ses éléments est la structure de l'image et la possibilité de cette interdépendance, sa forme de reproduction.

pas fondée sur la similarité et qui renforce encore davantage la thèse de l'isomorphisme (*Hintikka & Hintikka*, p. 93).

²⁷ *Frascolla* 2007, p. 14.

²⁸ Si Wittgenstein défend bien une théorie correspondantiste de la vérité, celle-ci est plus complexe qu'il n'y paraît et implique l'existence de deux relations distinctes : la relation de représentation et la relation de reproduction. La première est une relation essentielle qu'entretient la proposition avec son sens, tandis que la seconde est une relation interne et indirecte de la proposition avec la réalité. À ce sujet, voir (*Plourde* 2017). Les Hintikka soulignent pour leur part les ressemblances entre la théorie de l'image et la définition tarskienne de la vérité pour les propositions atomiques (*Hintikka & Hintikka* 1986, p. 94-8).

²⁹ *Frascolla* 2007, p. 26-7. La position de Wittgenstein à ce sujet ne fait guère de doute :

2.224 – À partir de la seule image, on ne peut reconnaître si elle est vraie ou fausse.

2.225 – Il n'y a pas d'image vraie *a priori*.

La manière déterminée dont les éléments de l'image sont combinés est la « structure de l'image » et la « forme de reproduction » correspond à la possibilité pour les éléments de l'image d'être ainsi combinés³⁰. Puisque ce qui est projeté sur les entités corrélées aux éléments de l'image est précisément la « structure de l'image », il s'ensuit que cette dernière doit coïncider avec la possibilité pour les éléments constituant l'état de choses de se trouver dans ce même rapport³¹.

Wittgenstein ajoute :

2.17 – Ce que l'image doit avoir en commun avec la réalité pour la reproduire à sa manière, correctement ou faussement, c'est sa forme de reproduction.

2.18 – Ce que toute image, quelle qu'en soit la forme, doit avoir en commun avec la réalité pour pouvoir la reproduire en général, que ce soit correctement ou faussement, c'est la forme logique, c'est-à-dire la forme de la réalité.

Si chaque élément de l'image est corrélé à une entité réelle et que l'image propose une instance particulière de la possibilité pour ces entités d'être combinées, cela signifie que la possibilité de cette combinaison doit être partagée par l'image et la réalité et ce, que l'image s'accorde ou non à cette dernière. La propriété commune à toute image est donc de représenter comme logiquement possible une connexion entre entités en vertu du fait que celle-ci est actualisée par l'image.

La troisième thèse constitutive de la théorie de l'image affirme que l'image est un fait. Il existe une différence marquée entre l'image et ses éléments relativement à leur manière respective d'accomplir leur rôle symbolique. Les éléments de l'image accomplissent le leur en tenant lieu, dans l'image, d'un l'objet leur étant corrélé, alors que l'image accomplit le sien en reproduisant

³⁰ La notion de forme est, en ce sens, modale (*Hintikka & Hintikka*, p. 118). G. E. M. Anscombe remarque que l'actualisation d'une certaine structure doit nécessairement précéder la corrélation des éléments de l'image avec ceux d'une certaine réalité (*Anscombe 1959*, p. 68). Ce n'est « que dans les connexions qui composent l'image que les éléments de l'image peuvent tenir lieu d'objets » (*Anscombe 1959*, p. 67, ma traduction). Il s'agit évidemment là d'une reformulation du Principe du Contexte énoncé par Frege dans *The Foundations of Arithmetics*. Sur l'importance de ce principe dans le *Tractatus*, voir (*Diamond 2013*, p. 875-883).

³¹ Grâce à cette forme partagée par l'image et la réalité, « l'image est rattachée à la réalité; elle va jusqu'à l'atteindre » (*TLP 2.1511*). La possibilité d'une combinaison analogue entre les éléments de l'image et de l'état de choses est donc en quelque sorte le point de contact entre le langage et le monde.

une situation³². Cette différence est manifeste lorsqu'on remarque qu'une entité ne peut tenir lieu d'une autre que si cette dernière existe, alors qu'il est fréquent que la situation dépeinte par une image ne soit pas réalisée³³. Il existe donc une asymétrie entre l'image et ses éléments, dans la mesure où celle-ci jouit d'une certaine indépendance par rapport à la réalité et dont on ne peut rendre compte si l'on considère sa fonction symbolique comme étant identique à celle de ses constituants. S'il en était ainsi, il serait possible de concevoir les éléments de l'image comme étant eux-mêmes des images, ouvrant ainsi la porte à une régression à l'infini³⁴.

Finalement, la quatrième thèse affirme que l'image représente son sens, c'est-à-dire une situation possible. La capacité de la proposition à représenter son sens dépend de manière essentielle d'autres caractéristiques de la proposition, notamment du fait que les noms tiennent lieu de leur référent, de la nature « factuelle » de la proposition et du partage de la forme de reproduction par la réalité et l'image. La nature factuelle de la proposition structure les noms de la manière dont sont censés être structurés les objets dont tiennent lieu les noms et c'est ainsi que la proposition « assemble » son sens. Le recours à la forme de reproduction est nécessaire si l'on veut expliquer la possibilité de la situation à partir de celle de la proposition³⁵. La relation de représentation entre la proposition et son sens est indépendante de sa valeur de vérité, une proposition pouvant parfaitement être à la fois fausse et sensée. Cependant, une proposition ne peut échouer à représenter son sens. En effet, toute entité constituée de noms structurés d'une certaine manière et partageant la forme de reproduction avec la réalité *est* une proposition représentant une situation possible. En ce sens, la relation de représentation entre une proposition et une situation est essentielle³⁶. Dans la mesure où l'image présente une combinaison déterminée d'objets (sa structure)³⁷ comme étant possible (sa forme),

³² Une image ne peut être l'image de quelque chose que dans la mesure où elle est une entité complexe articulée de manière déterminée (*Stenius 1960*, p. 97). Remarquons que « l'image est un fait » (2.141) est un commentaire sur l'idée que « l'image consiste en ceci que ses éléments sont entre eux dans une relation déterminée » (*TLP* 2.14) et c'est en cela que l'image est un fait : elle est la subsistance d'éléments dans un rapport déterminé.

³³ *Frascolla 2007*, p. 21.

³⁴ *Frascolla 2007*, p. 22. Cette régression est problématique, car elle génère une infinité d'images qu'il nous faudrait toutes saisir avant de saisir la proposition. Or, selon Wittgenstein : « Requérir la possibilité des signes simple, c'est requérir la détermination du sens » (*TLP* 3.23). C'est précisément la détermination du sens que menace la régression.

³⁵ *Plourde 2017*, p. 18-19.

³⁶ *Plourde 2017*, p. 19.

³⁷ Ce point était déjà souligné par Ramsey dans son « *Étude critique du Tractatus Logico-Philosophicus* » (*Ramsey 1923/2003*, p. 466/28).

cela implique qu'elle n'est pas une entité singulière complexe, mais bien un ensemble d'éléments structurés de façon déterminée³⁸. Le fait que les éléments de l'image soient combinés de manière déterminée représente le fait qu'il en va de même pour les éléments de la réalité, si l'image est affirmée, ou autrement si elle est niée. La représentation est donc une relation entre deux faits : l'un représentant et l'autre représenté³⁹.

2.3. Analyse et atomisme logique

Jusqu'ici, je me suis principalement limité à analyser la notion d'« image » sans poser la question : de quoi une image est-elle donc l'image ? Nous avons vu que la proposition est essentiellement bipolaire et qu'elle tire sa valeur de vérité du fait qu'elle est comparée à la réalité. Une proposition doit donc nécessairement être une image de la réalité. D'après Wittgenstein, le monde est la totalité des faits (*TLP* 1.1). Un fait est « ce qui est le cas », c'est-à-dire « l'existence d'états de choses » (*TLP* 2) et l'état de choses est « une combinaison d'objets » (*TLP* 2.01). Les objets sont des éléments simples (*TLP* 2.02), dépourvus de toute structure interne⁴⁰ et dont la nature est essentiellement combinatoire⁴¹. Au sein de l'état de choses, les objets « sont rattachés les uns aux autres comme les maillons d'une chaîne » (*TLP* 2.03). On nomme « atomisme logique » la thèse selon laquelle la réalité serait constituée d'entités parfaitement simples ne pouvant faire l'objet d'une analyse subséquente⁴². Aux objets correspondent, dans la proposition, les « noms » qui en tiennent lieu (*TLP* 3.203) et qui sont des signes simples dépourvus de tout contenu descriptif

³⁸ Frascolla 2007, p. 21. Cela est confirmé par Wittgenstein qui affirme : « Seuls des faits peuvent représenter un sens, une classe de noms ne le peut pas » (*TLP* 3.142). Le point étant que seule l'existence d'un ensemble structuré peut exprimer la possibilité d'existence d'un autre ensemble structuré, ce qu'une simple classe de nom ne peut accomplir.

³⁹ MacBride 2018, p. 192 et Potter 2020, p. 32.

⁴⁰ En ce sens, l'objet existe ou n'existe pas, mais la possibilité que ses constituants soient combinés de manière différente est exclue (Pears 1977, p. 188).

⁴¹ Bouveresse 2003, p. 124.

⁴² Ce serait Russell qui, le premier, aurait parlé d'« atomisme logique » dans *The Philosophy of Logical Atomism* (Russell 1918-19), où il attribue par ce pendant la paternité de plusieurs idées présentées à Wittgenstein (Russell 1918-19, p. 495). Russell y affirme par ailleurs que l'atomisme logique se fonde sur la croyance, partagée par le sens commun, selon laquelle « il y a plusieurs choses séparées » (Russell 1918-19, p. 496) et affirme qu'il existe des symboles simples (par exemple « rouge ») qui ne peuvent être définis et dont la signification ne peut être saisie « qu'au moyen d'une connaissance directe de l'objet » (Russell 1918-19, p. 517). Ce sont là les deux thèses fondamentales de l'atomisme : l'existence de plusieurs choses séparées et l'existence, parmi ces choses séparées, de choses parfaitement simples.

(TLP 3.221 ; 3.26 ; 3.261)⁴³. S'ils possédaient un tel contenu, la signification d'un nom serait équivalente à une description de l'objet nommé et une telle description ne peut qu'exprimer un complexe⁴⁴. La manière dont Wittgenstein conçoit le langage implique l'existence d'un double principe de composition – linguistique et ontologique⁴⁵ : la proposition est une structure articulée d'éléments dotés de valeur sémantique et l'isomorphisme entre la proposition et le monde implique que cette structure appartienne aussi à celui-ci.

L'adoption du point de vue atomiste ne va pas de soi et demande une justification⁴⁶. Wittgenstein présente un argument en deux parties, la première visant à montrer l'existence nécessaire des objets et leur persistance à travers tout changement physique et logique (constituant ainsi la « substance du monde ») et la seconde visant à établir leur simplicité. L'argument s'ouvre sur une réduction par l'absurde dont les hypothèses sont posées aux sections 2.021 - 2.0212 :

2.021 – Les objets constituent la substance du monde. C'est pourquoi ils ne peuvent être composés.

2.0211 – Si le monde n'avait pas de substance, il en résulterait que pour une proposition, avoir un sens dépendrait de la vérité d'une autre proposition.

2.0212 – Il serait alors impossible d'esquisser une image du monde (vraie ou fausse).

La contradiction est dérivée quelques sections plus loin lorsque Wittgenstein écrit :

⁴³ Stenius 1960, p. 65. Cela signifie que les noms ont, en eux-mêmes, une signification qui ne requiert la médiation d'aucune autre expression. Les noms, par conséquent, sont « les points où le langage entre en contact direct avec la réalité et où les définitions verbales prennent fin » (Frascolla 2007, p. 58, ma traduction).

⁴⁴ L'apport de la section 3.203 est précisément de souligner une différence entre les noms et les autres symboles. Cette différence réside dans le fait que les noms signifient de façon directe, alors que les symboles signifiant des complexes signifient de façon indirecte (Stenius 1960, p. 124-25). Comme l'affirme Stenius : « Des noms (et de ceux-ci seulement), il est vrai qu'ils signifient les choses et que les choses sont leur signification (Stenius 1960, p. 121, ma traduction). Comprendre un nom équivaut donc à connaître l'entité nommée (Stenius 1960, p. 122).

⁴⁵ Frascolla 2007, p. 48.

⁴⁶ En 1918, c'est le caractère intuitif de l'atomisme qui justifie, pour Russell, son adoption : « Je pense qu'il est parfaitement possible de supposer que les choses complexes sont capables d'être analysées *ad infinitum*, et que l'on n'atteint jamais le simple. Je ne pense pas que ce soit vrai, mais c'est quelque chose que l'on peut certainement soutenir. Je pense moi-même que les complexes [...] sont composés de simples, mais j'admets que c'est là un argument difficile, et il se peut que l'analyse puisse être poursuivie à l'infini » (Russell 1989, p. 361).

2.1 – Nous nous faisons des images des faits⁴⁷.

Si l'objet n'était pas simple (« si le monde n'avait pas de substance »), le sens de toute proposition dépendrait de la vérité d'une autre. Un nom doit nécessairement référer à un objet ou n'est tout simplement pas un nom (*TLP* 3.203 ; 3.22)⁴⁸ et une proposition qui contiendrait un tel terme serait dépourvue de sens⁴⁹.

Supposons que nous souhaitions affirmer la subsistance d'un certain état de choses *S* au moyen de la proposition *P* dont les éléments constitutifs tiennent lieu de ceux de *S*. Si l'existence des éléments de *S* n'était pas nécessaire, nous ne pourrions jamais formuler, de façon certaine, une assertion douée de sens, puisqu'il serait toujours possible qu'un ou plusieurs éléments de *P* ne soient en fait que des sons ou des gribouillis sans signification. Le caractère sensé de *P* dépendrait alors de l'existence contingente des éléments de *S* et donc aussi d'une proposition *Q* qui, antérieurement, affirmerait leur existence⁵⁰ et dont il nous faudrait tenir compte avant de saisir la signification de *P*. Le même principe s'appliquant à *Q*, il nous faudrait alors nous enquérir d'une nouvelle proposition *R* qui affirmerait, à son tour, l'existence des éléments représentés par *Q*, et ce indéfiniment⁵¹. De l'existence contingente des objets s'ensuivrait donc l'impossibilité de construire des phrases pourvues de sens, ce qui contredit pourtant par notre pratique effective. Nous n'avons pas l'habitude, avant de nous exprimer, de nous assurer de la signification des termes que nous employons. On constate ainsi la priorité du sens sur la vérité, puisque le sens d'une phrase ne peut ni dépendre de sa valeur de vérité ni de celle d'une autre phrase⁵². Au contraire, déterminer les conditions de vérité d'une proposition demande la compréhension préalable de son sens⁵³.

⁴⁷ Le monde étant la totalité des faits (1.1), l'énoncé 2.1 contredit bel et bien la conséquence tirée en 2.0212.

⁴⁸ Voir aussi (*MacBride 2018*, p. 189) et (*Bonino 2008*, p. 212-13).

⁴⁹ Cela n'est pas sans rappeler Frege qui affirmait, dans « Sens et référence », qu'une proposition contenant un nom dépourvu de référence était elle aussi dépourvue de valeur de vérité (*Frege 1971b*, p. 108-09).

⁵⁰ *Frascolla 2007*, p. 48-9. Voir aussi (*Pears 1985* p. 181-82).

⁵¹ Anscombe évoque elle aussi cette régression à l'infini d'ordre épistémique, mais l'associe aussi bien à l'existence des objets qu'à celle des signes simples et, en cela, confond deux arguments (*Anscombe 1959*, p. 49). Nous avons déjà vu que l'existence des signes simples est garantie par le fait que les noms et les propositions accomplissent différemment leur rôle symbolique et une lecture attentive des passages 2.021-2.0212 montre que ceux-ci visent les objets eux-mêmes et non pas les signes leur étant corrélés dans l'image. Anscombe manque aussi le fait que cet argument ne vise pas uniquement à démontrer la simplicité des objets, mais aussi la nécessité de leur existence.

⁵² *Frascolla 2007*, p. 49 et *Pears 1977*, p. 185. Voir aussi (*Wittgenstein 1971*, p. 203 & p. 212-13).

⁵³ *Frascolla 2007*, p. 50. On se souviendra que comprendre une proposition, c'est savoir ce qui est le cas *si* elle est vraie et qu'aucune proposition n'est vraie *a priori*.

La seconde partie de l'argument repose sur une prémisse implicite : seul ce qui est simple peut exister nécessairement. Comme l'existence des objets complexes se rapporte ultimement à l'existence de faits combinatoires qui pourraient ne pas être réalisés, de tels objets ne peuvent avoir qu'une existence contingente⁵⁴. La simplicité inhérente aux objets implique que ceux-ci doivent être systématiquement distingués des états de choses qui, eux, sont essentiellement complexes. Comme les éléments de l'image, qui ne sont pas eux-mêmes des images, les éléments constitutifs de l'état de choses ne sont pas eux-mêmes des états de choses⁵⁵.

L'exigence de signes simples vient ainsi contrer la possibilité que certains faits aient une complexité infinie et soient, par le fait même, susceptibles d'une analyse infinie⁵⁶. Une proposition doit présenter une situation possible dont on peut affirmer la vérité ou la fausseté et une telle chose ne serait pas possible dans le cas d'une analyse infinie. De l'existence des noms dépend donc la possibilité pour une proposition d'avoir un sens complètement déterminé (*TLP* 3.23)⁵⁷. Ultimement, toute proposition complexe peut s'analyser en propositions élémentaires consistant en noms dans une combinaison immédiate (*TLP* 4.221)⁵⁸.

Outre leur simplicité et leur existence nécessaire, que peut-on dire des objets du *Tractatus* ? Wittgenstein ne fournit aucun exemple d'objets simples, leur existence étant simplement assumée en tant que condition nécessaire au fonctionnement du langage⁵⁹. Marion remarque que les objets du *Tractatus* ne sont pas des substances aristotéliennes, car ils ne sont pas les porteurs des

⁵⁴ Bouveresse 2003, p. 126. Selon Stenius, l'une des caractéristiques essentielles liées à la notion de « substance » du monde est que celle-ci est commune à tous les mondes possibles (*Stenius 1960*, p. 66). Elle est, suivant Wittgenstein, « ce qui subsiste indépendamment de ce qui a lieu » (2.024). À l'opposé, « la configuration est le changeant, l'instable » (*TLP* 2.0271).

⁵⁵ *Stenius 1960*, p. 61-2.

⁵⁶ Voir l'entrée datée du 9.5.15 dans (*Wittgenstein 1971*, p. 97).

⁵⁷ Voir aussi (*Wittgenstein 1971*, p. 125-26), (*Anscombe 1959*, p. 49) et (*Frascolla 2007*, p. 55).

⁵⁸ Pour une présentation générale de la notion d'analyse dans le *Tractatus*, voir (*Marion 2004*, p. 54-67).

⁵⁹ *Beaney 2012*, p. 281. Dans la mesure où nous comprenons la proposition lorsque nous comprenons ses constituants et que les constituants ultimes de la proposition sont des noms tenant lieu d'objet, il est pour le moins problématique que nous ne puissions en faire l'expérience et que nous ne sachions rien de leur nature. Comment pouvons-nous donc comprendre la proposition ? La réponse semble être la suivante : en tant qu'humain, nous possédons cette capacité à construire des langages sans nécessairement en comprendre les mécanismes, le langage faisant partie de l'organisme humain (*TLP* 4.002).

propriétés matérielles, mais constituent plutôt ces dernières⁶⁰. S'il est un point sur lequel le *Tractatus* est clair, c'est sur la nature essentiellement combinatoire des objets⁶¹ :

2.011 – Il est essentiel à la chose de pouvoir être une composante d'un état de choses.

2.0121 – [...] De même que nous ne pouvons absolument pas nous figurer des objets spatiaux en dehors de l'espace, ou des objets temporels en dehors du temps, de même nous ne pouvons penser *aucun* objet en dehors de la possibilité de sa combinaison avec d'autres.

Si je peux penser l'objet dans l'association qu'est l'état de choses, je ne peux le penser en dehors de la *possibilité* de cette association.

Tout objet possède un potentiel combinatoire lui étant inhérent et se définissant comme l'ensemble des combinaisons possibles dans lesquelles il peut entrer (*TLP* 2.012). Le potentiel combinatoire d'un objet est constitutif de son identité et ne peut en être détaché⁶², car toute variation de son potentiel combinatoire impliquerait un changement dans l'objet⁶³ et, comme nous l'avons vu, l'objet ne subit aucun changement. C'est donc dire que si deux objets entretiennent la possibilité d'une combinaison, celle-ci leur appartient nécessairement. Le potentiel combinatoire d'un objet est parfaitement reflété par la syntaxe du nom⁶⁴. En ce sens, la combinaison des objets *x*, *y* et *z*, dans l'état de choses *S*, n'est possible que si les noms « *x* », « *y* » et « *z* » peuvent être combinés

⁶⁰ Marion 2004, p. 55. Wittgenstein affirme en ce sens que les objets ne peuvent déterminer qu'une forme, et non pas des propriétés matérielles, ces dernières étant « formées par la configuration des objets » (*TLP* 2.0231). De prime abord, ce point semble militer contre l'idée que la variable « *F* » dans « *F(x)* » puisse dénoter un universel (par exemple « rouge »), puisque les universaux sont généralement associés à des propriétés matérielles. Cela montre essentiellement que Wittgenstein considère les propriétés matérielles courantes comme des constructions logiques susceptibles d'être analysées plus avant et ne nous dit absolument rien sur les composantes que nous révélerait cette analyse une fois menée à terme. Il serait donc possible de retrouver un dualisme ontologique au niveau de la proposition élémentaire, mais jusqu'à ce qu'une telle analyse ait été menée, impossible de l'affirmer. On remarquera que Wittgenstein souligne lui-même, en 1929, que notre compréhension des propositions élémentaires doit passer par une recherche logique portant sur les phénomènes eux-mêmes (et donc *a posteriori*). Voir (*Wittgenstein* 1929, p. 163-64).

⁶¹ Ainsi, même si les objets constituent la substance du monde, ils n'en sont pas moins incomplets (*Narboux* 2024, p. 15).

⁶² Frascolla 2007, p. 60. Ainsi, la connaissance de l'objet doit être complète, dans la mesure où connaître l'objet, c'est connaître l'ensemble de ses possibilités combinatoires (2.0123).

⁶³ Frascolla 2007, p. 61.

⁶⁴ La notion de syntaxe renvoie, chez Wittgenstein, à l'ensemble des règles régissant l'usage d'un mot. Elle détermine notamment la totalité des contextes dans lesquels un symbole peut apparaître (*Gandon* 2002, p. 173-74). Un même potentiel combinatoire intrinsèque est donc commun au nom et à l'objet qu'il nomme (*Narboux* 2024, p. 15).

dans la proposition douée de sens « *S* » et vice-versa. Cela signifie en outre qu'une modification de la syntaxe d'un nom implique une modification de sa signification⁶⁵.

Considérant l'existence nécessaire des objets, leur potentiel combinatoire et l'isomorphisme entre le langage et le monde, la totalité des situations équivaut à la totalité des combinaisons possibles entre objets :

2.0124 – Si tous les objets sont donnés, alors tous les états de choses *possibles* sont aussi, en même temps, donnés.

Cette totalité peut être obtenue en établissant, pour tout objet, l'ensemble de ses combinaisons possibles⁶⁶. Comme la syntaxe des noms reflète le potentiel combinatoire des objets, cela signifie que la totalité des combinaisons possibles entre objets correspond aussi à la totalité des propositions sensées du langage⁶⁷.

Sur ce point, je m'éloigne de l'interprétation standard qui associe l'état de choses (*Sachverhalte*) au sens de la proposition et qui considère les faits (*Tatsachen*) comme ces états de choses qui subsistent⁶⁸. J'adopte plutôt le point de vue développé par Peter Simons⁶⁹ et approfondi par Jimmy Plourde⁷⁰ selon lequel c'est la « situation » (*Sachlage*) qui, dans le *Tractatus*, est essentiellement modale, tandis que les « états de choses » renvoient plutôt aux entités complexes constituées d'objets et que les « faits » correspondent à la subsistance ou la non-subsistance d'états de choses. Selon cette position, une proposition représente son sens (une situation possible)⁷¹ et reproduit, correctement ou incorrectement, la réalité. Si le sens de la proposition *P* s'accorde à la réalité, alors la proposition reproduit un fait et celle-ci est vraie. Au contraire, si le sens de *P* ne s'accorde pas à la réalité, la proposition reproduit incorrectement la réalité et est fausse⁷².

⁶⁵ Frascolla 2007, p. 61.

⁶⁶ Frascolla 2007, p. 62. La notion de « totalité des états de choses » est aussi ce que Wittgenstein nomme l'« espace logique » (par exemple : *TLP* 1.13; 2.202 & 3.4).

⁶⁷ Frascolla 2007, p. 63.

⁶⁸ Pour un exposé des différentes thèses qui sous-tendent l'interprétation standard, voir (Plourde 2016, p. 186-88). Pour un exemple de ce type de lecture du *Tractatus*, voir (Stenius 1960, p. 29-32).

⁶⁹ Simons 1992b & 1993. Ce point de vue est aussi présenté par Marion dans (Marion 2004, p. 69-73).

⁷⁰ Plourde 2016 & 2017.

⁷¹ Plourde 2017, p. 18.

⁷² Plourde 2017, p. 21.

Je termine cette section en discutant d'un dernier aspect de la pensée de Wittgenstein qui me semble avoir exercé une influence importante sur celle de Ramsey. Comme le montre David Pears dans « The Emergence of Wittgenstein's Logical Atomism » (*Pears 1985*), l'atomisme logique développé par Wittgenstein s'inspire en partie de celui de Russell en ce qu'il considère que le vocabulaire de base de tout langage est constitué de mots qui signifient les objets auxquels ils réfèrent directement, mais s'en distingue aussi par l'adoption d'un critère de simplicité beaucoup plus strict⁷³ et par le fait que celui-ci est entièrement déduit de sa théorie du langage⁷⁴. Contrairement à ce que croyait Russell, Wittgenstein ne cherchait pas à déterminer les conditions devant remplir un langage parfait⁷⁵, ce dernier considérant le langage ordinaire comme étant déjà logiquement ordonné (*TLP* 5.5563)⁷⁶. Sa démarche consistait plutôt à mettre en lumière la logique que tout langage, y compris le langage ordinaire, doit posséder afin de pouvoir produire une image du monde⁷⁷ et c'est en ce sens que l'on peut considérer l'atomisme logique de Wittgenstein comme étant déduit de sa théorie du langage : à partir d'une réflexion sur les conditions de possibilité de tout langage, il en vient à la conclusion que le monde doit être constitué d'objets simples.

Pourtant, Wittgenstein affirme ailleurs :

4.002 – Le langage déguise la pensée. Et cela de telle sorte que l'on ne peut, d'après la forme extérieure du vêtement, déduire la forme de la pensée qu'il habille ; car la forme extérieure du vêtement est construite à de tout autres fins que celle de faire connaître la forme du corps.

⁷³ *Pears 1985*, p. 175.

⁷⁴ *Pears 1985*, p. 179.

⁷⁵ *Russell 1993*, p. 13.

⁷⁶ Wittgenstein n'a jamais été un philosophe du langage idéal : la tâche de la philosophie n'est pas, selon lui, de réformer le langage, mais bien de clarifier son usage. Sur ce point, la note 2 de Chauviré et Plaud expliquant le paragraphe 5.5563. L'idée que la langue ordinaire soit logiquement ordonnée découle de l'importance qu'accorde Wittgenstein à la notion de « symbole » (c'est-à-dire le signe physique pris avec ses règles d'usage) (*Gandon 2002*, p. 184). La « syntaxe » d'un langage réfère à l'ensemble des règles gouvernant l'usage d'un mot et les règles syntaxiques de tout langage « ajustent la structure du système à la structure de son contenu » (*Gandon 2002*, p. 176). Comme tout langage peut être traduit dans un autre au moyen de règles de traduction (*TLP* 3.343), cela signifie que tous les systèmes expressifs partagent en fait une multiplicité commune (*Gandon 2002*, p. 180).

⁷⁷ *Marion 1998*, p. 120. On constate ainsi que la description que donnait Rorty de l'approche de Wittgenstein n'est pas tout à fait exacte. L'objectif de l'analyse logique du langage, chez Wittgenstein, n'est pas de traduire une expression « fautive » du langage ordinaire dans un langage logiquement ordonné (le langage ordinaire étant lui-même déjà ordonné), mais plutôt d'en expliciter la forme logique (déjà présente, quoiqu'implicite, dans le langage ordinaire).

Nous avons vu qu'une des conditions de possibilité de l'image est l'existence d'une identité structurelle entre l'image et ce qu'elle représente. Comment, dès lors, concilier l'idée d'un isomorphisme entre le langage et la réalité avec l'idée que celui-ci « déguise la pensée » ? Les sections 4.21-4.26 sont parfois évoquées pour affirmer que Wittgenstein restreint en fait la portée de la théorie de l'image aux propositions dites « élémentaires », ces dernières étant constituées d'un assemblage de noms en combinaison immédiate (*TLP* 4.22 ; 4.221) et formant le type de propositions les plus simples (*TLP* 4.21). Or, les Hintikka montrent de façon convaincante que Wittgenstein ne limite nullement la notion d'image aux propositions élémentaires⁷⁸. Les sections 4.21-4.26 ne représentent donc pas l'opinion du philosophe, mais plutôt le problème auquel il est confronté : plusieurs des affirmations faites sur les propositions en général ne s'appliquent de manière non problématique qu'aux propositions élémentaires, mais sont beaucoup plus difficiles à concilier avec les propositions complexes⁷⁹.

Affirmer simultanément l'existence d'un langage complètement analysé et que le langage ordinaire est logiquement ordonné rend la position de Wittgenstein particulièrement inconfortable : comment maintenir la distinction entre forme analysée et forme non analysée du langage tout en affirmant l'existence d'une multiplicité logique commune entre toutes les formes expressives⁸⁰ ? Avant la publication de « *De la dénotation* » (1905), Russell considérait que la forme grammaticale d'une expression correspondait à sa forme réelle, mais l'analyse de « L'actuel Roi de France est chauve » en :

$$\exists x (Fx \ \& \ \forall y (Fy \rightarrow x=y) \ \& \ Cx)$$

lui montre que ce n'est pas le cas⁸¹. Comment, dès lors, distinguer une expression analysée d'une expression qui ne l'est pas ? Chez Russell, c'est l'accointance qui agit comme critère

⁷⁸ Hintikka & Hintikka 1986, chap. 4.

⁷⁹ Hintikka & Hintikka 1986, p. 106. L'extension du statut d'image aux propositions complexes découle de la forme générale de la proposition (*TLP* 6). Celle-ci affirme que toute fonction de vérité d'une proposition élémentaire peut être présentée comme le résultat de l'application successive d'une opération unique: le rejet ($\neg P \ \& \ \neg Q$). Comme cet opérateur est composé d'une conjonction de négation, il suffit à Wittgenstein de montrer que ces deux éléments n'altèrent pas le statut d'image pour étendre celui-ci aux propositions complexes (Hintikka et Hintikka 1986, p. 106-09). Pour une discussion détaillée de la signification de l'opération $[p, \xi, N(\xi)]$ et de sa relation avec les fonctions de vérité, voir (Marion 1998, p. 21-37).

⁸⁰ Gandon 2002, p. 113.

⁸¹ Gandon 2002, p. 114-125.

extralinguistique permettant de distinguer le simple du complexe et de maintenir la distinction⁸². Selon lui, l'absence d'une relation directe avec l'un des constituants de la proposition indique que « les propositions dans lesquelles cette chose est introduite au moyen d'une expression dénotante ne comptent pas vraiment cette chose parmi leurs constituants »⁸³.

L'étude de nombreux passages des *Carnets* montre que Wittgenstein se refusait à invoquer tout critère extralinguistique pour justifier la distinction entre langage analysé et non analysé⁸⁴. L'absence d'un tel critère enlève toute pertinence à la notion d'analyse. Nous savons que la proposition analysée doit être composée de noms référant à des objets (simples), mais nous n'avons aucune idée de la nature de ceux-ci. Or, leur existence théorique ne nous permet nullement de déterminer si une proposition est complètement analysée ou non. Comme le remarque très justement Gandon : « le langage complètement analysé n'est absolument pas, dans le *Tractatus*, un point de départ ; il ne constitue que le stade final d'un processus d'analyse que ni l'auteur, ni personne d'autre, n'a effectué »⁸⁵. La pertinence de la notion d'analyse dépend de manière importante de notre capacité à identifier ce qu'est une proposition complètement analysée.

Wittgenstein propose, dans le *Tractatus*, un critère permettant de déterminer si une proposition donnée est complètement analysée :

4.211 – Un signe du fait qu'une proposition est élémentaire est qu'aucune proposition élémentaire ne peut être en contradiction avec elle.

6.3751 – Que, par exemple, deux couleurs soient en même temps à un endroit du champ visuel, cela est impossible, et même logiquement impossible, car cela est exclu par la structure logique des couleurs.

[...]

(Il est clair que le produit logique de deux propositions élémentaires ne peut être ni une tautologie ni une contradiction. Énoncer qu'un point du champ visuel a en même temps deux couleurs distinctes est une contradiction.)

L'argument est le suivant : prenons deux énoncés portant sur un même point du champ visuel, soit « *a* est vert au temps *t* » (ou « *Va* ») et « *a* est rouge au temps *t* » (ou *Ra*). La conjonction « *Va* &

⁸² Gandon 2002, p. 120-21.

⁸³ Russell 1989, p. 217.

⁸⁴ Voir notamment (Gandon 2002, p. 126-32).

⁸⁵ Gandon 2002, p. 190.

Ra » est une contradiction, car elle ne peut jamais être vraie et dans la mesure où les propositions élémentaires sont indépendantes les unes des autres, c'est donc dire qu'au moins une des deux n'est pas élémentaire⁸⁶. Ramsey soulignait déjà, dans son étude critique du *Tractatus*, qu'il est difficile de voir en quoi une telle incompatibilité peut être une tautologie ou une contradiction formelle et qu'il s'agit là d'une faiblesse de la théorie de Wittgenstein⁸⁷. Le problème, avec ce type d'énoncés, est que leur caractère contradictoire ne peut être représenté au moyen des tables de vérité⁸⁸ et conduit Wittgenstein à leur refuser le statut de propositions élémentaires. Un nom n'est pas complexe parce que l'on « voit » qu'il est composé, mais « parce que la proposition dans laquelle il figure entretient une relation logique, non explicitement vérifonctionnelle, avec une autre »⁸⁹.

En considérant la proposition comme essentiellement bipolaire et en fondant la logique sur les tables de vérité, Wittgenstein se voit donc contraint d'accepter des propositions logiquement fausses ne revêtant pas l'apparence de contradictions. Si cela le pousse, en 1921, à déclarer que ces propositions ne sont pas complètement analysées, il affirmera dans « Quelques remarques sur la forme logique » (1929) que les énoncés de degrés ne sont pas réductibles à des contradictions du calcul des propositions et par conséquent, à abandonner la thèse de l'indépendance logique des propositions élémentaires⁹⁰. Selon Gandon, l'incompatibilité entre deux propositions n'est plus, en 1929, la marque du fait que celles-ci ne sont pas complètement analysées. Elle est plutôt « la manifestation du caractère limité et imparfait d'un langage de base qu'il faut enrichir »⁹¹. En reconnaissant la nécessité d'étendre la logique développée dans le *Tractatus*, Wittgenstein se prive en même temps du seul critère lui permettant de donner un contenu à la notion d'analyse, qu'il abandonnera au cours des années suivantes.

⁸⁶ Gandon 2002, p. 186.

⁸⁷ Ramsey 1923, p. 473/38. Wittgenstein semble n'avoir jamais vu qu'il existait en fait une solution simple à ce problème (Hintikka & Hintikka 1986, p. 123). Pour une discussion approfondie du problème de l'exclusion des couleurs, voir (Marion 1998, p. 110-128).

⁸⁸ Marion 1998, p. 111.

⁸⁹ Gandon 2002, p. 188.

⁹⁰ Wittgenstein 1929, p. 168. Voir (Marion 1998, p. 112-13). Comme le note Marion, Wittgenstein et Ramsey ont eu de nombreuses conversations en 1929 et il est possible que les critiques formulées par ce dernier aient poussé Wittgenstein à reconsidérer cet aspect de sa théorie.

⁹¹ Gandon 2002, p. 195. Wittgenstein affirme au sujet des énoncés d'incompatibilité : « C'est évidemment une déficience de notre notation que de ne pas prévenir la formation de pareilles constructions absurdes » (Wittgenstein 1929, p. 170-71).

Affirmer l'importance de l'analyse dans le contexte d'un des textes fondateurs de l'atomisme logique peut sembler futile, mais il est important de constater que Wittgenstein ne tenait aucunement cette notion pour acquise et considérait au contraire devoir la justifier et lui donner un contenu. Ultimement, c'est le critère d'indépendance des propositions élémentaires qui aura causé la perte du *Tractatus* et qui aura poussé Wittgenstein à abandonner l'idée d'un langage fondamental pour se tourner vers l'étude du langage ordinaire. Loin de la rupture souvent évoquée entre le « premier » et le « second » Wittgenstein, on remarque au contraire une certaine continuité dans les réflexions de ce dernier, et ce en dépit du changement radical qu'il opère à partir de 1929.

La lecture du *Tractatus* présentée dans ce chapitre est très russellienne, en ce sens que plusieurs idées mises de l'avant par Wittgenstein sont des réactions, positives ou négatives, aux idées de Russell. Dans le chapitre suivant, nous verrons que Ramsey récupère et développe plusieurs idées de Wittgenstein en ajoutant à celles-ci moult détails⁹². Plusieurs éléments militent en faveur d'un rapprochement entre Ramsey et Wittgenstein.

Par exemple, l'une des thèses principales que développe Ramsey dans « Les universaux » (à savoir que la distinction sujet/prédicat ne remplit pas une fonction descriptive, mais communicative et ne peut, par conséquent, servir de base à une classification fondamentale des objets)⁹³ est, elle aussi, d'inspiration wittgensteinienne. Wittgenstein affirmait que la mécanique newtonienne fournissait une description unifiée du monde, mais que celle-ci était arbitraire et qu'une autre description était tout à fait possible (*TLP* 6.341). En ce sens, « le fait que le monde peut être décrit par la mécanique newtonienne ne dit rien sur lui » (*TLP* 6.342). Dans les deux cas, l'objectif est de montrer que l'on doit éviter de tirer des conclusions ontologiques à partir du langage et que de procéder ainsi découle d'une mauvaise compréhension de la logique de notre langage⁹⁴.

L'affirmation de Ramsey selon laquelle :

La vérité est que nous ne savons rien et ne pouvons absolument rien savoir quant aux formes des propositions atomiques, nous ne savons pas si certains objets ou tous les

⁹² MacBride 2018, p. 204.

⁹³ Ramsey 1925/2003, p. 404/49.

⁹⁴ MacBride 2018, p. 207-08. Notons que Wittgenstein lui-même en arriva ultimement à considérer que la forme sujet-prédicat masquait en fait différents types de propositions et que le partage de cette forme ne nous disait absolument sur l'état du monde (Marion 1998, p. 115-117).

objets peuvent apparaître dans plus d'une seule forme de proposition atomique et il n'existe manifestement aucun moyen de décider d'une question de ce genre (Ramsey 1925, p. 417/63).

montre, une fois de plus, l'importance qu'a exercée le *Tractatus* sur sa pensée. Wittgenstein affirmait que, puisqu'on ne peut pas fournir le nombre de noms dotés d'une signification différente, nous ne pouvons pas fournir la composition de la proposition élémentaire (TLP 5.55) et, en ce sens, déclarait arbitraire « l'indication de toute forme spécifique » (TLP 5.554). Si les deux affirmations sont très proches l'une de l'autre, celle de Ramsey semble plus tranchée (« nous ne savons rien et ne pouvons absolument rien savoir »). Le fait que Ramsey ait été le premier à soulever le problème de l'exclusion des couleurs, qui a ultimement privé le *Tractatus* du seul critère de simplicité pouvant garantir la pertinence de l'analyse montre que celui-ci avait déjà, en 1925, pris la pleine mesure de l'importance de ce problème. Une fois abandonné ce critère, nous perdons toute possibilité de déterminer si une proposition est complètement analysée et, dès lors, nous ne pouvons absolument rien savoir de la composition des propositions atomiques⁹⁵.

⁹⁵ Methven 2019, p. 139-140.

CHAPITRE 3

LA CRITIQUE DE LA DISTINCTION ENTRE PARTICULIERS ET UNIVERSAUX PAR RAMSEY

3.1 Introduction

On pourrait difficilement exagérer le caractère exceptionnel du phénomène académique que fut Ramsey. Richard Braithwaite, éditeur original de l'œuvre de Ramsey et proche ami de ce dernier, affirma que sa mort prématurée « a privé Cambridge de l'une de ses gloires intellectuelles et la philosophie contemporaine de l'un de ses penseurs les plus profonds »¹. Malgré une carrière extrêmement courte, Ramsey a produit une quantité remarquable de travaux dont l'importance a longtemps été ignorée. On ne découvrit, par exemple, que dans les années cinquante que plusieurs des principes de la théorie des jeux et de la décision avaient déjà été formulés par Ramsey et ses travaux en économie furent à l'origine de plusieurs branches de la théorie économique, en dépit du fait qu'ils soient longtemps demeurés inexploités².

En mathématique, Ramsey s'est notamment intéressé à la question, posée par David Hilbert, de savoir s'il existait une méthode permettant de déterminer mécaniquement si une proposition mathématique quelconque est démontrable ou non³. En travaillant sur ce problème, Ramsey démontra un théorème (aujourd'hui appelé « théorème de Ramsey ») qui s'est avéré d'une grande importance et qui a donné naissance à une branche florissante des mathématiques⁴. Ce n'est que dans les années soixante que Carnap redécouvrit la contribution de Ramsey à la philosophie des

¹ *Braithwaite 1931*, p. ix, ma traduction.

² *Engel & Marion 2003*, p. 5-6. La philosophie de Ramsey se décline en une quinzaine d'articles dont environ la moitié ont été publiés de manière posthume. Plusieurs de ses articles sont aujourd'hui reconnus comme aux fondements de théories importantes en logique, en mathématique, en philosophie des mathématiques, en statistique, en théorie des probabilités, en sémantique, en méthode scientifique, en sciences cognitives, en économie et bien sûr, puisque c'est le sujet central de ce mémoire, en métaphysique (*Sahlin 1990*, p. 1).

³ *Sahlin 1990*, p. 182. Dans son article « Sur un problème de logique formelle » (1928), Ramsey proposa une solution pour un cas particulier du problème dans le calcul des prédicats du premier ordre, mais Alonzo Church prouva quelques années plus tard, en se fondant sur les travaux de Gödel, que le problème général était lui-même insoluble (*Sahlin 1990*, p. 182-183).

⁴ Dans les années soixante-dix, on démontra qu'une extension du théorème de Ramsey est vraie, bien qu'indémontrable à l'intérieur de l'arithmétique de Peano, devenant ainsi le premier authentique exemple mathématique d'incomplétude (*Engel & Marion*, p. 10).

sciences avec son article « Les théories » (1929) et ce n'est qu'en 1991, lorsque Nicolas Rescher et Ulrich Majer publièrent le manuscrit *On Truth* (1928), que l'on s'aperçut que Ramsey y proposait une définition de la vérité très proche de celle de Tarski⁵. Ajoutons à cela la publication en 1923, dans la revue *Mind*, d'une étude critique du *Tractatus* qui demeure à ce jour l'une des meilleures qui fut produite sur cette œuvre. Considérant son décès prématuré à l'âge de vingt-six ans, l'étendue et l'importance des travaux de Ramsey sont pour le moins renversantes⁶.

À Cambridge, l'acuité intellectuelle de Ramsey ne passa pas inaperçue auprès de ses pairs et de ses professeurs⁷. Son intérêt pour les mathématiques et la logique, ainsi que sa connaissance de l'allemand⁸ en ont fait le candidat tout désigné lorsqu'un de ses professeurs, C. K. Ogden, décida de publier une traduction anglaise du *Tractatus*⁹. Ramsey procéda à la traduction du manuscrit durant l'hiver 1921-1922 et en était à mi-chemin lorsqu'il célébra son dix-neuvième anniversaire en janvier 1922. Lorsque Wittgenstein reçut la traduction de Ramsey, il s'en déclara satisfait et affirma n'avoir aucun changement à y proposer¹⁰.

L'étude du *Tractatus* à laquelle se livra Ramsey dans le cadre de sa traduction le marqua profondément. Dans « The Nature of Propositions », un papier lu devant le Moral Sciences Club de Cambridge en novembre 1921 (probablement avant qu'il ne commence la traduction du *Tractatus*), Ramsey critique la thèse de Russell faisant des phrases des symboles incomplets. On

⁵ Ramsey y affirme notamment : « Et quelle que puisse être la définition complète [de la vérité], celle-ci doit préserver la connexion évidente entre vérité et référence, qu'une croyance "que *p*" est vraie si et seulement si *p* » (*Ramsey 1928*, p. 14).

⁶ On pourrait encore ajouter à cette liste ses travaux en probabilité, en statistique

⁷ Moore confiait que la présence de Ramsey dans ses cours le rendait très nerveux, car il sentait son jeune étudiant beaucoup plus intelligent que lui et craignait que Ramsey ne trouve dans ses travaux une absurdité grossière qui lui aurait échappé (*Misak 2020*, p. 90). Braithwaite se souvient que Ramsey, dès sa seconde année comme « undergraduate », avait acquis une d'autorité qui lui conférait souvent le dernier mot quant à la valeur réelle d'un argument donné (*Misak 2020*, p. 111). J. M. Keynes, qui était lui-même un éminent mathématicien, demandait régulièrement l'aide de Ramsey pour travailler sur certains problèmes mathématiques (et ce alors que ce dernier n'avait que dix-huit ans!) (*Misak 2020*, p. 112) et a même décrit l'un de ses articles « comme l'une des contributions les plus remarquables à l'économie mathématique jamais produite » (*Braithwaite 1931*, p. x, ma traduction).

⁸ Ramsey avait en effet gagné le « German Prize » lors de sa dernière année à Winchester College (*Misak 2020*, p. 26). Il existe une légende voulant que Ramsey ait appris l'allemand à Cambridge en une seule semaine. Sans vouloir sous-estimer les capacités de Ramsey, cela semble largement exagéré.

⁹ Dans la lettre qu'il adressa à Wittgenstein pour lui dire qu'il avait trouvé un traducteur, Ogden décrit Ramsey comme « le prodige des mathématiques de Trinity [College] » (*Misak 2020*, p. 131).

¹⁰ *Misak 2020*, p. 131-132.

ne trouve dans ce texte aucune référence à une quelconque thèse de Wittgenstein, les solutions que propose Ramsey au problème qu'il identifie chez Russell s'inspirant plutôt de la philosophie de A. N. Whitehead et plus spécifiquement de son ontologie des événements¹¹. Or, dans un second texte lu à l'automne 1922, Ramsey s'intéresse alors au processus d'induction et cite comme principal argument en faveur de la conception qu'il défend « qu'il s'agit de la seule qui soit compatible avec le reste du système de Mr. Wittgenstein ». Les références à Wittgenstein, omniprésentes dans les travaux ultérieurs de Ramsey, démontrent l'influence qu'exerça le *Tractatus* sur Ramsey¹².

Le présent chapitre sera consacré à la présentation des thèses défendues par Ramsey dans le cadre de sa critique du dualisme ontologique présentée dans « Les universaux ». Cette critique mélange philosophie du langage, de la logique et des mathématiques dans un style très technique propre à Ramsey. Si le but premier de l'article est « d'examiner s'il existe une division fondamentale des objets en deux classes, les particuliers et les universaux »¹³, il ne fait aucun doute qu'il profite aussi de l'occasion pour offrir une critique profonde de la philosophie de Russell. La critique que propose Ramsey n'a toutefois pas pour cible une théorie unifiée, mais une conception devenue dominante chez Russell autour de 1918-1919, celle voulant que les universaux soient incomplets¹⁴. Certaines conceptions de Russell, plus anciennes, sont simplement rejetées du revers de la main par Ramsey, tandis que sa plus récente est la cible d'arguments très sophistiqués. J'ai mentionné, dans le second chapitre, la nature russellienne de ma lecture de Wittgenstein. La chose est tout aussi vraie de ma lecture de Ramsey. Bien que Wittgenstein et Ramsey aient âprement critiqué Russell, il ne fait aucun doute que l'influence de ce dernier sur ses deux étudiants fut décisive.

¹¹ Ramsey 1921, p. 114-118.

¹² Voir par exemple (Ramsey 1925, p. 417/64) où Ramsey déclare que seul Wittgenstein a vu clair dans cet « embrouillamini » qu'est la théorie des universaux; (Ramsey 1926a, p. 338/69) où il entend sauver les *PM* des objections les plus sérieuses à leur égard en recourant aux travaux de Wittgenstein et (Ramsey 1927, p. 170/228) où il reconnaît avoir emprunté sa conception de la logique à Wittgenstein. De manière générale, les travaux publiés par Ramsey de son vivant se basèrent largement sur ceux de Wittgenstein (Braithwaite 1931, p. ix). L'influence ne fut cependant pas unidirectionnelle, Ramsey ayant lui aussi largement influencé Wittgenstein. Sur ce dernier point, voir (Sahlin 1997). Sahlin affirme même : « [...] Wittgenstein fut beaucoup plus influencé par Ramsey que Ramsey ne fut influencé par les travaux de Wittgenstein » (Sahlin 1990, p. 227, ma traduction).

¹³ Ramsey 1925b, p. 401/45.

¹⁴ Doherty 2012, p. 54.

Bien que l'arrière-plan théorique de la critique de Ramsey s'inspire largement des thèses du *Tractatus*, il serait erroné d'y voir le fin mot de l'histoire. Selon Ramsey (et c'est là une idée qu'il emprunte à Wittgenstein), la philosophie est une activité, non pas une doctrine : « plutôt que de répondre à des questions, elle vise seulement à soigner les maux de tête »¹⁵. Comme nous le verrons dans ce qui suit, c'est à cela qu'aboutit la démarche de Ramsey dans « Les universaux ». À la question de savoir s'il existe une division fondamentale des objets en deux classes, Ramsey ne répond ni par l'affirmative ni par la négative, mais remet plutôt en question... la question elle-même ! Pourquoi, au départ, postulons-nous le dualisme ? C'est à *cette* question que s'intéresse réellement Ramsey et sa réponse est au fond très simple : une fois comprises les raisons qui nous incitent initialement à postuler le dualisme, cette position perd toute pertinence. En ce sens, l'approche de Ramsey est essentiellement destructive : son argument vise à montrer que nous n'avons pas de bonnes raisons de présupposer un nombre déterminé de types d'entités et n'offre rien en vue de remplacer ce qui a été détruit¹⁶.

3.2 Particuliers et universaux : une distinction logique ?

L'hypothèse de départ de Ramsey est que, s'il existe une distinction réelle entre particuliers et universaux, ceux-ci doivent alors jouer des rôles logiques différents, sans quoi nous ne les distinguerions pas. Or, selon Ramsey, la caractéristique essentielle des propositions de la logique est d'être tautologiques¹⁷, c'est-à-dire des propositions nécessaires et *a priori* (leur valeur de vérité ne dépendant pas de l'état du monde). Cet intérêt pour une distinction d'ordre logique va donc de pair avec le caractère *a priori* de son argument¹⁸ dans la mesure où seules les tautologies (et les contradictions) peuvent être connues *a priori*¹⁹. Des considérations de ce genre ont certainement

¹⁵ Ramsey 1925a, p. 288/334.

¹⁶ Simons 1992, p. 150.

¹⁷ Ramsey 1923, p. 471/35. Dans la mesure où il adhère au projet logiciste, Ramsey est aussi d'avis que cette caractéristique essentielle s'applique aussi aux propositions mathématiques (Ramsey 1926b, p. 77-80).

¹⁸ Ramsey reconnaît explicitement ce point dans une note portant sur « Les universaux » et rédigée en 1926, où il affirme en outre que, contrairement à ce qu'il croyait auparavant, il lui apparaît alors possible qu'une analyse réelle (*a posteriori*) puisse révéler la vraie nature des propositions atomiques (Ramsey 1926a, p. 135/65).

¹⁹ Rappelons qu'une des caractéristiques fondamentales qu'attribue Wittgenstein aux propositions authentiques est leur contingence. Ramsey relevait ce point dans son *Étude critique du Tractatus* (Ramsey 1923, p. 473/38). Le fait de considérer la méthode philosophique comme une activité intrinsèquement *a*

contribué au rejet, par Ramsey, des distinctions d'ordre psychologique et physique entre particuliers et universaux²⁰. Si son rejet de la distinction psychologique n'a rien de surprenant (une différence entre deux actes mentaux pouvant ne correspondre à aucune différence entre leurs objets respectifs²¹), celui de la distinction physique l'est davantage considérant son ancrage dans la tradition philosophique²².

Sur la distinction spatio-temporelle des particuliers et universaux, Ramsey écrit :

Aussi important que soit ce sujet, je ne pense pas que nous ayons atteint l'essence de ce qui est en question. Car lorsque, par exemple, le Dr. Whitehead dit qu'une table est un adjectif et M. Johnson que c'est un substantif, ils ne débattent pas de la question de savoir en combien de lieux la table peut être en même temps, mais bel et bien de sa nature logique. Aussi est-ce de distinctions logiques que notre enquête doit principalement s'occuper. (*Ramsey 1925*, p. 402/46)

Cette manière de distinguer entre particuliers et universaux (que MacBride nomme « conception aristotélicienne »²³ (*aristotelian conception*)) était très en vogue à l'époque²⁴ et la balayer du revers de la main à la manière de Ramsey devait certainement demander un brin d'audace²⁵. Par exemple, Russell proposait, dans *RUP*, une distinction hybride entremêlant une conception logique fondée sur la distinction entre sujet et prédicat²⁶ avec une conception spatio-temporelle²⁷. Ce mélange des

priori prend racine, chez Wittgenstein, dans sa conception de la manière dont un signe symbolise. Comprendre une expression ne requiert pas de connaître le fait lui correspondant, mais simplement de comprendre de quoi tiennent lieu les symboles constituant l'expression dans sa forme complètement analysée (*Plourde à paraître*, p. 37). La compréhension de toute proposition est *a priori*, bien la détermination de sa valeur de vérité soit *a posteriori*.

²⁰ *Narboux 2024*, p. 20.

²¹ *Ramsey 1925b*, p. 402/46

²² En témoigne la réaction de Braithwaite qui reproche à Ramsey son mépris de cette distinction lors du symposium « Universals and the "Method of Analysis" » (1926). La distinction entre particuliers et universaux, selon Braithwaite, repose bel et bien sur les différentes relations spatio-temporelles qu'entretiennent ces entités (*Braithwaite 1926*, p. 28).

²³ *MacBride 1998*, p. 204.

²⁴ C'est notamment la position que défendait Moore contre Stout lors du Symposium « Are the Characteristics of Particular Things Universal or Particular? » (1923) (*Moore 1923*, p. 106).

²⁵ (*MacBride 1998*) propose une discussion approfondie de la possibilité et des limites de la distinction spatio-temporelle entre particuliers et universaux. Sa conclusion est qu'il faut nous méfier de nos intuitions métaphysiques ordinaires, au risque d'élaborer une métaphysique « d'homme des cavernes », une métaphysique qu'on ne peut considérer comme justifiée simplement parce qu'on la tient pour acquise (*MacBride 1998*, p. 224).

²⁶ *Russell 1911b*, p. 23-24.

²⁷ *MacBride 2018*, p. 205-206.

deux distinctions n'était pas accidentel. Russell considérait en effet la distinction logique comme supérieure, l'espace et le temps étant selon lui des caractéristiques accidentelles de notre monde, c'est-à-dire des caractéristiques dépourvues de la nécessité propre à la logique²⁸. Malgré sa supériorité présumée, Russell considérait néanmoins la distinction logique comme présupposant l'existence de la prédication en tant que relation fondamentale, ce dont il doutait²⁹. En rejetant d'une part la distinction physique et en démontrant d'autre part que l'asymétrie entre sujet et prédicat n'est qu'un dogme, Ramsey cherche manifestement à saper la distinction entre particuliers et universaux, telle que la pose Russell en 1911. Ayant rejeté la conception aristotélicienne, Ramsey entend démontrer (1) que la distinction entre particulier et universaux découle d'une asymétrie entre sujet et prédicat ; et (2) que cette différence est subjective, sans conséquence ontologique et dérive de notre symbolisme³⁰.

3.3 Une « simple caractéristique du langage »

Le premier argument que développe Ramsey vise à dépouiller la distinction sujet/prédicat de tout corrélat ontologique. Wittgenstein, dans le *Tractatus*, affirmait que la description du monde que fournit la mécanique newtonienne, malgré son efficacité, était arbitraire et qu'une autre description serait tout à fait envisageable³¹. Il y a quelque chose de similaire dans l'approche de Ramsey vis-à-vis de la distinction sujet/prédicat. Selon ce dernier, bien que cette distinction nous fournisse un système permettant de décrire efficacement l'arrangement du monde, elle ne remplit pas elle-même un rôle descriptif³². En un certain sens, Ramsey radicalise le point de vue défendu par Wittgenstein dans le *Tractatus* et avant lui par Russell dans *OD*, à savoir qu'on ne peut tenir pour acquis que la surface du langage révèle la structure profonde du corps qu'elle recouvre³³.

²⁸ Russell 1911b, p. 23.

²⁹ Russell 1911b, p. 6.

³⁰ Braithwaite 1931, p. 27.

³¹ TLP 6.341.

³² MacBride 2018, p. 207.

³³ MacBride 2018, p. 209. MacBride associe directement l'approche de Ramsey à celle de Wittgenstein, mais c'est Russell, avec sa théorie des descriptions définies qui a ouvert la voie à cette approche. Voir (Ramsey 1929, p. 263, n. 1), où celui-ci réfère à la théorie de Russell comme à « ce paradigme de philosophie ».

Cette objection vise d'abord l'usage que fait Russell de l'analyse sujet/prédicat pour soutenir la distinction entre particuliers et universaux³⁴. Selon Ramsey, l'intérêt réel de cette distinction est plutôt d'ordre communicatif. En désignant une certaine chose comme sujet, nous indiquerions à notre interlocuteur ce sur quoi porte plus particulièrement notre attention :

Or, il me paraît aussi clair que quoi que ce soit peut l'être en philosophie que les deux phrases « Socrate est sage » et « La sagesse est une caractéristique de Socrate » affirment le même fait et exprime la même proposition. Elles ne sont certes pas la même phrase ; mais elles ont la même signification [...] Laquelle de ces deux phrases nous utilisons, cela est une affaire de style littéraire, ou bien dépend du point de vue selon lequel nous envisageons le fait. Si notre centre d'intérêt est Socrate, nous disons « Socrate est sage » ; si nous discutons de la sagesse, nous pouvons dire « La sagesse est une caractéristique de Socrate ». Mais quoi que nous disions, nous voulons dire la même chose (*Ramsey 1925*, p. 404/48-49).

Ainsi, la distinction sujet/prédicat joue un rôle non pas descriptif, mais communicationnel. Selon Ramsey, on peut tout à fait envisager la possibilité d'un langage suffisamment souple au sein duquel n'importe quelle proposition pourrait être exprimée de deux manières différentes en inversant sujet et prédicat et par conséquent, aucune classification ontologique ne peut être fondée sur cette distinction³⁵. Ramsey rejette ainsi l'idée selon laquelle les fonctions d'identification (par les noms) et de caractérisation (par les prédicats) sont des fonctions distinctes devant nécessairement être assurées par des parties distinctes d'un énoncé³⁶.

Cet argument repose sur l'une des doctrines les plus importantes du *Tractatus*, à savoir que le sens d'une proposition est son accord et son désaccord avec les possibilités d'existence des faits atomiques correspondants³⁷. Suivant cette conception :

[...] plusieurs signes propositionnels différemment construits sont la même proposition, parce que, exprimant l'accord et le désaccord avec les mêmes possibilités de vérité, ils ont le même sens et sont la même fonction de vérité de propositions élémentaires (*Ramsey 1923*, p. 471/35).

³⁴ *Sommers 1982*, p. 41.

³⁵ *Ramsey 1925b*, p. 404/49. Voir aussi (*MacBride 2018*, p. 209-210) et (*Bouveresse 1984*, 104-105).

³⁶ *Narboux 2024*, p. 20.

³⁷ *TLP* 4.2 & 4.4.

Considérant que « Socrate est sage » et que « La sagesse est une caractéristique de Socrate » exprimeront à tout coup leur accord et leur désaccord avec les mêmes possibilités d'existence de faits atomiques, cela signifie que ces deux phrases expriment la même proposition ou encore, selon l'expression de Ramsey, que ces deux phrases sont deux *tokens* du même *type* propositionnel³⁸. Dans l'ensemble, cet argument vise essentiellement à mettre en doute la possibilité que le langage puisse servir de guide dans le cadre d'une enquête d'ordre ontologique³⁹. À ce sujet, Ramsey écrit :

Or, je soutiens quant à moi que pratiquement tous les philosophes, y compris M. Russell lui-même, se sont laissés abuser par le langage dans une bien plus grande mesure encore ; et que toute la théorie des particuliers et des universaux vient de ce qu'on a pris à tort pour une caractéristique fondamentale de la réalité ce qui n'est qu'une simple caractéristique du langage. (*Ramsey 1925*, p. 405/49)

Cet extrait exprime clairement la thèse du *Tractatus* selon laquelle « le langage déguise la pensée »⁴⁰. L'objectif de Ramsey dans « Les universaux » n'est donc pas de tirer des conclusions ontologiques à partir de l'analyse logique du langage, mais bien de séparer l'ontologie du langage⁴¹.

³⁸ *Ramsey 1923*, p. 468-469/32. Notons que les instances d'une proposition n'ont pas en commun leur apparence, mais un certain sens. Ramsey tire cette idée de la distinction entre « type » et « token » que l'on doit à C. S. Peirce (*Peirce 1906*, p. 506). En vertu de cette distinction, on identifiera, par exemple, une douzaine de fois le mot « le » sur la même page d'un livre, ceux-ci étant tous des instances (les tokens) d'un seul type, le mot « le ». Selon Ramsey, une proposition est un type dont les instances sont les tokens du signe propositionnel ayant en commun un certain sens.

³⁹ Dokic & Engel remarquent très justement que l'analyse que propose Ramsey de la distinction sujet-prédicat « ne nie pas, à strictement parler, l'existence des universaux, mais simplement qu'il soit sensé de les distinguer dans la réalité puisqu'il est impossible de les distinguer dans nos énoncés » (*Dokic & Engel 2001*, p. 62). Pourtant, ils affirment quelques pages plus loin : « [Ramsey] semble tenir pour acquis, avec Russell, que les distinctions ontologiques sont le reflet des distinctions logico-grammaticales » (*Dokic & Engel 2001*, p. 64), un point de vue qui est aussi partagé par (*Simons 1991*, p. 159). Cette affirmation est surprenante, car la démarche de Ramsey vise au contraire à montrer que les distinctions logico-grammaticales ne reflètent pas forcément des distinctions ontologiques. Dans le cas qui nous intéresse, Ramsey montre en fait que la distinction (logico-grammaticale) sujet/prédicat est liée à l'usage que nous faisons de ces symboles dans le contexte de communication et n'est en aucun cas le reflet d'une distinction ontologique.

Même si Ramsey affirme que son but est « d'examiner s'il existe une division fondamentale des objets en deux classes » (*Ramsey 1925b*, p. 401/45), il semble plus exact de dire qu'il vise à déterminer si cette division peut être inférée de la distinction sujet/prédicat.

⁴⁰ *TLP* 4.002.

⁴¹ *MacBride 2005a*, p. 94-102.

Cet argument, que Ramsey lui-même ne considérerait pas comme particulièrement concluant, fut critiqué par divers commentateurs⁴². Peter Simons suggère notamment que, contrairement à ce que croit Ramsey, les phrases « Socrate est sage » et « La sagesse est une caractéristique de Socrate » pourraient en fait avoir des significations différentes découlant d’engagements ontologiques distincts. Par exemple, il est naturel d’inférer de « La sagesse est une caractéristique de Socrate » que « quelque chose est une caractéristique de Socrate », il est moins clair qu’on puisse inférer de « Socrate est sage » l’existence de la propriété monadique « être une caractéristique de Socrate ». Le point de Simons est que si deux propositions impliquent des engagements ontologiques distincts, alors leur synonymie est douteuse. Il remarque en outre que le prédicat de « Socrate est sage » n’est pas « la sagesse », mais « est sage » et que celui de « La sagesse est une caractéristique de Socrate » n’est pas « Socrate », mais « est une caractéristique de Socrate, ce qui mine l’apparente symétrie entre ces deux propositions⁴³.

Kevin Mulligan propose une critique allant dans le même sens que celle de Simons. Selon lui, l’argument de Ramsey suppose que nous ayons affaire à des prédicats *monadiques* à la fois pour

(1) Socrate est sage

et pour

(2) La sagesse est une caractéristique de Socrate

soit, respectivement, « est-sage » et « est-une-caractéristique-de-Socrate ». Or si :

(3) Socrate est-sage

⁴² Ramsey 1925b, p. 404/49. Je passe en revue, dans la suite du texte, trois objections qui m’apparaissent particulièrement toucher leur cible. Une critique historiquement importante fut développée par (Geach 1950, p. 474-475), (Anscombe 1959, p. 108), (Dummett 1973, p. 63-64) et (Strawson 1974, p. 5-6). S’inspirant d’Aristote, ces commentateurs ont affirmé que l’asymétrie du sujet et du prédicat était garantie par le fait qu’on peut nier un prédicat, mais pas un nom. MacBride propose une réfutation, convaincante à mon avis, fondée sur le fait que Ramsey considérerait les fonctions contenant des négations comme des symboles incomplets. L’idée étant que la négation devrait toujours se voir assigner sa portée la plus large, c’est-à-dire sous la forme « $\neg(Fa)$ » et non pas « $\neg F(a)$ » (MacBride 2005a, p. 86-94), une conclusion à laquelle arrive aussi (Sommers 1982, p. 42-43). Voir aussi (MacBride 2018, p. 215-216). Cette critique étant réfutée, je ne m’y attarderai pas davantage.

⁴³ Simons 1992, p. 152.

présuppose qu'il y a bien un objet qui est identique à Socrate et qui est sage, cela n'est pas le cas de :

(4) La sagesse est-une-caractéristique-de-Socrate.

En effet, le prédicat « est-une-caractéristique-de-Socrate » n'a pas de structure interne qui inclurait Socrate comme objet et par conséquent (3) et (4) ne peuvent pas avoir la même signification⁴⁴.

Peter Strawson remarque pour sa part que les concepts sont organisés dans l'espace logique en groupes entretenant des relations d'incompatibilité les uns avec autres. Par exemple, « rouge », « bleu », « jaune » et « vert » sont quatre concepts se situant sur le spectre logique des couleurs et si x est rouge, alors x ne peut être bleu, jaune ou vert. Cette relation d'incompatibilité entre concepts n'a pas d'équivalent chez les particuliers. En effet, il ne semble pas exister de particuliers qui soient liés d'une manière telle que, du fait que l'un exemplifie un certain concept, l'autre ne puisse l'exemplifier simultanément. Comme si, par exemple, il existait une paire de particuliers x et y telle que, du fait que x est rouge, il s'ensuivait que y ne pouvait pas logiquement être rouge lui aussi⁴⁵. Cette distinction, qui est indéniablement d'ordre logique, me semble l'une des plus sérieuses.

Notons enfin la critique de Herbert Hochberg selon qui l'usage du prédicat « est une caractéristique de Socrate » révèle que nous reconnaissons la notion « être une caractéristique de » (au sens d'être un « prédicable ») et que Socrate ne fait pas partie des choses pouvant en caractériser d'autres⁴⁶. Ainsi, Ramsey ne sépare pas la distinction particulier/universel de celle entre « sujet » et « prédicable », que Hochberg considère comme plus fondamentale⁴⁷. Comme le remarquait

⁴⁴ Mulligan 2000, p. 12.

⁴⁵ Strawson 2004, p. 14-15.

⁴⁶ Ramsey 1925, p. 404/49. L'emploi du prédicat « est une caractéristique de Socrate » révèle qu'on reconnaît déjà la notion « d'être une caractéristique » – au sens d'« être un prédicable », ce que n'est nullement Socrate (Hochberg 2005, p. 32). Même si la sagesse apparaît à titre de sujet dans « La sagesse est une caractéristique de Socrate », c'est toujours celle-ci qui est prédiquée de Socrate, laissant indemne l'asymétrie entre « prédiqué » et « prédicable ».

⁴⁷ Hochberg 2005, p. 33. On retrouve une conception similaire chez Cook Wilson qui distingue le sujet « métaphysique » des attributs du « sujet logique » des prédicats. Cette distinction résulte d'une différence dans la relation qu'entretiennent sujet/attributs et sujet/prédicats, la première étant asymétrique et la seconde symétrique :

La relation entre le sujet et le prédicat est [...] dans un certain sens, réciproque, car ce qui est sujet d'un prédicat dans un énoncé dans un contexte peut être prédicat de ce prédicat, en tant que sujet, dans un autre, et ce qui est prédicat peut devenir sujet. Or, la relation d'un sujet à ses

Simons, le prédicat de la proposition (2) n'est pas « Socrate », mais bien « est une caractéristique de Socrate ». Or, dire de quelque chose qu'il s'agit d'une caractéristique de Socrate, c'est reconnaître implicitement que Socrate n'est pas la caractéristique de quoi que ce soit⁴⁸. Bien que la sagesse figure dans « La sagesse est une caractéristique de Socrate » à titre de sujet, les mots employés montrent qu'elle est en fait le prédicable et que Socrate est le sujet⁴⁹.

Ramsey rejette explicitement cette critique, car « “l'expression q caractérise a ” signifie ni plus ni moins que “ a est q ” »⁵⁰. Cependant, ce rejet est essentiellement fondé sur son adhésion à la théorie de l'image, théorie que nous ne sommes pas forcés d'accepter. Les propositions « x est le père de y » et « y est le fils de x » expriment, au sujet des deux mêmes individus, deux relations qui sont certainement distinctes, bien que corrélatives. Ces deux propositions s'accordent avec les mêmes possibilités de vérité : l'une et l'autre seront toujours vraies ou fausses simultanément. Pourtant, il est douteux qu'elles aient la même signification⁵¹.

Bien que ces critiques remettent sérieusement en cause l'argument de Ramsey, faisons abstraction de celles-ci et suivons Ramsey dans son raisonnement. Il est difficile de prétendre que le fait d'apparaître comme sujet ou comme prédicat soit une caractéristique essentielle des symboles « Socrate » ou « sagesse », si chacun d'eux est susceptible d'apparaître dans l'une ou l'autre de ces

attributs n'est pas réciproque. Le sujet ne peut pas être un attribut de l'un de ses propres attributs (*Cook Wilson 1926*, p. 158).

On remarquera que Cook Wilson, comme Ramsey, concevait la distinction sujet/prédicat comme essentiellement subjective, le sujet étant ce qui était conçu initialement et le prédicat étant le fait nouveau exprimé à propos du sujet (*Cook Wilson 1926*, p. 118). Bien que *Statement and Inference* (1926) fût publié un après « Les universaux » et qu'il soit donc peu probable que Ramsey ait eu connaissance des idées de Cook Wilson au moment où il écrivait son article, il est intéressant de remarquer qu'il est cité abondamment dans le manuscrit de *On Truth* (1928). Soulignons cependant que les références à Cook Wilson chez Ramsey ne concernent pas la distinction sujet/prédicat, mais plutôt ses vues sur la nature de la connaissance.

⁴⁸ *Hochberg 2004*, p. 197 & *2005*, p. 32. Affirmer qu'on pourrait prendre n'importe lequel des deux constituants comme prédicable impliquerait que la phrase « Socrate caractérise la sagesse » soit une vérité factuelle (et non pas simplement une manière étrange de dire que Platon est sage). Or, il est clair que s'il existe réellement un fait exprimé par « Socrate caractérise la sagesse », il s'agit là d'un fait différent de celui exprimé par « Socrate est sage » et que ces deux phrases, par conséquent, ne sont pas équivalentes (*Hochberg 2005*, p. 40).

⁴⁹ *Hochberg 2005*, p. 39-40.

⁵⁰ *Ramsey 1925b*, p. 416/63.

⁵¹ Je me demande dans quelle mesure la propension à définir les relations en extension a pu contribuer à brouiller, dans le langage symbolique, la distinction entre certaines relations potentiellement distinctes.

positions sans que cela change quoi que ce soit au sens de la proposition exprimée⁵². Si tel est le cas, le fait d'apparaître comme sujet ou prédicat est un trait accidentel de ces symboles⁵³ et il est fort douteux que nous puissions en tirer quelque conclusion ontologique que ce soit.

3.4 Ramsey et les universaux complexes

Ramsey poursuit sa critique en posant la question suivante : la forme sujet/prédicat s'applique-t-elle à l'ensemble des propositions ou seulement une partie de celles-ci⁵⁴ ? Nous aurions tendance, de prime abord, à considérer une phrase telle que « Ou bien Socrate est sage, ou bien Platon est stupide » comme étant de forme disjonctive et non pas prédicative. La forme sujet-prédicat s'applique certainement aux propositions « Socrate est sage » et « Platon est stupide » prises individuellement, mais ce ne semble pas être le cas de leur disjonction. Ramsey fait l'hypothèse que la chose soit possible et propose d'analyser « Ou bien Socrate est sage, ou bien Platon est stupide » comme étant constituée du sujet « Socrate » et du prédicat complexe « être sage à moins que Platon ne soit stupide ». Le défenseur des universaux complexes affirmera alors que l'expression « être sage à moins que Platon ne soit stupide » tient lieu d'un universel complexe caractérisant Socrate.⁵⁵

Ramsey considère comme fort douteuse l'existence des universaux complexes en raison des problèmes qu'entraîne leur reconnaissance relativement à l'analyse logique du langage. Suivant la théorie des universaux complexes, une proposition relationnelle de la forme aRb n'aura pas une, mais trois interprétations possibles : la première affirmant la relation R entre a et b , la seconde affirmant la possession par a de la propriété complexe d'entretenir R avec b et la troisième affirme la possession par b de la propriété complexe consistant en ce que a entretient R à son égard. Le problème apparaît lorsqu'on considère une expression telle que « la propriété d'entretenir R avec b » comme un nom propre tenant lieu dans la proposition d'une entité composant un fait. En pareille circonstance, ces trois analyses doivent être différentes, puisqu'elles font intervenir des

⁵² MacBride 2018, p. 209.

⁵³ Wittgenstein écrit : « Sont accidentels les traits qui proviennent du mode particulier de production du signe propositionnel. Sont essentiels ceux-là qui seuls permettent à la proposition d'exprimer son sens. » (TLP 3.34)

⁵⁴ Ramsey 1925b, p. 405/49-50.

⁵⁵ Ramsey 1925b, p. 405/50.

constituants distincts. Et pourtant, il doit bien s'agir de la même proposition, « car elles disent toutes la même chose, à savoir que a entretient R avec b »⁵⁶. Devant cette contradiction, Ramsey en conclut que la théorie des universaux se rend coupable d'une « trinité incompréhensible, aussi dénuée de sens que celle de la théologie »⁵⁷.

Ramsey propose un second argument, fondé sur le procédé définitionnel, renforçant le précédent⁵⁸. Cet argument prend la forme d'un dilemme. Supposons que nous stipulions

$$(1) \varphi x =_{\text{def}} aRx$$

Le défenseur des universaux complexes doit alors faire un choix. Ou bien « φ » est le nom de la propriété complexe *a-dans la relation R-avec x* ou bien elle ne l'est pas. Si « φ » est un nom, alors « φb » est une proposition prédicative affirmant la possession par b de la propriété φ . Pourtant, « aRb » est une proposition relationnelle. Les propositions ne pouvant avoir plus d'une analyse complète et ces deux analyses faisant intervenir des constituants différents (a , R et b dans le premier cas ; φ et b dans le second), cela signifie que « aRb » et « φb » ne sont pas équivalentes. Cela est pourtant absurde, car nous avons explicitement défini « φx » comme étant l'abréviation de « aRx ». Or, si le *definiens* et le *definiendum* ne sont pas équivalents, nous perdons le procédé définitionnel, car celui-ci dépend de manière essentielle de la possibilité d'interchanger les expressions impliquées. Devant cette conclusion, on peut choisir d'affirmer que φ n'est pas le nom d'une propriété complexe. Cependant, cette position n'est pas moins problématique :

[...] dans ce cas, comment cette dernière peut-elle jamais devenir l'objet de notre attention et comment pouvons-nous jamais en parler, puisque « φ », qui est son seul nom possible, n'est nullement un nom la désignant, mais une abréviation pour autre chose ? (Ramsey 1925, p. 406/51)

⁵⁶ Ramsey 1925, p. 406/50. Ramsey assume ici une thèse importante du *Tractatus*, à savoir qu'il n'y a qu'une seule analyse complète de la proposition (TLP 3.25). Voir (MacBride 2018, p. 212). Simons reproche à Ramsey, sur ce point, d'avoir suivi Wittgenstein plutôt que Frege qui accepte qu'une proposition puisse faire l'objet de multiples analyses (Simons 1992, p. 153).

⁵⁷ Ramsey 1925, p. 406/50.

⁵⁸ Ramsey 1925, p. 406/50-51. Mon exposé de cet argument reprend essentiellement celui de (MacBride 2018, p. 212).

L'admission des universaux complexes nous place donc dans une position sans issue : la perte du procédé définitionnel ou celle de la possibilité de référer à la propriété complexe⁵⁹.

L'analyse des prédicats complexes et des propositions moléculaires faisait déjà partie des difficultés soulevées par Ramsey dans son *Étude critique du Tractatus logico-philosophicus*⁶⁰. Il y soulignait alors les limites de la définition wittgensteinienne du sens de la proposition (« [...] que les choses signifiées par ses éléments (les mots) se tiennent les uns aux autres de la même manière que les éléments eux-mêmes, c'est-à-dire logiquement »), celle-ci ne permettant pas de rendre compte du sens des propositions non analysées. En effet, ce n'est que dans le cas de la proposition complètement analysée que les éléments de celle-ci sont corrélés à ceux du fait et on ne peut supposer qu'il en va de même pour les propositions non analysées. Ramsey liait déjà, à cette époque, la question des propriétés complexes et celle de la relation *definiens/definiendum* :

« [Wittgenstein] pourrait avec quelque raison plaider [que cette difficulté] résulte de l'énorme complexité du langage ordinaire, qu'on ne peut démêler *a priori*, car dans un langage parfait toutes les propositions seraient complètement analysées, *sauf dans les cas où nous aurions défini un signe comme tenant lieu d'une suite de signes simples. Comme [Wittgenstein] le dit, le signe défini signifierait alors par le biais des signes qui le définissent* (Ramsey 1923, p. 469-470/34, mes italiques).

Cet extrait est intéressant pour deux raisons : tout d'abord, Ramsey y affirme clairement que les définitions (et plus précisément les abréviations) ont un mode de signification différent de celui des propositions atomiques. Deuxièmement, dans la première moitié de la phrase qui commence l'extrait, Ramsey donne son assentiment à la possibilité que le problème des propriétés complexes soit le produit de « l'énorme complexité du langage, qu'on ne peut démêler *a priori* ». Cette remarque est importante, car elle montre que Ramsey entrevoyait déjà les risques d'une réflexion

⁵⁹ Comme le remarque très justement Narboux :

[...] soit un prédicat complexe est un nom, de sorte qu'il possède bien une signification unitaire, mais alors il ne peut pas être abrégé, car ce n'est pas un symbole complexe ; soit ce prédicat complexe n'est pas un nom, mais alors il n'existe pas de symbole simple dont la propriété complexe puisse être la signification unitaire » (Narboux 2024, p. 24).

⁶⁰ Ramsey 1923, 469-70/33-34.

naïve à partir du langage. « φ » peut être un nom, mais peut aussi être un symbole incomplet et l'on ne peut déterminer, à partir du symbole lui-même, son mode de signification réel⁶¹.

L'argument de Ramsey sur les universaux complexes a fait l'objet de nombreuses critiques, notamment de la part G. E. M. Anscombe, Peter Geach et Michael Dummett. Ceux-ci ont tous affirmé que, contrairement à ce qu'aurait affirmé Ramsey, il est tout à fait possible qu'une même proposition puisse faire l'objet de multiples analyses⁶². De manière assez surprenante, ces trois philosophes de renom ont manqué le fait que l'argument de Ramsey est une réduction par l'absurde⁶³. En effet, c'est uniquement si les prédicats complexes fonctionnent comme des noms – des noms d'universaux complexes – qu'une analyse multiple est impossible, car dans ce cas, des noms différents doivent sélectionner des entités différentes.

La fonction des expressions, contrairement à celle des noms, n'est pas de référer à une entité unique, mais de rassembler des propositions possédant un trait commun, l'expression « x est sage » permettant par exemple de rassembler les propositions « Socrate est sage », « Platon est sage », etc⁶⁴. Ramsey affirme lui-même :

[...] nous pouvons considérer comme une approximation suffisante de dire que « a a toutes les propriétés de b » constitue l'assertion commune à toutes les propositions de la forme $\varphi a \supset \varphi b$, où il n'est nullement nécessaire que φ soit le nom d'un universel, puisqu'il est simplement ce qu'il reste d'une proposition dans laquelle apparaît a (Ramsey 1925b, p. 407/52).

Et encore :

Lorsque nous écrivons « $(x).xRb$ », nous utilisons l'expression « Rb » pour rassembler l'ensemble des propositions xRb dont nous voulons asserter la vérité et c'est ici que

⁶¹ Un second reproche qu'adresse Simons à Ramsey est de ne pas distinguer propositions et faits (Simons 1992, p. 153). Cette critique est injustifiée considérant que le point qui intéresse Ramsey est précisément celui de la relation de signification qu'entretiennent différents symboles et ce qu'ils signifient.

⁶² En cela, ceux-ci se réclament tous de l'héritage de Frege qui défendait la possibilité d'une analyse multiple de la proposition. Voir (Anscombe 1959a, p. 94-96); (Geach 1975, p. 145-146) & (Dummett 1981, p. 264-266).

⁶³ Ramsey 1925b, p. 406/51.

⁶⁴ TLP 3.31-3.311. Sur ce point, voir aussi (Ramsey, 1926a, p. 343-344/75). MacBride a bien vu la vraie nature de l'argument que développe Ramsey et voit en Wittgenstein l'influence principale de Ramsey sur ce point (MacBride 2018, p. 213). C'est peut-être le cas, mais comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, on retrouvait déjà une conception analogue chez Russell depuis dès 1903, quoique moins clairement définie.

l'expression *Rb* est réellement essentielle, parce qu'elle est ce qui est commun à cet ensemble de propositions (*Ramsey 1925b*, p. 410/55).

La conception de l'expression à l'œuvre dans ces extraits est manifestement la même que celle du *Tractatus*. Ramsey n'a en fait aucun problème à décomposer une même proposition en différentes expressions, puisque l'analyse de *aRb* en termes de l'objet *a* et de la propriété relationnelle d'« entretenir *R* avec *b* » demeure incomplète et demande à être poussée plus avant⁶⁵. Comme leur rôle sémantique n'est pas référentiel, la décomposition d'une proposition en différentes expressions n'implique pas l'existence de constituants distincts⁶⁶. Ramsey considère manifestement les prédicats complexes comme des symboles incomplets appelés à disparaître suivant leur analyse.

MacBride développe une explication de cet argument mettant l'accent sur l'aversion qu'aurait éprouvé Ramsey pour les connexions brutes et inexpliquées⁶⁷. La conclusion selon laquelle la théorie des universaux complexes se rend coupable d'« une trinité incompréhensible, aussi dénuée de sens que celle de la théologie » serait motivée, d'après MacBride, « par l'appréciation lucide, de la part de Ramsey, des conséquences humiennes de la philosophie de la logique de Wittgenstein »⁶⁸. MacBride justifie cette lecture sur la base de passages tirés de « Faits et propositions » (1927) et d'un passage de « Vérité et probabilité » (1926). Il relève d'abord une critique que formule Ramsey à l'endroit de Keynes, dans « Vérité et probabilité ». Selon Keynes, il existe entre deux propositions quelconques (l'une prise comme prémisse et l'autre comme conclusion) une et une seule relation d'un certain type qu'il nomme « relation de probabilité »⁶⁹ et qu'il semble plus approprié à Ramsey de chercher « une explication de cette “nécessité” dans le modèle fourni par le travail de Wittgenstein »⁷⁰. Or, la réticence de Ramsey à l'endroit de cette conception ne semble pas tant

⁶⁵ *Ramsey 1923*, p. 469/33.

⁶⁶ Ce point semble avoir échappé à Anscombe qui manque le fait que la trinité incompréhensible dont parle Ramsey n'est générée qu'à la condition où les expressions sont prises pour des noms propres (*Anscombe 1959*, p. 95). Dummett établit pour sa part un parallèle entre l'analyse d'une proposition et l'analyse d'un pays en régions (où une telle analyse peut procéder de différentes manières, selon l'usage qui guide notre découpage), parallèle qu'il contraste avec l'analyse d'une molécule en ses éléments constitutifs (*Dummett 1981*, p. 263-264). Comme le relève MacBride, Dummett ne fournit aucune raison expliquant pourquoi nous devrions concevoir l'analyse de la proposition comme étant d'un type analogue à celle d'un pays plutôt qu'à celle d'une molécule (*MacBride 2018*, p. 213, n. 16).

⁶⁷ *MacBride 2018*, p. 214-220.

⁶⁸ *MacBride 2018*, p. 211, ma traduction.

⁶⁹ *Ramsey 1926c*, p. 56/156.

⁷⁰ *MacBride 2018*, p. 215. Cf. *Ramsey 1926c*, p. 61/160.

découler de son aversion pour les connexions inexpliquées que du fait que l'existence des relations de probabilité lui semble tout simplement douteuse. La principale critique de Ramsey (qu'il qualifie lui-même de « plus fondamentale ») est qu'il ne perçoit pas lui-même de telles relations et qu'il ne lui semble pas non plus que d'autres les perçoivent, considérant le faible niveau d'accord relativement à celles qui unissent deux propositions quelconques⁷¹. L'essence de cette critique est donc plutôt que Keynes explique la probabilité au moyen d'une relation *ad hoc* dont l'existence n'est en rien démontrée et qui, finalement, n'explique rien du tout.

Le problème, avec la lecture que propose MacBride, est que l'intérêt qu'il porte au caractère « incompréhensible » de la trinité exposée par Ramsey est l'arbre qui cache la forêt. L'intérêt principal de Ramsey dans « Les universaux » n'est pas l'ontologie, mais l'analyse du langage et, plus encore, de la manière dont différents signes symbolisent. Il n'est pas impossible que Ramsey ait effectivement éprouvé une certaine aversion pour les « connexions inexpliquées ». Nous l'avons vu dans le chapitre précédent, l'indépendance d'une proposition par rapport à toute autre proposition est le seul critère nous permettant d'affirmer qu'il s'agit là d'une proposition complètement analysée. Considérant que Wittgenstein avait déjà présenté, quatre ans plus tôt, une analyse des connecteurs logiques, il est difficile de voir en quoi Ramsey aurait pu trouver pertinent de prouver une seconde fois la thèse que Wittgenstein présente lui-même comme la *grundgedanke* du *Tractatus*. Le but premier de l'article étant de déterminer si le dualisme ontologique peut faire l'objet d'une démonstration *a priori*, il faut plutôt chercher à comprendre à quoi répond, dans le contexte de cette question, l'argument sur les universaux complexes. D'autant plus qu'il aurait été beaucoup plus naturel pour un disciple de l'atomisme logique de procéder à partir d'universaux simples et de rejeter les universaux complexes sur la base de l'analyse des connecteurs déjà proposée par Wittgenstein. En ce sens, l'explication de MacBride rend l'argument contre les universaux complexes redondant et inutile.

À mon sens, cet argument a plutôt pour fonction d'attirer l'attention sur le fait qu'un même signe peut avoir différents usages et être, en fait, différents symboles⁷². En l'occurrence, il montre de

⁷¹ Ramsey 1926c, p. 57/157.

⁷² Le problème était déjà soulevé par Wittgenstein dans le *Tractatus*, voir (TLP 3.32; 3.321 & 3.323). Cette préoccupation pour les erreurs découlant de la confusion entre un nom et un symbole incomplet est aussi

manière très concrète qu'on ne peut juger, uniquement à partir de « φx », si « φ » y figure comme nom propre ou comme expression. La première partie de l'argument (celle affirmant que l'admission des universaux concrets permet non pas une, mais trois analyses différentes) montre que l'acceptation des universaux complexes entraîne une conséquence inacceptable pour l'atomisme logique : la possibilité d'une analyse multiple de la proposition et accomplit cela à partir d'exemples tirés du langage ordinaire (la propriété d'« entretenir R avec b »).

La seconde partie de l'argument montre qu'il ne s'agit pas là d'un problème découlant simplement de l'imperfection du langage ordinaire, mais qu'il apparaît aussi dans un langage symbolique comme celui des *Principia Mathematica*. Non seulement est-il tout à fait légitime pour « φ » de signifier « aR », mais nous procédons ainsi chaque fois que nous recourons au procédé définitionnel. Considérer le mode de signification de « φ » comme celui d'un nom entraîne ou bien la perte du procédé lui-même ou l'impossibilité de référer aux propriétés complexes, deux conséquences qui sont inacceptables dans la perspective logiciste⁷³. Remarquons que l'argument relatif au procédé définitionnel vient renforcer l'argument initial impliquant les trois analyses possibles de « aRb ». Comme le soulevait Ramsey, les trois analyses ne peuvent pas être des analyses de propositions différentes, car elles disent toutes la même chose, à savoir que « aRb ». Or, le procédé définitionnel se fonde précisément sur ce principe : le *definiens* et le *definiendum* doivent exprimer la même proposition, même si leurs signes diffèrent⁷⁴.

manifeste dans *Les fondements de l'arithmétique* (Ramsey 1926b). Alors qu'il s'intéresse à l'idée selon laquelle les mathématiques seraient composées de tautologies et seraient, par conséquent, des fonctions de vérité, Ramsey affirme :

Mais ce ne sont nullement de véritables propositions : dans « $a = b$ », soit « a » et « b » sont des noms de la même chose, auquel cas la proposition ne dit rien, soit ce sont des noms de choses différentes, auquel cas elle est absurde. Il ne s'agit en aucun cas de l'affirmation d'un fait; on a l'impression qu'il s'agit d'une véritable affirmation en raison seulement d'une confusion avec le cas dans lequel « a » ou « b » n'est pas un nom, mais une description (Ramsey 1926b, p. 350/82, mes italiques).

⁷³ Dans l'introduction des *PM*, Russell affirme : « [...] on s'apercevra, dans ce qui suit, que les définitions sont ce qui importe le plus et ce qui mérite au premier titre l'attention insistante du lecteur » (Russell 1989a, p. 236).

⁷⁴ Doherty 2012, p. 85.

La légitimité du procédé définitionnel n'étant pas réellement remise en cause, « φ » possède donc un mode de signification différent de celui d'un nom :

« φ » n'est pas le nom d'un universel, mais « simplement ce qui reste d'une proposition dans laquelle apparaît a » (Ramsey 1925, p. 407/52).

C'est là la conclusion réellement importante de l'argument sur les universaux complexes : un même signe cache parfois différents symboles et l'analyse logique du langage doit prendre en compte l'usage des signes, au risque d'être bernés par leur dimension physique⁷⁵. Wittgenstein s'était d'ailleurs montré soucieux de ce danger en accordant beaucoup d'importance, dans le *Tractatus*, à la possibilité de confondre deux symboles ayant leur signe en commun⁷⁶.

C'est dans ce contexte qu'on doit interpréter l'argument sur les universaux complexes : celui d'une poursuite de la méthode d'analyse mise de l'avant par Wittgenstein et fondée sur la description des règles syntaxiques d'un symbole, celles-ci déterminant l'ensemble des contextes dans lesquels un symbole peut apparaître⁷⁷. L'explication de cet argument par MacBride demeure complètement aveugle à cette dimension. Pire encore, elle tend à « ontologiser » davantage l'approche de Ramsey en affirmant que son rejet de la théorie des universaux complexes se fonde sur son aversion des connexions inexpliquées entre diverses propriétés, alors que l'analyse de Ramsey, dans le contexte de cet argument, ne s'intéresse qu'au symbole lui-même et non pas à sa signification.

En somme, l'argument sur les universaux complexes présuppose la distinction entre signe et symbole et vise à attirer notre attention sur le fait qu'un même signe peut cacher différents symboles. Ramsey va plus loin et cherche à expliquer pourquoi la théorie des universaux complexes, malgré sa fausseté évidente, est soutenue par tant de philosophes. Il évoque deux causes à ce phénomène :

⁷⁵ Cette ambiguïté résulte de la difficulté à déterminer l'identité d'un symbole. Déterminer le type d'un symbole demande de connaître ses règles d'usage, celles-ci échappant à l'identité typographique du signe (Gandon 2002, p. 149).

⁷⁶ Gandon 2002, p. 172. Voir (TLP 3.321-3.324).

⁷⁷ Gandon 2002, p. 173. On retrouve les germes de cette conception, celle d'une analyse permettant de déterminer le type d'un signe à partir d'une description de la manière dont il symbolise, apparaît très tôt chez Wittgenstein (*Plourde à paraître*, p. 26). Cette idée est toujours vivante dans le *Tractatus*, où Wittgenstein affirme qu'il n'est pas nécessaire, méthodologiquement, de connaître la signification d'une proposition pour déterminer de quels types sont les symboles qui la constituent (*Plourde à paraître*, p. 27). Cf TLP 3.33-3.331).

Selon moi, la principale raison se trouve dans la commodité linguistique qu'elle procure ; elle nous donne en effet un objet qui est « la signification de " φ " ». Il arrive souvent que nous désirions parler de « la signification de " φ " » et il est alors plus simple de supposer qu'il s'agit là d'un objet unique, plutôt que de reconnaître que c'est une chose beaucoup plus compliquée, et que « φ » entretient une relation de signification non pas avec un seul objet complexe, mais avec la pluralité d'objets simples qui sont nommés dans sa définition. Il y a toutefois une autre raison à la si grande popularité de cette conception : c'est la difficulté toute imaginaire que l'on éprouverait par ailleurs à utiliser une fonction propositionnelle variable (*Ramsey 1925b*, p. 406-407/51).

La difficulté que nous éprouvons à saisir les multiples relations de signification qu'entretient « Φ » nous inciterait donc à traiter ce symbole comme le nom d'une entité complexe et l'usage et une fausse difficulté à utiliser une fonction variable viendraient accentuer ce phénomène. On peut affirmer que pour Ramsey, c'est avant tout une propension psychologique à nous simplifier la tâche qui nous incite à traiter « Φ » comme un nom propre, peu importe son contexte d'occurrence.

3.5 La différence ressentie : de l'incomplétude des universaux

Ramsey s'attaque ensuite à la conception que défendait Russell à l'époque de *PLA* et selon laquelle un prédicat tel que « sage » serait plus incomplet qu'un substantif tel que « Socrate »⁷⁸ :

La grande difficulté de cette théorie consiste à comprendre comment des objets d'une espèce bien déterminée peuvent être spécifiquement incomplets. En un sens, tout objet est incomplet ; car un objet ne peut apparaître dans un fait qu'en vertu de sa connexion avec un autre objet ou d'autres objets de type adéquats [...] (*Ramsey 1925*, p. 408/53.)⁷⁹

Qui signifie donc cette incomplétude propre à un certain type d'objets ? Nous l'avons vu dans le premier chapitre, le problème des propositions fausses conduit Russell à rejeter la conception du jugement comme relation dyadique pour adopter plutôt la conception du jugement comme relation multiple. Or, l'adoption de cette position entraîne avec elle le problème de l'unité de la proposition que Russell tente de résoudre par l'introduction de la notion de forme logique, notion non moins

⁷⁸ En un sens évident, un nom doit être considéré comme incomplet, car sa contribution à l'expression d'une pensée requiert qu'il soit inséré à la place d'une variable dans un modèle de construction de phrases. La difficulté à laquelle fait face Russell est de montrer comment cette incomplétude s'applique aussi aux objets (Bouveresse 1984, p. 108).

⁷⁹ Il s'agit là évidemment d'une thèse importante du *Tractatus*, à savoir que « dans l'état de choses, les objets sont rattachés les uns aux autres comme les maillons d'une chaîne » (*TLP* 2.03).

problématique que le problème qu'elle vise à résoudre. La forme, à cette époque, est externe aux choses.

Probablement sous l'influence de Wittgenstein⁸⁰, Russell modifie cette position dans *PLA* et associe alors la forme à l'élément prédicatif (et fonctionnel) de la proposition. Dans le *Tractatus*, l'inhérence de la forme aux objets permet d'éviter de postuler la forme en tant qu'entité distincte. Dans la mesure où tout objet est (au sens du *Tractatus*) incomplet, « la question devient celle de savoir s'il faut admettre que *certain*s constituants sont *plus* (ou *autrement*) incomplets que d'autres »⁸¹. Selon Russell, l'incomplétude propre aux universaux se manifeste dans la compréhension d'un prédicat, un acte plus compliqué que celle d'un nom, car comprendre un prédicat présuppose la saisie d'une forme propositionnelle⁸². On ne pourrait pas, par exemple, saisir la signification de « rouge » sans saisir celle de « *x* est rouge ». Russell en conclut qu'un prédicat ne peut apparaître dans la proposition autrement qu'en tant que prédicat et que lorsqu'un prédicat nous semble pourtant apparaître comme sujet, l'expression en question n'est pas complètement analysée⁸³.

Russell en est venu à accepter, dans la seconde édition des *PM*, la possibilité d'une fonction propositionnelle variable. Bien qu'il accepte à la fois les symboles « $\varphi!a$ » (où « φ » est variable et « a » est constant) et « $\varphi!x$ » (où « φ » est constant et « x » est variable), ces deux symboles ont des comportements différents. Là où « $\varphi!a$ » permet de rassembler toutes les propositions dans lesquelles « a » figure, « $\varphi!x$ » rassemble la classe, plus restreinte, de toutes les propositions résultant du remplacement de x par un nom (« φa », « φb », etc.)⁸⁴. Dans le premier cas, la fonction permet de rassembler des propositions de formes différentes comme « Socrate est sage » et

⁸⁰ Le fait que Russell aborde ce sujet immédiatement après avoir reconnu à Wittgenstein la paternité de la plupart des idées qu'il s'apprête à présenter milite fortement en ce sens (*Russell 1989a*, p. 364).

⁸¹ *Narboux 2024*, p. 16.

⁸² *MacBride 2018*, p. 225-226. Voir (*Russell 1989a*, p. 364-365).

⁸³ *Russell 1989a*, p. 364. Les grandes difficultés qu'engendrait la théorie de 1913, qui acceptait à la fois les relations reliant et les relations en soi semblent avoir incité Russell à réviser sa position en considérant toute relation comme reliant.

⁸⁴ *MacBride 2018*, p. 225. Comme le souligne McBride, il serait toujours possible d'introduire un nouveau signe de fonction tel que $f(\varphi)$ qui collecterait l'ensemble des propositions dans lesquelles figure « φ ». Cette solution laisse cependant en place l'asymétrie apparente entre sujet et prédicat puisqu'un nom permet alors la formation d'un seul groupe de propositions, tandis qu'un prédicat en permet deux.

« Socrate est sage à moins que Platon ne soit stupide », celles-ci étant des valeurs possibles de « $\varphi(\text{Socrate})$ »⁸⁵, alors que dans le second cas, la fonction rassemble des propositions de forme constante comme « Socrate est sage », « Platon est sage », etc. En ce sens, l'asymétrie entre sujet et prédicat tient au fait que, chez Russell, c'est la fonction qui est le véhicule de la forme propositionnelle. Ainsi, une fonction constante couplée à une variable d'individu rassemblera des propositions de formes constantes, tandis qu'une fonction variable couplée à une constante d'individu rassemblera des propositions de formes variables⁸⁶.

La démarche de Ramsey consiste à expliquer la différence ressentie entre particuliers et universaux à partir du comportement différent que manifestent les fonctions d'individus et les fonctions élémentaires de fonctions d'individus⁸⁷. Ramsey avait remarqué un parallélisme entre les comportements de « Socrate » et de « sage » dans le langage ordinaire et entre ceux de « $\varphi!a$ » et de « $\varphi!x$ » dans le symbolisme de Russell (chacune de ses paires de signes permettant la formation d'ensembles similaires de propositions)⁸⁸ :

⁸⁵ La mauvaise compréhension que développe Anscombe de l'argument contre les universaux complexes l'a conduite à développer une mauvaise compréhension de celui dont nous discutons à présent. Anscombe affirme : « Ainsi, nous n'avons nul besoin de suivre Ramsey qui affirme que l'expression « Socrate » ne peut être utilisée pour collecter un domaine [de propositions] qui inclurait, par exemple, « Socrate est sage et Platon ne l'est pas » (*Anscombe 1959*, p. 96). Ramsey affirme bien au contraire qu'une expression telle que « Socrate » permet d'assembler un domaine de proposition, celui de toutes les propositions où figure « Socrate » (et qui inclut donc celle qu'Anscombe cite en exemple). Ensuite, l'idée que Ramsey ait affirmé une telle chose *en raison* de son rejet des universaux complexes ne tient pas la route, noms et expressions ayant des fonctions différentes.

⁸⁶ À ce propos, Russell écrit : « La différence entre une fonction d'individu et une fonction de fonction élémentaire d'individus, est que, dans le premier cas, le passage d'une valeur à une autre s'effectue en faisant la même affirmation sur différents individus, tandis que dans le second, il s'effectue en faisant différentes affirmations sur le même individu » (*Russell 1925*, p. xxix, ma traduction).

⁸⁷ *MacBride 2018*, p. 225-226. J'ai déjà mentionné que la manière dont Russell concevait la fonction $\varphi!a$ limitait les ensembles de propositions que celle-ci permet de construire aux propositions de la forme « a est sage », « a est juste », etc., et rendait impossible la formation de certaines classes de propositions pourtant incluses dans la signification des quantificateurs logiques. Comme le souligne Marion, Ramsey cherchait à permettre la prise en compte de davantage de classes par le logicisme (*Marion 1998*, p. 61) et l'introduction de fonctions variables constitue une avancée en ce sens. Cette avancée permit à Ramsey un traitement de l'identité échappant aux critiques qu'adressait Wittgenstein à Russell sur ce point, en définissant l'identité comme une équivalence entre fonctions en extension, ces dernières étant des fonctions variables avec arguments variables (*Ramsey 1926b*, p. 377-378/113-114). Pour un exposé de ce traitement de l'identité, voir (*Marion 1998*, p. 62-64). La position de Ramsey a fait l'objet d'autres critiques de Wittgenstein (*Marion 1998*, p. 64-66).

⁸⁸ *MacBride 2018*, p. 226.

Ainsi, tandis que Socrate ne donne qu'un seul groupe de propositions, sage en donne deux : l'un analogue à celui qui est donné par Socrate, étant le groupe de toutes les propositions dans lesquelles apparaît sage, et l'autre étant un groupe plus restreint de propositions ayant pour forme « *x* est sage » (*Ramsey 1925b*, p. 56).

Selon Ramsey, il ne peut s'agir là d'une coïncidence et cette conviction l'incite à faire l'hypothèse que les locuteurs du langage ordinaire fonctionnent avec la même asymétrie à l'esprit (sans en être nécessairement conscient) ⁸⁹ :

Voilà qui explique manifestement la différence que nous ressentons entre Socrate et sage, différence que M. Russell explique en disant que dans le cas de sage, il nous faut introduire une forme propositionnelle (*Ramsey 1925b*, p. 56).

Ramsey en conclut donc que la différence ressentie entre les symboles « Socrate » et « sage » doit découler de celle entre fonctions variables et fonctions constantes. Là où l'expression « Socrate » nous incite à la compléter d'une manière ou d'une autre pour former une proposition, l'expression « sage » nous suggère, en plus, une manière particulière de compléter cette dernière, celle de ses occurrences comme prédicat. L'incomplétude associée aux prédicats résulterait du fait que ceux-ci suggèrent, non pas une, mais deux manières de la compléter⁹⁰.

Soulignons (comme le fait Ramsey) que « Socrate est sage » n'est pas une proposition atomique et que « Socrate » et « sage » ne sont pas d'authentiques noms d'objets, mais des symboles incomplets⁹¹. Cela signifie d'une part que la différence ressentie ne concerne pas deux types d'objets, mais deux types de symboles (ou de constructions logiques) et, d'autre part, qu'il nous faut à présent déterminer si cette différence est la conséquence d'une distinction logique⁹². Or, on ne peut simplement déduire, sans une analyse plus poussée, qu'à une distinction entre deux symboles incomplets correspond une distinction analogue entre objets, car seule une analyse logique peut révéler la contribution sémantique d'un symbole incomplet. La question qui se pose est donc de savoir si la différence relevée est bien réelle :

⁸⁹ *Ramsey 1926d*, p. 26.

⁹⁰ *Bouveresse 1984*, p. 109. Voir aussi (*Narboux 2024*, p. 28).

⁹¹ *Bouveresse 1984*, p. 110. *Ramsey 1925b*, p. 409/54. La notion d'objet qui est ici en cause est celle du *Tractatus* : « Et d'après Wittgenstein, avec qui je m'accorde sur ce point, tel est le cas de tout autre exemple qu'on pourrait suggérer, puisque nous n'avons une connaissance directe ni d'objets authentiques ni de propositions atomiques, mais les inférons simplement en tant que présupposés par d'autres propositions » (*Ramsey 1925b*, p. 409/54-55).

⁹² *Doherty 2012*, p. 87.

En d'autres termes, ne pouvons-nous pas faire avec « Socrate » ce que nous faisons avec « sage » et utiliser cette expression pour réunir un ensemble de propositions qui soit plus restreint que l'ensemble total dans lequel elle apparaît ? Est-ce impossible ou bien est-ce simplement que nous ne le faisons jamais dans les faits ? (*Ramsey 1925b*, p. 56.)

S'il est logiquement possible, pour nous, de faire avec « Socrate » ce que nous faisons avec « sage », cela signifiera que l'asymétrie entre ces deux types de symboles est contingente et non pas logique.

Selon Ramsey, il serait possible de rassembler, à partir de l'expression « Socrate », un ensemble de propositions plus restreint que l'ensemble total, pour autant qu'on introduise dans notre symbolisme des variables de propriétés permettant de discriminer plus finement entre ces dernières, de manière à créer un ensemble de propositions correspondant à « Socrate est q ». Pour ce faire, Ramsey s'inspire d'une nouveauté introduite par Russell dans la seconde édition des *PM*. Russell y suggérerait que les propositions atomiques pouvaient être classées selon l'ordre suivant : $R_1(x)$, $R_2(x, y)$, $R_3(x, y, z)$, etc.,⁹³ toute proposition atomique étant ou bien de forme monadique (les valeurs de « R_1 » étant des noms de qualités), ou bien dyadique (les valeurs de « R_2 » étant des noms de relations dyadiques), etc. Or, « R_1 » est précisément le symbole recherché, puisque la fonction variable « $R_1(a)$ » rassemble l'ensemble des propositions de la forme « Fa », « Ga », etc. :

Nous pourrions alors former avec « Socrate » deux ensembles de propositions, tout comme nous le pouvons avec « sage ». Nous aurions l'ensemble élargi des propositions dans lesquelles apparaît « Socrate », ensemble dont nous disons qu'il affirme des propriétés de Socrate. Mais nous aurions également l'ensemble plus restreint qui affirme des qualités de Socrate. Ainsi, à supposer que la justice et la sagesse soient des qualités, « Socrate est sage » et « Socrate est juste » appartiendraient à l'ensemble restreint et seraient des valeurs de « Socrate est q ». En revanche, « Socrate n'est ni sage ni juste » n'affirmerait pas une qualité de Socrate, mais uniquement une caractéristique ou propriété complexe, et serait uniquement une valeur de la fonction « φ Socrate », et non « Socrate est q » (*Ramsey 1925b*, p. 411/56-57).

Comme le remarque Narboux, en généralisant la distinction entre les occurrences primaires et secondaires d'un symbole incomplet, Ramsey montre qu'elle permet de former, pour un substantif,

⁹³ *Russell 1925*, p. xv & p. xix.

un ensemble restreint de propositions de la forme « Socrate est q » d'une manière analogue à ce que nous faisons avec « x est sage »⁹⁴.

En démontrant qu'un nom peut déterminer deux groupes de propositions, Ramsey démontre que même si cette distinction se révélait dans les propositions atomiques (ce dont nous n'avons par ailleurs aucune idée), elle n'en demeurerait pas moins contingente, car il serait toujours possible de procéder comme le suggère Ramsey. Cette distinction entre propriétés et qualités ne s'applique toutefois qu'au cas des propositions atomiques :

En revanche, lorsque a est une construction logique et φa une proposition complexe dont nous ne connaissons pas l'analyse, il est difficile de savoir ce que l'on pourrait bien vouloir dire en demandant si φ est simple et en l'appelant, le cas échéant, une qualité (*Ramsey 1925b*, p. 412/58).

Remarquons que l'introduction des variables de prédicat « R_1 », « R_2 », etc. ne neutralise pas complètement l'argument fondé sur l'idée que sujet et prédicat permettraient la formation d'ensembles différents de propositions. En l'effet, l'expression « Socrate » permet désormais la formation de plusieurs groupes restreints de propositions, alors qu'un adjectif tel que « sage » n'en permet que deux, laissant ainsi en place l'asymétrie entre ces deux types d'expressions⁹⁵. La distinction entre substantif et adjectif tirant nécessairement son origine d'une différence entre symboles incomplets, Ramsey suggère une manière analogue de procéder avec ceux-ci⁹⁶.

La solution de Ramsey consiste à associer le groupe restreint des propositions générées par « Socrate », non pas à une distinction plus fine des différents types de prédicats, mais aux cas où ce symbole a une occurrence primaire⁹⁷ :

⁹⁴ *Narboux 2024*, p. 29-30.

⁹⁵ *MacBride 2018*, p. 226-227.

⁹⁶ *Bouveresse 1984*, p. 110.

⁹⁷ Une expression a une occurrence secondaire lorsqu'elle figure dans une proposition p , qui est elle-même constituante d'une proposition plus large (*Russell 1989a* p. 214). Pour reprendre l'exemple de Russell, « Scott » aura une occurrence primaire dans la proposition « Scott était l'auteur de *Waverly* », mais aura une occurrence secondaire dans « George IV voulait savoir si Scott était l'auteur de *Waverly*, car « Scott » apparaît alors dans une proposition (« Scott était l'auteur... ») contenue dans une proposition plus large (« George IV voulait savoir si... »). Le fait de négliger la distinction entre occurrences primaires et secondaires nous inciterait « à traiter toutes les propositions dans lesquelles figure « Socrate » comme énonçant quelque chose à propos de l'individu Socrate plutôt qu'à propos de ce qui est dénoté par le reste de la proposition » (*Bouveresse 1984*, p. 111).

Prenons un symbole incomplet « α » quelconque, qu'on ne définira pas isolément mais en conjonction avec un symbole x d'une certaine espèce. Ainsi pouvons-nous définir αx comme signifiant aRx . Ce symbole incomplet « α » nous donnera alors deux domaines de propositions : le domaine de αx , obtenu en le complétant de la manière indiquée dans sa définition, et le domaine général des propositions dans lesquelles α apparaît [...] (*Ramsey 1925*, p. 412/58.)

Les noms du langage ordinaire ne sont donc pas aussi versatiles que le laissaient croire les variables de prédicats introduites par Russell puisque ces expressions ne forment, finalement, que deux domaines de propositions : le domaine restreint (qui correspond aux occurrences primaires du symbole) et le domaine général (qui correspond aux occurrences secondaires du symbole). Nous avons ainsi une caractérisation du symbole incomplet « Socrate » tout à fait comparable de celle de « sage »⁹⁸ :

[...] dans le cas des symboles incomplets, la distinction fondamentale n'est pas entre substantifs et adjectifs mais entre occurrence primaire et occurrence secondaire et [un] substantif est simplement une construction logique dont nous manquons à distinguer les occurrences primaires et secondaires (*Ramsey 1925*, p. 413/59).

Le fait que nous manquions à distinguer les occurrences primaires et secondaires de certains symboles, mais que nous le faisons de manière effective pour d'autres n'est en rien une propriété intrinsèque de ces symboles, mais plutôt une propriété subjective dépendant d'« éléments communs à tous les esprits et à tous les buts humains »⁹⁹. Ainsi donc, toute expression du langage ordinaire est incomplète, car toutes véhiculent la forme des propositions dans lesquelles elles ont leur occurrence primaire¹⁰⁰. L'argument de Russell selon laquelle « Socrate » pourrait figurer seul, alors que « sage » nécessiterait une forme propositionnelle s'effondre : « Socrate » suggère tout autant une forme propositionnelle que ne le fait « sage », celle de ses occurrences primaires. S'il est possible, pour les noms courants désignant les objets matériels, de distinguer deux domaines de propositions, cela signifie selon Ramsey que tous les symboles incomplets sont en fait des adjectifs et que les substantifs ne sont finalement que des symboles incomplets pour lesquelles nous ne distinguons pas occurrences primaires et secondaires¹⁰¹.

⁹⁸ Bouveresse 1984, p. 112.

⁹⁹ Ramsey 1925b, p. 413/59.

¹⁰⁰ MacBride 2018, p. 228.

¹⁰¹ Ramsey 1925b, p. 412/58.

3.6 Whitehead : une ontologie des événements

Je me permets ici une digression afin de traiter brièvement de l'ontologie développée par Whitehead au tournant des années vingt. Whitehead aurait largement mérité qu'un chapitre entier lui soit consacré, mais cela était impossible, faute d'espace. Je me contenterai donc d'exposer la partie de sa philosophie nécessaire à la compréhension de l'usage que fait Ramsey de ces idées. Ce dernier, tout au début de « Les universaux », mentionne que les objets matériels sont décrits par Whitehead comme de « véritables adjectifs aristotéliens » (*true Aristotelian adjectives*). Qu'est-ce que cela signifie ?

Whitehead s'est efforcé, au cours de sa carrière, de développer une métaphysique s'accordant à l'expérience sensible¹⁰² et permettant de faire sens des succès des sciences naturelles¹⁰³. Un concept philosophique dont Whitehead s'est montré très critique est celui de « substance » développé par Aristote :

L'acceptation incontestée de la logique aristotélienne a induit chez nous une tendance, maintenant bien enracinée, à postuler un substrat à tout ce qui est révélé dans la perception sensorielle, à savoir, chercher sous ce dont nous sommes conscients pour y trouver la substance, au sens de « chose concrète ». C'est là l'origine de la conception scientifique moderne de la matière et de l'éther, celles-ci sont le résultat de cette habitude insistante de postulation (*Whitehead 1920*, p. 18, ma traduction).

Cette tendance à postuler quelque chose « derrière » la perception nous aurait poussés à chercher une substance fondamentale ne pouvant être prédiquée d'autres choses et, plus largement, à développer une métaphysique fondée sur la distinction substance/attributs et sur le modèle de la prédication¹⁰⁴. Au sujet de la prédication, Whitehead écrit :

¹⁰² La nature, chez Whitehead, est soigneusement distinguée de la pensée. La nature est ce que nous observons dans la perception et « la perception sensible a en elle un élément qui n'est pas de la même nature que la pensée » (*Whitehead 1920*, p. 3). La nature est, en ce sens, indépendante de la pensée, bien que Whitehead reconnaisse néanmoins un rôle à la pensée dans la perception (*MacBride 2018*, p. 118).

¹⁰³ *MacBride 2018*, p. 116.

¹⁰⁴ *Whitehead 1920*, p. 18-19. Le concept scientifique de « matière » est, selon Whitehead, l'aboutissement de cette tendance à réfléchir en termes de substances et d'attributs (*Whitehead 1920*, p. 16-21) & (*MacBride 2018*, p. 125). À proprement parler, une ontologie qui admet les substances et les propriétés peut très bien permettre les événements, ceux-ci étant alors conçus comme l'instanciation d'une propriété par une

Personnellement, je pense que la prédication est une notion confuse (*muddled notion*) qui confond de nombreuses relations différentes sous une forme de discours commune et commode (*Whitehead 1920*, p. 18, ma traduction).

La notion de « prédication » étant corrélatrice à celle de « substance », cette dernière partage avec la prédication son caractère confus et ambigu¹⁰⁵.

C'est notamment parce qu'il cherchait à ajuster son ontologie à la perception sensible que Whitehead rejette la notion de substance :

Ce n'est pas la substance qui est dans l'espace, mais les attributs. Ce que l'on retrouve dans l'espace, c'est le rouge de la rose, l'odeur du jasmin et le bruit du canon (*Whitehead 1920*, p. 21, ma traduction)

Quelques lignes plus loin :

[...] si vous choisissez – à tort, à ce que je crois – d'interpréter notre expérience de la nature comme la conscience des attributs des substances, cette théorie nous empêche de trouver des relations directes analogues entre les substances telles que celles révélées dans notre expérience. Ce que nous trouvons, ce sont des relations entre les attributs des substances (*Whitehead 1920*, p. 21, ma traduction).

L'absence d'une perception de la substance rend l'existence de cette dernière particulièrement douteuse aux yeux de Whitehead. Le rejet de la notion de substance implique de renoncer aussi à la prédication et d'expliquer autrement les différentes relations auparavant rassemblées sous cette notion.

En lieu et place d'une métaphysique fondée sur la distinction substance/attributs, Whitehead propose une ontologie tout à fait originale fondée sur la notion d'événements :

Rien de tel que la nature à un instant [précis] n'est postulé par la conscience sensorielle (*sense-awareness*). Ce que la conscience sensorielle apporte à la connaissance, c'est la nature à travers une période (*Whitehead 1920*, p. 57).

substance pendant un certain intervalle. Considérant que Whitehead rejette fermement la notion de substance, sa position peut être décrite comme une forme de nominalisme tropiste (*Mulligan 2000*, p. 18).

¹⁰⁵ *Whitehead 1920*, p. 19.

Un « moment » correspond à l'ensemble de la nature à un instant donné, est dépourvu de toute extension temporelle et n'a aucune durée¹⁰⁶. Un moment est donc une limite de laquelle nous nous approchons en concentrant notre attention sur une durée minimale, mais que nous n'atteindrons jamais, la nature étant fondamentalement processuelle¹⁰⁷ et passagère.

Contrairement aux moments, les événements ont une durée. Tout événement est constitué d'une infinité d'événements auxquels il s'étend et entre lui-même dans la constitution d'une infinité d'événements s'étendant à lui¹⁰⁸. Par exemple, l'événement que constitue le déplacement d'un corps du point *a* au point *c* en passant par le point *b* s'étend sur l'événement que constitue le déplacement de ce même corps du point *a* au point *b*. Du fait de leur nature intrinsèquement temporelle, aucun événement ne peut se reproduire :

[...] La récurrence d' un instant de temps viole toute notre conception de l' ordre temporel. Les instants passés sont passés et plus jamais ne seront (*Whitehead 1920*, p. 35, ma traduction).

Aussi similaire qu'un événement soit d'un autre événement, il n'en restera pas moins distinct¹⁰⁹. Remarquons que Whitehead conçoit la notion d'« événement » d'une manière large qui inclut la « vie » des objets. Ainsi, une table est un objet, mais la « vie » de cette table (la période durant laquelle elle existe) est un événement.

Le caractère unique et non récurrent des événements pose un problème d'ordre épistémique : comment expliquer la possibilité de la connaissance dans ce contexte¹¹⁰ ? Whitehead résout ce problème en affirmant que toute connaissance naturelle prend sa source dans ce qu'il nomme des « jugements de constance » (*judgments of constancy*), jugements fondés sur une comparaison entre circonstances s'étant produites à différents moments et différents endroits¹¹¹. De tels jugements constituent donc une forme de reconnaissance de similitudes dans la nature¹¹². Or, les événements

¹⁰⁶ *Whitehead 1920*, p. 57.

¹⁰⁷ *Whitehead 1920*, p. 53 & *1922b*, p. 4.

¹⁰⁸ *Whitehead 1920*, p. 59. Voir aussi (*MacBride 2018*, p. 122). Une conséquence de ce point est qu'il n'y a pas d'événement minimal ou maximal.

¹⁰⁹ *Whitehead 1919*, p. 61-62.

¹¹⁰ *MacBride 2018*, p. 123.

¹¹¹ *Whitehead 1919*, p. 55-56.

¹¹² *Whitehead 1920*, p. 143.

étant les constituants ultimes de la conscience sensorielle, comment pouvons-nous (re)connaître quoi que ce soit si le monde est constitué d'éléments uniques et non récurrents ?

Ce sont les objets qui, chez Whitehead, demeurent constants à travers la suite des événements¹¹³ et peuvent faire l'objet de la reconnaissance :

Les objets transmettent les [éléments de] permanences reconnues dans les événements, et sont reconnus comme identiques en différentes circonstances ; c'est-à-dire qu'un même objet est reconnu comme lié à divers événements (*Whitehead 1919*, p. 62-63).

Les objets sont les éléments de la nature qui ne passent pas. La conscience d' un objet en tant que facteur ne partageant pas le passage de la nature est ce que j'appelle la « reconnaissance » (*Whitehead 1920*, p. 92).

Les objets sont les « ingrédients » qui caractérisent les événements et nous permettent de diviser la nature en différentes parties¹¹⁴. D'un point de vue matériel, l'objet *A* est situé dans l'événement *E* et l'événement *E* est la situation de l'objet *A*. Whitehead nomme « ingression¹¹⁵ » la relation générale qu'entretiennent les objets avec les événements, relation qui possède différents modes. Différents types d'objets possèdent des modes d'ingression différents, mais un même objet peut aussi avoir différents modes d'ingression en fonction du type d'événement qu'il caractérise¹¹⁶. C'est en fonction de ces différentes manières d'intervenir dans un événement que les objets sont dits caractériser ceux-ci¹¹⁷.

Trois principaux types d'objets sont reconnus chez Whitehead : les objets des sens (des couleurs, des sons, etc.), les objets perceptuels (les objets matériels de la vie quotidienne) et les objets

¹¹³ *Stebbing 1924-25*, p. 306.

¹¹⁴ *Whitehead 1920*, p. 144.

¹¹⁵ Je conserve ici l'usage du terme anglais « ingression », car s'agit d'un terme technique et faute d'un terme équivalent en français. L'expression francophone qui s'en rapprocherait le plus de « *mode of ingression* » serait « mode d'entrée ».

¹¹⁶ *Whitehead 1920*, p. 144-145.

¹¹⁷ *Whitehead 1920*, p. 18-19. De manière intéressante, Whitehead utilise le caractère récurrent des objets pour offrir une réponse au problème de l'induction posé par Hume. Selon lui, un objet perceptuel (par exemple : une chaise) produit une sorte de champ de force (*field of force*) qui se déverse dans le futur et exerce une forme de contrôle sur celui-ci. C'est ce contrôle qui nous permet de faire des prédictions sur le futur (*Whitehead 1922b*, p. 17) & (*MacBride 2018*, p. 127).

scientifiques (les objets théoriques tels que des atomes, des quarks, etc.)¹¹⁸. Un objet de la perception comme le vert aura ainsi un mode d'ingression différent de celui d'un objet perceptuel tel qu'un brin d'herbe relativement à l'événement qu'est la vie de ce brin d'herbe :

Ainsi, dans un sens, un brin d'herbe est un caractère ou une propriété qui peut être prédiqué de la situation, et dans un autre sens, le vert est un caractère ou une propriété du même événement qui est aussi sa situation. De cette façon, la prédication des propriétés masque des relations radicalement différentes entre les entités (*Whitehead 1920*, p. 12-13).

Si le propre d'un objet est d'être « situé » dans un événement, la « manière » dont celui-ci est situé varie davantage que ne le laisse croire le langage, la forme « *A* est situé en *E* » s'appliquant tout aussi bien au vert qu'au brin d'herbe, mais de manière différente.

Les objets étant des caractéristiques d'événements et les événements étant eux-mêmes constitués d'un nombre infini d'événements et entrant eux-mêmes dans la constitution d'un nombre infini d'autres événements, cette conception remet sérieusement en question l'idée que les objets matériels soient situés à un endroit unique de l'espace à un moment donné :

La confusion principale entre les objets et les événements est véhiculée par le préjugé qu'un objet ne peut se trouver qu'à un seul endroit à la fois. C'est une propriété fondamentale des événements ; chaque fois que cette propriété apparaît comme appartenant de manière axiomatique à une entité physique, cette entité est un événement (*Whitehead 1919*, p. 65).

Enfin, donc, nous sommes conduits à admettre que chaque objet est, en un sens, un ingrédient à travers la nature (*throughout nature*) ; bien que son ingression puisse être quantitativement non pertinente dans l'expression de nos expériences individuelles (*Whitehead 1920*, p. 93).

Le caractère récurrent des objets est lié, chez Whitehead, avec l'idée que ceux-ci entretiennent des relations d'ingression avec toute une variété d'événements¹¹⁹. La conséquence de cette conception est une forme de relativisme radical où tout ce qui est le cas est relatif à toute autre chose qui est aussi le cas¹²⁰.

¹¹⁸ *Whitehead 1920*, p. 149. Voir aussi (*MacBride 2018*, p. 124). Ces trois types d'objets sont considérés comme particulièrement importants par Whitehead, mais il existe selon lui un nombre indéfini de types d'objets.

¹¹⁹ *MacBride 2018*, p. 123.

¹²⁰ *MacBride 2018*, p. 127.

Comme je l'ai mentionné, Whitehead considérait comme particulièrement importants trois types d'objets : les objets des sens, les objets perceptuels et les objets scientifiques. Dans *The Concept of Nature*, Whitehead affirme que ces trois types d'objets forment une « hiérarchie ascendante » dont la base est constituée d'objets des sens (ceux-ci ne présupposant aucun autre type d'objets) et considère les objets perceptuels comme des associations d'objets des sens¹²¹. Whitehead reconnaissait ainsi que nous n'avons aucune appréhension de l'objet perceptuel, autrement qu'à travers les objets des sens. Or, il affirme en outre que ces derniers entretiennent une relation de situations multiples avec divers événements : l'événement fournissant la localisation de l'objet en question, l'événement perceptif de l'objet des sens (fournissant la localisation du corps de l'observateur) et l'événement constituant les conditions d'observation. En ce sens, les objets des sens entretiennent une relation de dépendance logique à l'événement perceptif¹²². Comment, dès lors, corrélér de manière fiable l'objet des sens (et ses multiples situations) à l'objet perceptuel, de manière à éviter un relativisme absolu ? Ce problème a ultimement conduit Whitehead à abandonner l'idée que les objets perceptuels soient constitués d'objets des sens pour adopter la théorie du contrôle¹²³.

Autour de 1922, Whitehead change son fusil d'épaule et affirme :

Un tel objet est plus que sa couleur, plus que son toucher, et plus que notre sensation de sa résistance lorsqu'on le pousse. L'objet, pris tout au long de son histoire, est un facteur permanent conditionnant les adjectifs de l'apparence, et c'est un facteur qui est largement indépendant de sa relation avec d'autres faits contingents (*Whitehead 1922a*, p. 73).

L'objet perceptuel n'est alors plus défini en termes d'objets des sens¹²⁴, mais devient un authentique ingrédient d'événement exerçant une forme de contrôle sur l'ingression des objets des sens lui étant associés¹²⁵. Les objets perceptuels sont toujours considérés comme récurrents (parce

¹²¹ *Whitehead 1920*, p. 95-96. Il s'agit là d'une conception très similaire à celle développée par Russell qui définissait la chose comme étant la classe de ses apparences.

¹²² *Whitehead 1920*, p. 97-98 & *Stebbing 1926*, p. 199.

¹²³ *Stebbing 1926*, p. 202-203.

¹²⁴ *Stebbing 1926*, p. 199.

¹²⁵ MacBride 2018, p. 126. Les objets des sens étant alors associés à un objet perceptuel, l'ingression des premiers doit être contrôlée par les seconds afin de pouvoir donner à la perception un ancrage dans la réalité

qu'ils caractérisent un nombre infini d'événements), mais entretiennent désormais une forme de combinaison binaire avec chacun des événements individuels qu'ils caractérisent :

Un adjectif marque une rupture de la relativité par la simplicité même de la relation à deux termes qu'il implique. La découverte de ces adjectifs manquants est la tâche des sciences naturelles (*Whitehead 1922a*, p. 28-29).

C'est cette relation binaire de caractérisation qui conduit Whitehead à considérer les objets comme de « véritables adjectifs aristotéliens » omniprésents (*pervasive*) dans la nature¹²⁶. L'omniprésence de l'objet perceptuel signifie qu'il est un adjectif de n'importe quelle extension temporelle de l'événement qu'il caractérise¹²⁷.

Revenons-en maintenant à Ramsey. La conclusion de la section précédente était que Ramsey envisage tout symbole incomplet comme un adjectif (c'est-à-dire comme déterminant potentiellement deux domaines de propositions distincts), mais qu'il en existe certains pour lesquels nous ne faisons pas cette distinction. En vertu de l'ontologie de Whitehead, un objet *A* aura une occurrence primaire dans une proposition telle que « *A* est situé en *E* » qui exprime la forme élémentaire de la manière dont un objet apparaît dans un événement¹²⁸ et aura une occurrence secondaire dans toute proposition contenant « *A* est situé en *E* » à titre de constituant¹²⁹. Par conséquent, toute proposition où *A* semble entretenir une relation à autre chose qu'un événement devrait pouvoir être analysée comme une fonction de vérité de « *A* est situé en *E* ». Ainsi, une proposition prédicative telle que « *A* est rouge » masque sa véritable forme qui est plutôt : « Pour

(*Stebbing 1926*, p. 199). L'idée ici est que la perception doit être perception de quelque chose si l'on veut éviter l'idéalisme. Conformément à cette idée, Whitehead décrit les modes d'ingression des objets des sens comme « le résultat d'objets perceptifs qui s'exposent » (*Whitehead 1922b*, p. 17 & *Stebbing 1926*, p. 200).

¹²⁶ Le fait de qualifier les objets d'« adjectifs aristotéliens » ne doit pas nous conduire à trop rapprocher les idées de Whitehead de celles d'Aristote. Les « adjectifs » de ce dernier sont des universaux *in re*, ce qui n'est nullement le cas des objets perceptuels de Whitehead, celui-ci ne reconnaissant pas de distinction fondamentale entre les objets des sens et les objets perceptuels. La seule distinction fondamentale qui existe est celle entre objets et événements (*Stebbing 1926*, p. 211-213). Une conséquence intéressante de cette théorie du point de vue de ce mémoire est qu'elle implique le rejet d'une asymétrie fondamentale entre sujet et prédicat, la proposition « La chaise est brune » étant ultimement constituée de deux objets (*Stebbing 1926*, p. 212-213).

¹²⁷ *Whitehead 1922b*, p. 15 & *Stebbing 1926*, p. 199.

¹²⁸ La forme « *A* est situé en *E* » est à l'ontologie objet/événement ce qu'est la forme « *S* est *P* » à l'ontologie substance/attribut.

¹²⁹ *MacBride 2018*, p. 227.

tout E , A est situé en E implique que « rouge » est situé en E »¹³⁰. Cela signifie que dans la proposition « A est rouge », « A » a en fait une occurrence secondaire, cette proposition pouvant être analysée comme une fonction de vérité d’une proposition où « A » a une occurrence primaire¹³¹. Le fait que Whitehead, qui décrivait tout objet comme un adjectif, ait pris soin de distinguer pour ceux-ci leurs occurrences primaires et secondaires, semble avoir convaincu Ramsey de la justesse de sa position¹³². Toute tentative d’inférer une quelconque distinction ontologique à partir de celle entre sujet et prédicat est vouée à l’échec, car celle-ci ne découle pas d’une réelle différence entre ces deux types de symboles, mais de caractéristiques inhérentes à l’esprit¹³³.

3.7 Commodité du symbolisme fonctionnel et variables de prédicat

Le dernier argument développé par Ramsey consiste à déterminer si la commodité qu’offre le symbolisme de Russell découle réellement de sa correspondance plus étroite à la réalité que d’autres symbolismes. Russell refuse qu’un prédicat puisse figurer seul et affirme que l’expression correcte d’une fonction propositionnelle doit toujours être de la forme « Φx ». Selon Ramsey, il s’agit là avant tout d’une norme répondant essentiellement à un besoin pratique : il nous serait autrement impossible de représenter une propriété complexe au moyen d’une abréviation « Φ »¹³⁴. Prenons par exemple la propriété complexe « ou entretenant R avec a , ou bien S avec b » qu’on peut représenter ainsi :

$$xRa \vee xSb$$

Il serait impossible de poser

$$\Phi = ()Ra \vee ()Sb$$

¹³⁰ MacBride 2018, p. 227-228. Pour une analyse de ce type, voir (Whitehead 1919, p. 169).

¹³¹ MacBride 2018, p. 228.

¹³² Ramsey 1925b, p. 414/60; 1926d, p. 26 & MacBride 2018, p. 228.

¹³³ D. H. Mellor et Alex Oliver soulignent que l’inférence d’une distinction ontologique fondamentale entre particuliers et universaux, à partir de la distinction sujet/prédicat, demanderait qu’on soit en mesure d’expliquer pourquoi une entité telle que Socrate serait plus indépendante que la sagesse. Si la différence ressentie entre ces deux types d’entités tient réellement au fait que nous leur associons des domaines de propositions distincts, aucune différence ontologique ne peut être inférée de la distinction sujet/prédicat puisque la distinction particuliers/universaux n’expliquerait en rien l’association de domaines de propositions différents au sujet et au prédicat (Mellor & Oliver 1997, p. 8).

¹³⁴ Ramsey 1925b, p. 414-15/60-61.

si la variable fonctionnelle n'était pas accompagnée d'une variable d'individu, car on ne pourrait pas de déterminer, dans ce cas, si les espaces blancs doivent être saturés par le même argument ou par des arguments différents. Par conséquent, lorsque « Φ » est un symbole incomplet, c'est-à-dire un signe désignant « par-dessus les signes qui ont servi à le définir »¹³⁵, celui-ci ne peut figurer seul, car nous ne serions alors pas en mesure de déterminer son usage.

Au contraire, si Φa est une proposition atomique à deux termes et « Φ » un authentique nom d'objet, celui-ci pourrait figurer seul¹³⁶. Pourquoi donc ne le laisse-t-on pas figurer ainsi ? Selon Ramsey, cela tient au fait que l'intérêt de la logique mathématique pour les fonctions est secondaire et son intérêt premier est plutôt dirigé vers les classes¹³⁷. Or, du point de vue extensionnel, la différence entre un symbole incomplet et un authentique nom d'objet n'a strictement aucune importance, car ces deux types de symboles peuvent très bien déterminer une même classe. Par exemple, « φ » pourrait être le nom d'une qualité telle que « rouge » (supposons qu'il s'agit là d'un authentique nom) et la fonction φx déterminerait alors la classe de toutes les propositions vraies lorsqu'on substituerait une constante d'individu à x . Par ailleurs, « φ » pourrait définir la même classe si l'on posait la définition suivante :

$$\varphi x =_{\text{déf.}} \varphi a \vee \varphi b \vee \varphi c \dots$$

où le *definiens* serait une énumération de toutes les membres de la classe des choses rouges. En pareil cas, « φ » serait un symbole incomplet définissant la même classe qu'un nom propre, mais de manière différente.

Ainsi, Ramsey en conclut :

Telle est la justification de la pratique de M. Russell mais c'est également la réfutation de sa théorie, qui échoue à prendre la mesure de la distinction entre les fonctions qui

¹³⁵ *TLP* 3.261.

¹³⁶ *Ramsey 1925b*, p. 415/61. Ramsey semble avoir momentanément oublié que même les noms présupposent la forme de toutes propositions au sein desquelles ils figurent. Affirmer que « Φ » peut figurer seul lorsqu'il tient lieu d'un authentique objet est donc une erreur de sa part. L'absence de cette réflexion dans sa contribution au symposium « Universals and the 'Method of Analysis' » indique que Ramsey s'est probablement rendu compte de son erreur (*MacBride 2018*, p. 231).

¹³⁷ *Ramsey 1925b*, p. 415/61.

sont des noms et celles qui sont des symboles incomplets [...] (*Ramsey 1925b*, p. 415/61).

En somme, la raison pour laquelle le symbolisme de Russell ne permet pas à un prédicat tel que « Φ » de figurer seul ne tient pas à sa correspondance étroite avec la réalité, mais simplement à son usage logico-mathématique. Bien que la distinction entre noms et symboles incomplets soit essentielle pour la philosophie¹³⁸, elle n'en a aucune pour les mathématiciens. Il est dès lors plus simple de traiter systématiquement « φ » comme un symbole incomplet et de toujours le faire figurer sous sa forme « φx ». Le symbolisme de Russell n'est donc pas supérieur en ce qu'il correspond mieux à la réalité, mais parce qu'il se conforme mieux à l'usage mathématique.

L'introduction des variables de prédicats dans la seconde édition des *Principia Mathematica* permettrait, selon Russell, de distinguer entre particuliers et universaux. Selon lui, toute proposition atomique doit être de l'une des formes suivantes :

$$R_1(x), R_2(x,y), R_3(x,y,z), \dots$$

À supposer que ce soit le cas, on pourrait alors définir les particuliers comme étant « les termes susceptibles d'apparaître dans les propositions ayant n'importe quel nombre de termes, alors qu'une relation à n termes ne peut apparaître que dans un fait à $n+1$ termes »¹³⁹. Or, cette solution présuppose la théorie de Russell voulant que tout état de choses doive nécessairement comporter un élément de nature universelle. Reprenant une des lignes de pensée principale du *Tractatus logico-philosophicus*, Ramsey affirme :

La vérité est que nous ne savons et ne pouvons absolument rien savoir quant aux formes des propositions atomiques, nous ne savons pas si certains objets peuvent apparaître dans plus d'une seule forme de proposition atomique et il n'existe manifestement aucun moyen de décider d'une question de ce genre [...] De tous les philosophes, seul

¹³⁸ Ramsey semble avoir été passablement préoccupé à cette époque par les confusions philosophiques découlant du fait qu'un même symbole, par exemple « Φ », puisse tout aussi tenir lieu d'un authentique nom d'objet que d'une description. Sur ce point, voir *Ramsey 1926*, p. 349-350/82.

¹³⁹ *Ramsey 1925*, p. 416/63. Selon MacBride, l'existence d'universaux d'adicté variable (comme la relation de « comprésence ») rend ineffective cette façon de distinguer entre particuliers et universaux (*MacBride 2004*, p. 192-193). En effet, les universaux « multigrades » (*multigrade*) peuvent théoriquement lier un nombre illimité d'individus, venant ainsi brouiller la distinction proposée par Russell. À cette objection, Hochberg répond que l'existence d'universaux multigrades induit une distinction tripartite des prédicats (monadiques, n -adiques définis et multigrades) à laquelle ne correspond aucune distinction analogue chez les particuliers, laissant ainsi en place une asymétrie entre ces deux classes (*Hochberg 2004*, p. 204).

Wittgenstein a vu clair dans cet embrouillamini, en déclarant que nous ne pouvons rien savoir quant aux formes des propositions atomiques (*Ramsey 1925*, p. 417/63-4).

CONCLUSION

Dans l'ensemble, la suite d'arguments que développe Ramsey dans « Les universaux » est une réponse tout à fait décisive aux différentes manières qu'a employées Russell pour justifier son dualisme (relations spatio-temporelles différentes, asymétrie du sujet/prédicat et différence « ressentie »). Il serait cependant faux d'affirmer, comme l'ont fait Simons, Dokic et Engel, que la conclusion de Ramsey est qu'il n'y a pas de distinction particulier/universaux, car il n'y aurait pas non plus de distinction sujet/prédicat. La démarche de Ramsey ne réfute aucunement l'existence de cette dernière, mais la dépouille de tout contenu descriptif ou ontologique.

La conclusion de Ramsey est avant tout de nature sceptique et fonctionne de manière « négative » en réfutant une à une les raisons auxquelles a fait appel la tradition réaliste. Pour autant, Ramsey n'affirme pas que cette distinction soit erronée, mais plutôt que nous n'en savons rien et que la réponse à nos questionnements n'est pas susceptible d'une démonstration *a priori*. Si une réponse à la question du dualisme doit être apportée, celle-ci sera le fruit d'une enquête *a posteriori* par les sciences naturelles et non par la philosophie¹. Cependant, Ramsey ne se limite pas à réfuter différentes positions, mais cherche aussi chaque fois à expliquer l'origine des confusions et les raisons pour lesquelles nous en sommes victimes. La question qui se pose à nous, finalement, est la suivante : quelles raisons nous reste-t-il de croire au dualisme ?

Étrangement, cette question ne semble pas préoccuper MacBride qui voit plutôt dans l'argument de Ramsey le chapitre final d'un mouvement de pensée allant du dualisme vers le pluralisme ontologique². Bien que cette conclusion soit plausible, elle ne va pas de soi. L'idée que Wittgenstein aurait ouvert la voie du pluralisme ontologique à Ramsey et que cette doctrine se trouverait déjà dans les *Carnets* est loin d'être convaincante. Nous l'avons vu, le *Tractatus* est totalement muet sur la question du nombre de catégories ontologiques³. Pire, Wittgenstein affirme :

¹ Ramsey 1926a, p. 135/65.

² MacBride 2018, p. 234-237.

³ Au contraire, plusieurs remarques donnent à penser que le logicien s'égarerait à vouloir répondre à cette question. Voir, par exemple (*TLP* 4.128; 5.453; 5.55 & 5.553).

Notre proposition fondamentale est que toute question qui peut en général être décidée par la logique doit pouvoir être décidée sans plus de complication. (Et si nous nous retrouvons dans la situation de devoir résoudre un problème en observant le monde, alors cela montre que nous faisons fausse route.) (*TLP* 5.551)

Cet extrait énonce l'une des dimensions fondamentales de la méthode philosophique que préconisait Wittgenstein : cette dernière est avant tout une démarche *a priori* qui exclut toute validation empirique.

Wittgenstein affirme encore :

La méthode correcte de la philosophie serait précisément celle-ci : Ne rien dire que ce qui se laisse dire, à savoir les propositions des sciences de la nature — donc quelque chose qui n'a rien à voir avec la philosophie —, puis à chaque fois que quelqu'un a voulu dire quelque chose de métaphysique, lui indiquer qu'il n'a pas donné de signification à certains signes de ses propositions. Cette méthode serait insatisfaisante pour l'autre — il n'aurait pas l'impression qu'on lui aurait enseigné de la philosophie — mais elle serait la seule rigoureusement correcte (*TLP* 6.53).

À mon sens, c'est là l'erreur de MacBride : ne pas prendre suffisamment au sérieux ce qu'est, selon Wittgenstein (et Ramsey à sa suite), la méthode correcte en philosophie, c'est-à-dire une méthode se déployant essentiellement de l'intérieur du langage⁴. MacBride commet la même erreur lorsqu'il attribue le rejet des universaux complexes par Ramsey à l'aversion de ce dernier pour les connexions inexplicées qu'engendrerait l'existence de propriétés complexes. Encore une fois, l'interprétation de cet argument doit se faire à partir du langage lui-même, et non pas à partir du monde et de ce qu'il contient. Contrairement à la doctrine du pluralisme ontologique et à l'aversion pour les connexions inexplicées, la conception de la philosophie comme méthode *a priori* en est une qu'on retrouve clairement dans les travaux de Ramsey et de Wittgenstein, tant dans le *Tractatus* que dans ses écrits antérieurs⁵.

Je conclus ce mémoire sur la réflexion suivante : l'histoire que raconte l'étude des textes de Russell, Wittgenstein et Ramsey n'est pas, à mon avis, celle d'un mouvement vers le pluralisme ontologique, mais plutôt celle d'un mouvement visant à « désontologiser » l'analyse logique du langage. Russell, à l'époque des *PoM* considérait que les objets eux-mêmes étaient les constituants

⁴ Plourde à paraître, p. 30.

⁵ (Plourde à paraître) montre ce point de manière très claire.

des propositions, position qu'il en est venu à reconsidérer en raison du problème des propositions fausses. Son élimination des descriptions définies lui a aussi permis de montrer que toute description ne possède pas forcément un corrélat objectif dans le monde, ce qui a éventuellement conduit à l'élimination des classes.

On retrouve cette même tendance chez Wittgenstein qui a montré, dans le *Tractatus*, la vacuité de la notion d'« objet logique ». S'inspirant de ces deux philosophes, qui sont sans contredit ses plus grandes influences, Ramsey poursuit ce projet en montrant le caractère communicatif et non pas descriptif de la distinction sujet/prédicat, ainsi qu'en rejetant les universaux complexes. En ce sens, ces philosophes sont partis de l'idée que le langage a pour fonction première la représentation du monde pour en venir progressivement à une conception du langage où la fonction première de celui-ci est la communication. La leçon de cette histoire est que le langage peut être parfaitement adapté à la réalité, en nous permettant d'exprimer tout ce qui pourrait être exprimé, sans pour autant lui correspondre parfaitement.

BIBLIOGRAPHIE

- Aaron, R. I., 1939: « Two Senses of the Word “Universal” », *Mind*, Vol. 48 (190), 168-185.
- Anscombe, G. E. M., 1959a: *An Introduction to Wittgenstein's Tractatus*, London: Hutchinson.
- _____, 1959b: « Mr. Copi on Objects, Properties and Relations in the *Tractatus* », *Mind*, Vol. 68 (271), 404.
- Armstrong, D. M., 1978: *Nominalism and Realism. Universals and Scientific Realism. Vol.1*, Cambridge: Cambridge University Press.
- _____, 2010: *Les universaux. Une introduction partisane*, Paris: Ithaque.
- Barnes, J. (dir.), 2003: *Porphyry. Introduction*, New York: Oxford University Press.
- Beaney, M., 2012: « Logic and Metaphysics in Early Analytic Philosophy », dans L. Haaparanta & H. J. Koskinen (dir.), *Categories of Being. Essays on Metaphysics and Logic*, Oxford: Oxford University Press, 257-292.
- Beck, R. L., 1931: « John Cook Wilson's Doctrine of the Universal », *The Monist*, Vol. 41 (4), 552-582.
- Black, M., 1944: « Russell's Philosophy of Language », dans P. A. Schilpp (dir.), *The Philosophy of Bertrand Russell*, New York: Harper Torchbooks, 227-255.
- _____, 1964: *A Companion to Wittgenstein's Tractatus*, Ithaca, New York: Cornell University Press.
- Bonino, G., 2008: *The Arrow and the Point. Russell and Wittgenstein's Tractatus*, Frankfurt: Ontos Verlag.
- Bouveresse, J., (1984): « Le problème de Ramsey », *Histoire, épistémologie, langage*, 6: 101-116.
- _____, (1986): « La théorie de la proposition atomique et l'asymétrie du prédicat : deux dogmes de la logique contemporaine ? », Dans Vuillemin, J. (dir), *Mérites et limites des méthodes logiques en philosophie*. Paris: Vrin, 79-119.
- _____, 2003: « “Le tableau me dit soi-même...” : La théorie de l'image dans la philosophie de Wittgenstein », dans J. Bouveresse (dir.), *Essais III : Wittgenstein & les sortilèges du langage*, Marseille: Agone, 121-162.
- Braithwaite, R., 1926: « Universals and the “Method of Analysis” », *Proceedings of the Aristotelian Society. Supplementary Volumes*, Vol. 6, 27-38.
- _____, 1931: « Editor's Introduction to Frank Plumpton Ramsey », dans *The Foundation of Mathematics and other Logical Essays*, Londres: Kegan Paul LTD, ix – xiv.
- Brisson, L. (dir.), 2008: *Platon. Œuvres complètes*, Paris: Flammarion.
- Campbell, K., 1990: *Abstract Particulars*, Oxford: Basil Blackwell.

- Candlish, S. & Basile, P., 2024: « Francis Herbert Bradley », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, URL = <https://plato.stanford.edu/archives/spr2024/entries/bradley/>.
- Carnap, R., 1985: « Le dépassement de la métaphysique », dans A. Soulez (dir.), *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris: P. U. F., 155-79.
- Chauviré, C. & Plaud, S., 2021: « Présentation » dans C. Chauviré et S. Plaud (dir. et trad.), *Tractatus Logico-Philosophicus*, Paris: Flammarion, 25-81.
- Chihara, C., 1973: *Ontology and the Vicious-Circle Principle*, Ithaca, New York: Cornell University Press.
- Cocchiarella, N., 1991: « Bertrand Russell », dans H. Burkhardt & B. Smith (dir.), *Handbook of Metaphysics and Ontology*, Vol. 2, Munich: Philosophia, 796-798.
- _____, 2005: « Denoting Concepts, Reference, and the Logic of Names, Classes as Many, Groups, and Plurals », *Linguistics and Philosophy*, Vol. 28, 135-179.
- Cook Wilson, J., 1926: *Statement and Inference with other Philosophical Papers*, 2 vols., Oxford: Clarendon Press.
- Copi, I., 1958: « Objects, Properties and Relations in the *Tractatus* », *Mind*, Vol. 67 (266), 145-165.
- Cresswell, M. J., 1975: « What is Aristotle's Theory of Universals? », *Australasian Journal of Philosophy*, Vol. 53 (3), 238-247.
- Davidson, D., 1967/1993: « La Forme logique des phrases d'action », dans *Actions et événements*, Paris: P. U. F., 149-171.
- De Libera, A., 1996: *La Querelle des universaux. De Platon à la fin du Moyen Age*, Paris: Éditions du Seuil.
- Diamond, C., 2013: « Reading the *Tractatus* with G. E. M. Anscombe », dans M. Beaney (dir.), *The Oxford Handbook of the History of Analytic Philosophy*, Oxford: Oxford University Press, 870-905.
- Doherty, F. T., 2012: *Ramsey's Universals*, master thesis, University of St Andrews.
- Dokic, J. & Engel, P., 2003: *Frank Ramsey: Truth & Success*, London: Routledge.
- Dummett, M., 1973: *Frege: Philosophy of Language*, London: Duckworth.
- _____, 1981: *The Interpretation of Frege's Philosophy*, Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Engel, P. & Marion, M., 2003: « Introduction », dans *Logique, philosophie et probabilités*, P. Engel & M. Marion (dir.), Paris: Vrin, 5-23.
- Frapolli, M. (dir.), 2005: *F.P. Ramsey. Critical Reassessments*, Londres: Continuum.
- Frascolla, P., 2007: *Understanding Wittgenstein's Tractatus*, New York: Routledge.
- Frege, G., 1971a: « Concept et objet », dans *Écrits logiques et philosophiques* (trad. de C. Imbert), Paris: Éditions du Seuil.

- _____. 1971b: « Sens et référence », dans *Écrits logiques et philosophiques* (trad. de C. Imbert), Paris: Éditions du Seuil.
- Frege, G. & Russell, B., 1994: *Correspondance* (trad. de C. Webern), Paris: EPEL.
- Galavotti, M. C. (dir.), 2006: *Cambridge and Vienna. Frank P. Ramsey and the Viennna Circle*, Dordrecht: Springer.
- Gandon, S., 2002: *Logique et langage. Étude sur le premier Wittgenstein*, Paris: Vrin.
- Garcia, E. & Nef, F. (dir.), 2007: *Métaphysique contemporaine. Propriétés, mondes possibles et personnes*, Paris: Vrin.
- Geach, P., 1950: « Subject and Predicate », *Mind*, Vol. 59 (236), 461-482.
- _____. 1975: « Names and Identity », dans S. Guttenplan (dir.), *Mind and Language. Wolfson College Lectures 1974*, Oxford: Clarendon Press, 139-158.
- Gill, M. L., 2006: « Problems for Forms », dans H.H. Benson (dir.), *A Companion to Plato*, Oxford: Blackwell.
- Gödel, K., 1969: « La logique mathématique de Russell » (trad. de J.-A. Miller et J.-C. Milner), *Cahiers pour l'analyse*, Vol. 10, 84-107.
- Goldfarb, W., 1979: « Logic in the Twenties », *The Journal of Symbolic Logic*, Vol. 44 (3), 351-368.
- _____. 1989: « Russell's Reasons for Ramification », dans C. W. Savage & C. A. Anderson (dir.), *Rereading Russell: Essays on Bertrand Russell's Metaphysics and Epistemology*, Minneapolis: University of Minnesota Press, 24-40.
- Griffin, J., 1964: *Wittgenstein's Logical Atomism*, Oxford: Oxford University Press.
- Griffin, N., 1980: « Russell on the Nature of Logic (1903-1913) », *Synthese*, Vol. 45 (1), 117-188.
- _____. 1985: « Russell's Multiple Relation Theory of Judgment », *Philosophical Studies*, Vol. 47, 213-247.
- Guyer, P. & Horstmann, R.-P., 2023: « Idealism », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, URL = <https://plato.stanford.edu/archives/spr2023/entries/idealism/>.
- Hart, W. D., 1971: « The Whole Sense of the *Tractatus* », *The Journal of Philosophy*, Vol. 67 (9), 273-288.
- Heck, R. G., 2012: *Reading Frege's Grundgesetze*, Oxford: Clarendon Press.
- Hertz, H., 1899: *The Principles of Mechanics. Presented in a New Form*, New York: Macmillan & Co.
- Hintikka, J., 1973: *Logic, Language-Games and Information. Kantian Themes in the Philosophy of Logic*, Oxford: Clarendon Press.
- _____. 1995, « Standard vs. Nonstandard Distinction: A Watershed in the Foundations of Mathematics », dans J. Hintikka (dir.), *From Dedekind to Gödel*, Dordrecht: Kluwer, 21-44.

- Hintikka, M. B. & Hintikka, J., 1986: *Investigating Wittgenstein*, Oxford: Blackwell.
- Hochberg, H., 1996: « Particulars, Universals and Russell's Late Ontology », *Journal of Philosophical Research*, Vol. 21, 129-137.
- _____2004: « Russell and Ramsey on Distinguishing Particulars from Universals », *Grazer Philosophische Studien*, Vol. 67, 195-207.
- _____2005: « Ramsey vs. Russell: Particulars, Universals and Truth », *Metaphysica*, Vol. 3, 29-59.
- Hyder, D., 2002: *The Mechanics of Meaning. Propositional Content and the Logical Space of Wittgenstein's Tractatus*, Berlin: de Gruyter.
- Hylton, P., 1990: *Russell, Idealism and the Emergence of Analytic Philosophy*, Oxford: Clarendon Press.
- _____1993: « Functions and Propositional Functions in *Principia Mathematica* », dans A. D. Irvine & G. A. Wedeking (dir.), *Russell and Analytic Philosophy*, Toronto: University of Toronto Press, 342-360.
- Johnson, W. E., 1921: *Logic: Part I*, Cambridge : Cambridge University Press.
- _____1922: *Logic: Part II, Demonstrative Inference: Deductive and Inductive*, Cambridge: Cambridge University Press.
- _____1924: *Logic: Part III, The Logical Foundation of Science*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Jones, J. R., 1949: « Are the Qualities of Particular Things Universal or Particular? », *The Philosophical Review*, Vol. 58 (2), 152-170.
- _____1950: « What Do We Mean by an "instance" », *Analysis*, Vol. 11 (1), 11-18.
- _____1951: « Characters and Resemblance », *The Philosophical Review*, Vol. 60 (4), 551-562.
- Lafleur, C. & Carrier J., 2012: « Alexandre d'Aphrodise et l'abstraction selon l'exposé sur les universaux chez Boèce dans son *Second commentaire sur l' "Isagoge" de Porphyre* », *Laval théologique et philosophique*, Vol. 68 (1), 35-89.
- Lebens, S., 2017: *Bertrand Russell and the Nature of Propositions: a History and Defence of the Multiple-Relation Theory of Judgement*, New York: Routledge.
- Linsky, B., 1999: *Russell's Metaphysical Logic*, Stanford: CSLI Publications.
- _____2014: « Russell's Paradox of Predicates », *Frontiers of Philosophy in China*, Vol. 9 (1), 149-165.
- Linsky, L. 1987: « Russell's "No-Class" Theory », dans J. J. Thomson (dir.), *On Being and Saying. Essays for Richard Cartwright*, Cambridge, Massachusetts: The MIT Press, 21-39.
- Lowe, E. J., 1998: *The Possibility of Metaphysics*, Oxford: Oxford University Press.
- _____2004: « The Particular-Universal Distinction: A Reply to MacBride », *Dialectica*, Vol. 58, 335-340.

- MacBride, F., 1998: « Where are Particulars and Universals? », *Dialectica*, Vol. 52 (3), 203-37.
- _____ 2004a: « Particulars, Modes and Universal: An Examination of E.J. Lowe's Four-Fold Ontology », *Dialectica*, Vol. 58 (3), 317 – 333.
- _____ 2004b: « Whence the Particular-Universal Distinction? », *Grazer Philosophische Studien*, Vol. 67, 181-194.
- _____ 2005a: « Ramsey on Universals », dans H. Lillehammer et D. H. Mellor (dir.), *Ramsey's Legacy*, Oxford: Oxford University Press, 83-104.
- _____ 2005b: « The Particular-Universal Distinction: A Dogma of Metaphysics? », *Mind*, Vol. 114 (455), 565-614.
- _____ 2005c: « Negation and Predication: A Defense of Ramsey's Thesis », *Metaphysica*, special issue 3: *Ramsey's Ontology*, N. E. Sahlin (dir.), 61-88.
- _____ 2011: « Extreme Metaphysics: Hossack on Logical Objects, Facts, Propositions and Universals, *Dialectica*, Vol. 65 (1), 87-101.
- _____ 2018: *On the Genealogy of Universals, The Metaphysical Origins of Analytic Philosophy*, Oxford: Oxford University Press.
- MacBride, F., Marion, M., Frápolli, M. J., Edgington, D., Elliott, E., Lutz, S., et Paris, J., 2020 : « Frank Ramsey », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, URL = <<https://plato.stanford.edu/archives/sum2020/entries/ramsey/>>.
- Mancosu, P., 2006: « Tarski on Models and Logical Consequence », dans J. Ferreirós and J.J. Gray (dir.), *The Architecture of Modern Mathematics. Essays in History and Philosophy*, Oxford: Oxford University Press, 209-237.
- Marion, M., (1995): « Wittgenstein and Ramsey on Identity », dans J. Hintikka (dir.), *From Dedekind to Gödel*, Dordrecht: Kluwer, 343-371.
- _____ (1998): *Wittgenstein, Finitism, and the Foundations of Mathematics*, Oxford: Clarendon Press.
- _____ (2000): « Oxford Realism: Knowledge and Perception », *British Journal for the History of Philosophy*, Vol. 8: 299-338 & 485-519.
- _____ 2004: *Ludwig Wittgenstein. Introduction au Tractatus logico-philosophicus*, Paris: P. U. F.
- _____ (2011): « Cook Wilson and Austin on Knowledge, Wittgenstein and the rise of Ordinary Language Philosophy », dans C. Al-Saleh & S. Laugier (dir.), *John L. Austin et la philosophie du langage ordinaire*, Hildesheim: Georg Olms, pp. 81-105.
- _____ 2012: « Wittgenstein, Ramsey and British Pragmatism », *European Journal of Pragmatism and American Philosophy*, Vol. 4 (2), 1-16.
- _____ 2016: « John Cook Wilson », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, URL: = <<https://plato.stanford.edu/archives/spr2016/entries/wilson/>>.

- Marion, M. & Okada, M., 2023: « Wittgenstein's Struggle with Intuitionism », dans F. F. Figueiredo (dir.), *Wittgenstein's Philosophy in 1929*, New York: Routledge, 11-29.
- Matthews, G. B. & Cohen, S. M., 1968: « The One and the Many », *The Review of Metaphysics*, Vol. 21 (4), 630-655.
- Maurin, A.-S. & Sahlin N.-E., 2005: « Some Ontological Speculations: Ramsey on Universals, Particulars and Facts », *Metaphysica*, Vol. 3, 7-28.
- Mc Taggart, J., 1921: *The Nature of Existence: Volume I*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Mellor, D. H., 1991: *Matters of Metaphysics*, Cambridge: Cambridge University Press.
- _____ 1992: « There are No Conjunctive Universals », *Analysis*, Vol. 52 (2), 97-103.
- Mellor, D. H. & Oliver, A., 1997: *Properties*, Oxford: Oxford University Press.
- Methven, S. J., 2015: *Frank Ramsey and the Realistic Spirit*, London: Palgrave Macmillan.
- _____ 2019: « Ramsey, 'Universals' and Atomic Propositions », *British Journal of the History of Philosophy*, Vol. 27 (1), 134-154.
- _____ 2020: « Ramsey's Record: Wittgenstein on Infinity and Generalization », *British Journal for the History of Philosophy*, Vol. 28 (6), 1116-1133.
- Misak, C., 2016: *Cambridge Pragmatism. From Peirce and James to Ramsey and Wittgenstein*, Oxford: Oxford University Press.
- _____ 2020: *Frank Ramsey. A Sheer Excess of Powers*, Oxford: Oxford University Press.
- _____ 2023: « Hypotheses as Expectations: Ramsey and Wittgenstein 1929 », dans F. F. Figueiredo (dir.), *Wittgenstein's Philosophy in 1929*, New York: Routledge, 115-130.
- Moore, G. E., 1910-11/2004: *Some Main Problems of Philosophy*, London: Routledge.
- _____ 1923: « Are the Characteristics of Particular Things Universal or Particular? », *Proceedings of the Aristotelian Society*, Vol. 3, 95-113.
- Moreland, J. P., 2001: *Universals*, Montréal: McGill-Queen's University Press.
- Mulligan, K., Simons, P. & Smith, B., 1984: « Truth-Makers », *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. 14 (3), 287-321.
- _____ 2000: « Métaphysique et ontologie », dans P. Engel (dir.), *Précis de philosophie analytique*, Paris : P. U. F., 7-33.
- Narboux, J.-P., 2024 : « Wittgenstein, Ramsey et la distinction entre particuliers et universaux », *Les études philosophiques*, Vol. 4 (151), 11-42.
- Oliver, A., 1992: « Could there Be Conjunctive Universals? », *Analysis*, Vol. 52 (2) 88-97.
- Panaccio, C., 1986: « Les qualités selon Stout », *Philosophiques*, Vol. 13 (2), 237-252.
- _____ (dir.), 2012: *Le nominalisme. Ontologie, langage et connaissance*, Paris: Vrin.

- Parsons, C., 2012: « Some Remarks on Frege's Conception of Extension », dans C. Parsons (aut.), *From Kant to Husserl. Selected Essays*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 117-130.
- Pears, D., 1977: « The Relation between Wittgenstein's Picture Theory of Propositions and Russell's Theories of Judgment », *The Philosophical Review*, Vol. 86, 177-196.
- _____, 1985: « The Emergence of Wittgenstein's Logical Atomism », *Teoria*, Vol. 5, 175-186.
- Pellegrin, P. (dir.), 2014: *Aristote. Œuvres complètes*, Paris: Flammarion.
- Plourde, J., 2011: « Entre sens robuste de la réalité et absence de préjugé en faveur de la réalité: l'engagement ontologique chez le jeune Wittgenstein », *Philosophiques*, 38 (1), 103-136.
- _____, 2016: « States of Affairs, Facts and Situations in Wittgenstein's *Tractatus* », *Philosophia*, Vol. 44, 181-203.
- _____, 2017: « Wittgenstein's Picture Theory and the Distinction between Representing and Depicting », *International Journal of Philosophical Studies*, Vol. 25 (1), p. 16-39.
- _____, (à paraître): « Wittgenstein's Pre-Tractatus Conception of Philosophy: From the originally-assumed view of the task of philosophy to the symbolic turn and isomorphism ».
- Poincaré, H., 1905-06: « Les mathématiques et la logique », *Revue de métaphysique et de morale*, Vol. 13 (6), 815-35, Vol. 14 (1), 17-34, Vol. 14 (3), 294-317.
- Porphyre, 2003: « Introduction », dans J. Barnes (dir.), *Porphyry. Introduction*, New York: Oxford University Press, 1-19.
- Potter, M., 2020: *The Rise of Analytic Philosophy 1978-1930. From Frege to Ramsey*, New York: Routledge.
- Price, H. H., 2012: « Universaux et ressemblances », dans C. Panaccio (dir.), *Le nominalisme. Ontologie, langage et connaissance*, Paris: Vrin, 87-123.
- Quine, W. V. O., 1939 : « Designation and Existence », *Journal of Philosophy*, Vol. 36 (26), 701-709.
- _____, 1951: « Whitehead and the Rise of Modern Logic », dans P. A. Schilpp (dir.), *The Philosophy of Alfred North Whitehead*, 2^e édition, New York: Tudor Publishing Company, 127-163.
- _____, 1966: « Russell's Ontological Development », *The Journal of Philosophy*, Vol. 63 (21), p. 657-667.
- Ramsey, F. P., 1921/1991a: « The Nature of Propositions », dans N. Rescher et U. Majer (dir.), *Frank Plumpton Ramsey on Truth*, Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 107-119.
- _____, 1922/1991: « On Justifying Induction », dans N. Rescher et U. Majer (dir.), *Frank Plumpton Ramsey on Truth*, Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 120-123.
- _____, 1923: « Critical Notice of the *Tractatus* », *Mind*, Vol. 32 (128), 465-478.

- _____. 1925a: « Epilogue », dans R. Braithwaite (dir.), *The Foundations of Mathematics and other Logical Essays*, London: Kegan Paul LTD, 287-292.
- _____. 1925b: « Universals », *Mind*, Vol. 34 (136), 401-17. Traduction française dans Ramsey (2003), 45-64.
- _____. 1926a: « Note on the Preceding Paper », dans R. Braithwaite (dir.), *The Foundations of Mathematics and other Logical Essays*, London: Kegan Paul LTD, 135-137.
- _____. 1926b: « The Foundation of Mathematics », *Proceedings of the London Mathematical Society*, 25, 338-84.
- _____. 1926c: « Truth and Probability », dans D. H. Mellor (dir.), *F. P. Ramsey. Philosophical Papers*, Cambridge: Cambridge University Press, 52-94.
- _____. 1926d: « Universals and the “Method of Analysis” », *Proceedings of the Aristotelian Society. Supplementary Volumes*, Vol. 6, 17-26.
- _____. 1927: « Facts and Propositions », *Aristotelian Society. Supplementary Volumes*, Vol. 7, 153-170.
- _____. 1928a: « On a Problem of Formal Logic », *Proceedings of the London Mathematical Society*, Vol. 2: 30, 338-384.
- _____. 1928b/1991: « On Truth », dans N. Rescher et U. Majer (dir.), *Frank Plumpton Ramsey on Truth*, Dordrecht: Kluwer Academic Publishers, 3-77.
- _____. 1929: « Philosophy », dans R. Braithwaite (dir.), *The Foundations of Mathematics and other Logical Essays*, London: Kegan Paul LTD, 263-269.
- _____. 1990: *Philosophical Papers*, D.H. Mellor (dir.), Cambridge: Cambridge University Press.
- _____. 2003: *Logique, philosophie et probabilités*, P. Engel & M. Marion (dir.), Paris: Vrin.
- Richards, J., 1980: « Propositional Functions and Russell’s Philosophy of Language, 1903-1914 », *Philosophical Forum*, Vol. 11 (4), 315-339.
- Rivenc, F., 1993: *Recherches sur l’universalisme logique. Russell et Carnap*, Paris: Payot.
- Rodriguez-Consuegra, F., 2005: « Ontology from Language? Ramsey on Universals », dans M. J. Fr. Frápolli (dir.), *F. P. Ramsey. Critical Reassessments*, Londres: Continuum, 220-36.
- Rorty, R., 1967: *The Linguistic Turn*, Chicago: The University of Chicago Press.
- Russell, B., 1898: *An Analysis of Mathematical Reasoning Being an Inquiry into the Subject-Matter, the Fundamental Conceptions and the Necessary Postulates of Mathematics*, dans Russell 1990, 155-242.
- _____. 1903/2010: *The Principles of Mathematics*, London: Routledge.
- _____. 1906: « Les paradoxes de la logique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Vol. 14 (5), 627-650.

- _____1906-07: « On the Nature of Truth », *Proceeding of the Aristotelian Society*, Vol. 7, 28-49.
- _____1911a: « Knowledge by Acquaintance and Knowledge by Description », *Proceeding of the Aristotelian Society*, Volume 11 (1), 108-128.
- _____1911b: « On the Relations of Universals and Particulars », *Proceeding of the Aristotelian Society*, Volume 12, 1-24.
- _____1918-19: « The Philosophy of Logical Atomism », *The Monist*, Vol. 28 (4), 495-527, Vol. 29 (1), 32-63, Vol. 29 (2), 190-222, Vol. 29 (3), 345-380.
- _____1919: « On Propositions: What They Are and How They Mean », *Proceeding of the Aristotelian Society. Supplementary Volumes*, Vol. 2, 1-43.
- _____1925: « Introduction to the Second Edition » dans Russell & Whitehead 1925, xii-xlvi.
- _____1959: *My Philosophical Development*, Londres: George Allen & Unwin Ltd.
- _____1984: *The Collected Papers of Bertrand Russell. Volume 7*, Londres: George Allen & Unwin Ltd.
- _____1989a: *Écrits de logique philosophique* (trad. De J.-M Roy), Paris: P.U.F.
- _____1989b: *Problèmes de philosophie* (trad. F. Rivenc), Paris: Payot.
- _____1990: *The Collected Papers of Bertrand Russell. Volume 2, Cambridge Essays, 1888-99*, Londre: George Allen & Unwin Ltd.
- _____1992: *Theory of Knowledge: The 1913 Manuscript*, Londres: Routledge.
- _____1993a : « Introduction », dans L. Wittgenstein (aut.), *Tractatus logico-philosophicus* (trad. de G. G. Granger), Paris: Gallimard.
- _____1993b: *The Collected Papers of Bertrand Russell. Volume 3*, Londres: Routledge.
- _____2002: *Théorie de la connaissance*, Paris: Vrin.
- _____2013: *Signification et vérité*, Paris: Flammarion.
- Russell, B. & Whitehead A. N., 1925: *Principia Mathematica*, 2^e ed., Cambridge: Cambridge University Press.
- Sahlin, N.-E., 1990: *The Philosophy of F.P. Ramsey*, Cambridge: Cambridge University Press.
- _____1997: « He Is No Good for my Work. On the Philosophical Relation Between Ramsey and Wittgenstein », *Poznan Studies in the Philosophy of the Science and the Humanities*, Vol. 51, 61-84.
- _____2009: « F. P. Ramsey », dans J. Kim et E. Sosa (dir.), *A Companion to Metaphysics* (2^e Édition), Oxford: Wiley-Blackwell, 529-530.
- Shapiro, S., 2000: *Thinking About Mathematics*, Oxford: Oxford University Press.
- Simons, P., 1992a: « Ramsey, Particulars and Universals », *Theoria*, Vol. 57 (3), 150-161.

- _____1992b: « The Old Problem of Complex and Fact », in *Philosophy and Logic in Central Europe from Bolzano to Tarski. Selected Essays*, Dordrecht, Kluwer, 319-338.
- _____1993: « Tractatus Logico-Philosophicus », in J.-P. Leyvraz et K. Mulligan (dir.), *Wittgenstein analysé*, Nîmes: Editions Jacqueline Chambon, 16-32.
- _____2013: « Metaphysics in Analytic Philosophy », dans M. Beaney (dir), *The Oxford Handbook of the History of Analytic Philosophy*, Oxford: Oxford University Press, 707-728.
- Sommers, F., 1982: *The Logic of Natural Language*, Oxford: Clarendon Press.
- Soulez, A. (dir.), 1985: *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris: P. U. F., 155-79.
- Stebbing, S., 1924-25: « Universals and Professor Whitehead's Theory of Objects », *Proceedings of the Aristotelian Society*, Vol. 25, 305-330.
- _____1926: « Professor Whitehead's "Perceptual Object" », *The Journal of Philosophy*, Vol. 23 (8), 197-213.
- Stenius, E., 1954: « Linguistic Structure and the Structure of Experience », *Theoria*, Vol. 20 (1-3), 153-172.
- _____1960: *Wittgenstein's Tractatus: A Critical Exposition of the Main Lines of Thought*, Oxford: Basil Blackwell.
- Stout, G. F., 1910-11: « The Object of Thought and Real Being », *Proceedings of the Aristotelian Society*, Vol. 11, 187-205.
- _____1914-15: « Mr. Russell's Theory of Judgment », *Proceedings of the Aristotelian Society*, Vol. 15, 332-352.
- _____1921: « The Nature of Universals and Propositions », *Proceedings of the British Academy*, Vol. 10, 157-172.
- _____1923: « Are the Characteristics of Particular Things Universal or Particular? », *Proceedings of the Aristotelian Society*, Vol. 3, 114-22.
- _____1936: « Universals Again », *Proceedings of the Aristotelian Society. Supplementary Volumes*, Vol. 15, 1-15.
- _____1940: « Things, Predicates and Relations », *Australasian Journal of Psychology and Philosophy*, Vol. 18 (2), 117-30.
- Strawson, P. F., 2004: *Subject and Predicate in Logic and Grammar*, 2e éd., Aldershot: Ashgate Publishing Limited.
- Tully, R., 1988: « Russell's Neutral Monism », *The Journal of Bertrand Russell Archives*, Vol. 8 (1-2), 209-224.
- Urquhart, A., 2003: « The Theory of Types », dans N. Griffin (dir.), *The Cambridge Companion to Bertrand Russell*, Cambridge: Cambridge University Press, 286-309.

- Van Heijenoort, J., 1967: « Logic as Calculus and Logic as Language », *Synthese*, Vol. 17 (3), 324-330.
- Von Wright, G. H., 1982: *Wittgenstein*, Minneapolis: University of Minnesota Press.
- White, R., 2006: *Wittgenstein's Tractatus Logico-Philosophicus. Reader's Guide*, Londres: Continuum.
- Whitehead, A. N., 1919: *An Inquiry Concerning the Principles of Natural Knowledge*, Cambridge: Cambridge University Press.
- _____ 1920: *The Concept of Nature*, Cambridge: Cambridge University Press.
- _____ 1922a: *The Principle of Relativity, With Applications to Physical Sciences*, Cambridge: Cambridge University Press.
- _____ 1922b: « Uniformity and Contingency », *Proceedings of the Aristotelian Society*, Vol. 23, 1-18.
- Williams, D. C., 1931: « The Nature of Universals and of Abstraction », *The Monist*, Vol. 41 (4), 583-93.
- Wisdom, J., 1934: *Problems of Mind and Matter*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Wittgenstein, L., 1921/2021: *Tractatus logico-philosophicus* (dir. et trad. de C. Chauviré & S. Plaud), Paris: Flammarion.
- _____ 1929/2005: « Quelques remarques sur la forme logique », dans *Philosophica*, Tome IV, Mauvezin: T.E.R., 162-171.
- _____ 1930: *Philosophical Remarks*, R. Hargreaves & R. Wittgenstein (dir.), Oxford: Basil Blackwell.
- _____ 1953/2009: *Philosophical Investigations*, Oxford: Wiley-Blackwell.
- _____ 1969: *The Blue and the Brown Books*, (2^e edition), Oxford: Basil Blackwell.
- _____ 1971: *Carnets 1914–1916*, Paris: Gallimard.
- _____ 1973: *Letters to C. K. Ogden with Comments on the English Translation of the 'Tractatus-Logico-Philosophicus'*, Oxford: Blackwell.
- _____ 1979: *Ludwig Wittgenstein and the Vienna Circle: Conversations recorded by Friedrich Waismann*, Oxford: Basil Blackwell.
- _____ 1993: *Tractatus logico-philosophicus* (trad. de G. G. Granger), Paris: Gallimard.
- Zermelo, E., 1967: « Investigation in the Foundations of Set Theory I », dans J. van Heijenoort (dir.), *From Frege to Gödel. A Source Book in Mathematical Logic, 1879-1931*, Cambridge (Mass.): Harvard University Press, 199-215.